

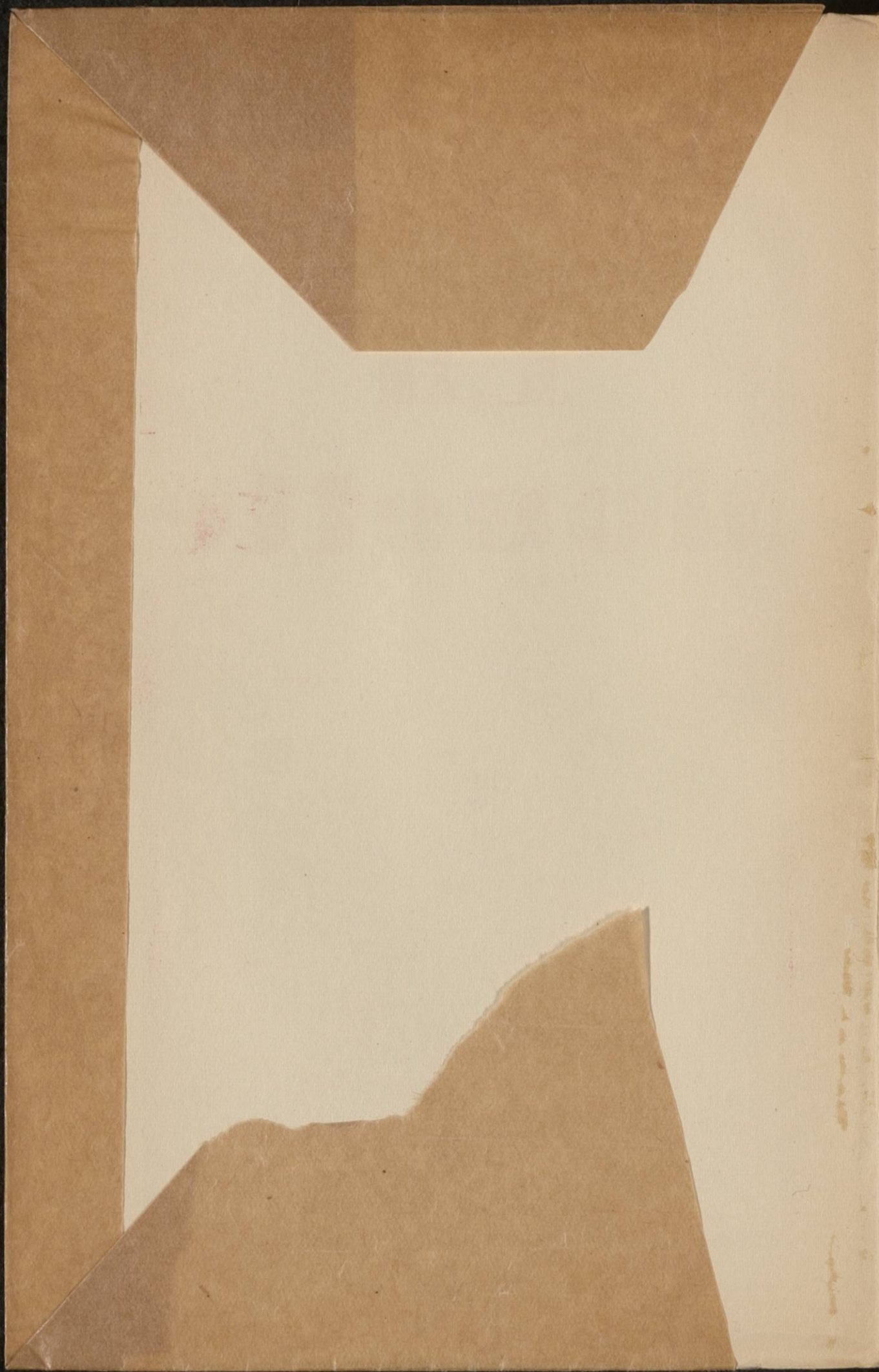
Jean TOUSSEUL

33

La
Mouette



LES ÉDITIONS DE BELGIQUE

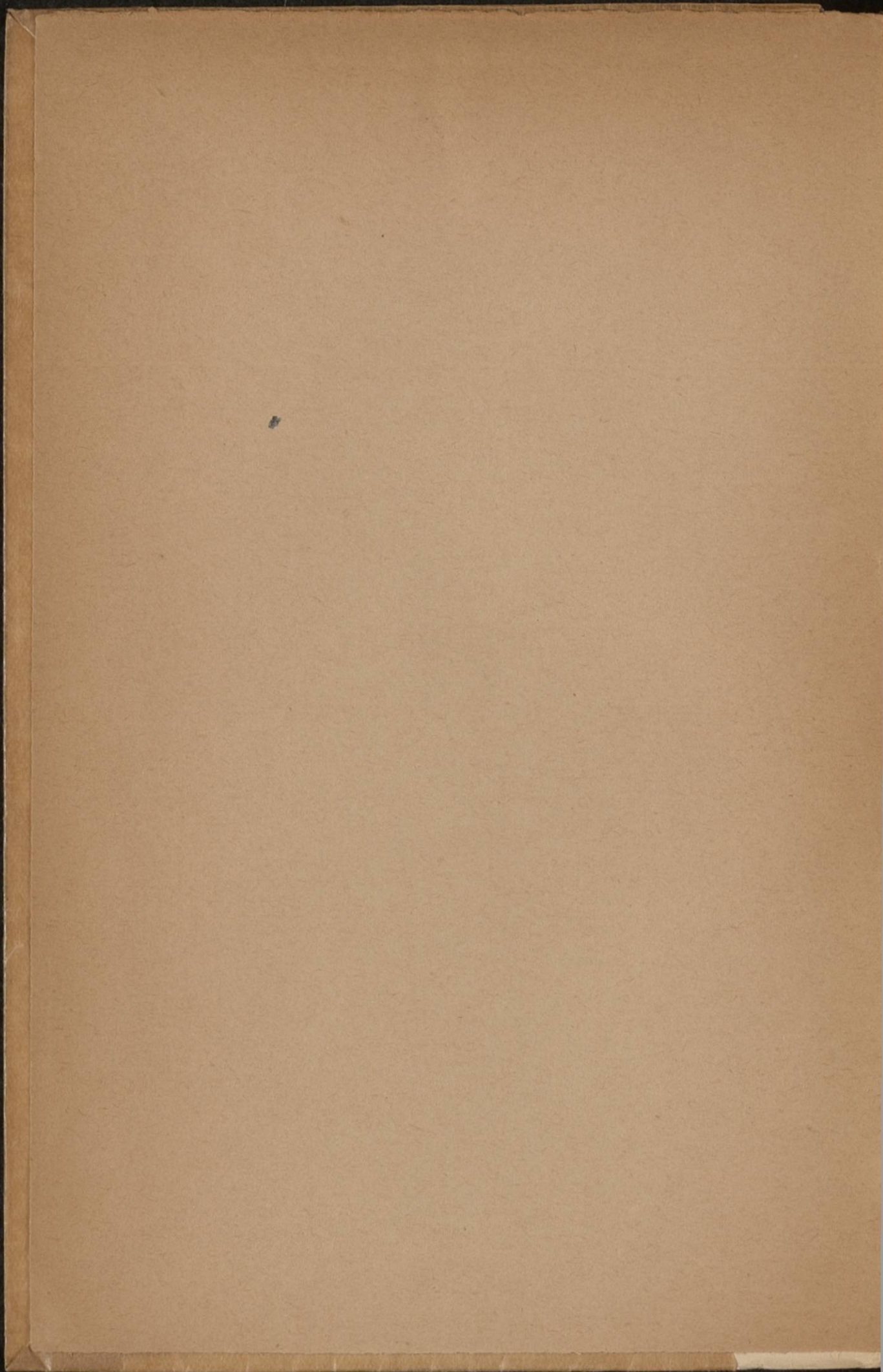




ML

A

8987



à Marthe et Raymond Hins,
un affectueux souvenir,
Jean Fournel

A Christiane et Louis Hannaert.

LA MOUETTE

Imprimé en Belgique.

DU MÊME AUTEUR :

La Parabole du Franciscain. (La Renaissance du
Livre.)

Le Passé. (Les Editions de Belgique, Bruxelles.)

Au Bord de l'Eau. (Les Editions Rieder, Paris.)

La Veilleuse. (Id.)

Jean Clarambaux : I. Le Village Gris. (Id.)

II. Le Retour. (Id.)

III. L'Eclaircie. (Id.)

Pour paraître prochainement :

La Rafale. (Les Editions de Belgique, Bruxelles.)

Les Oiseaux de Passage.

Jean TOUSSEUL

La Mouette



LES ÉDITIONS DE BELGIQUE

Max. MENTION, directeur
20, Avenue Jean Volders
BRUXELLES

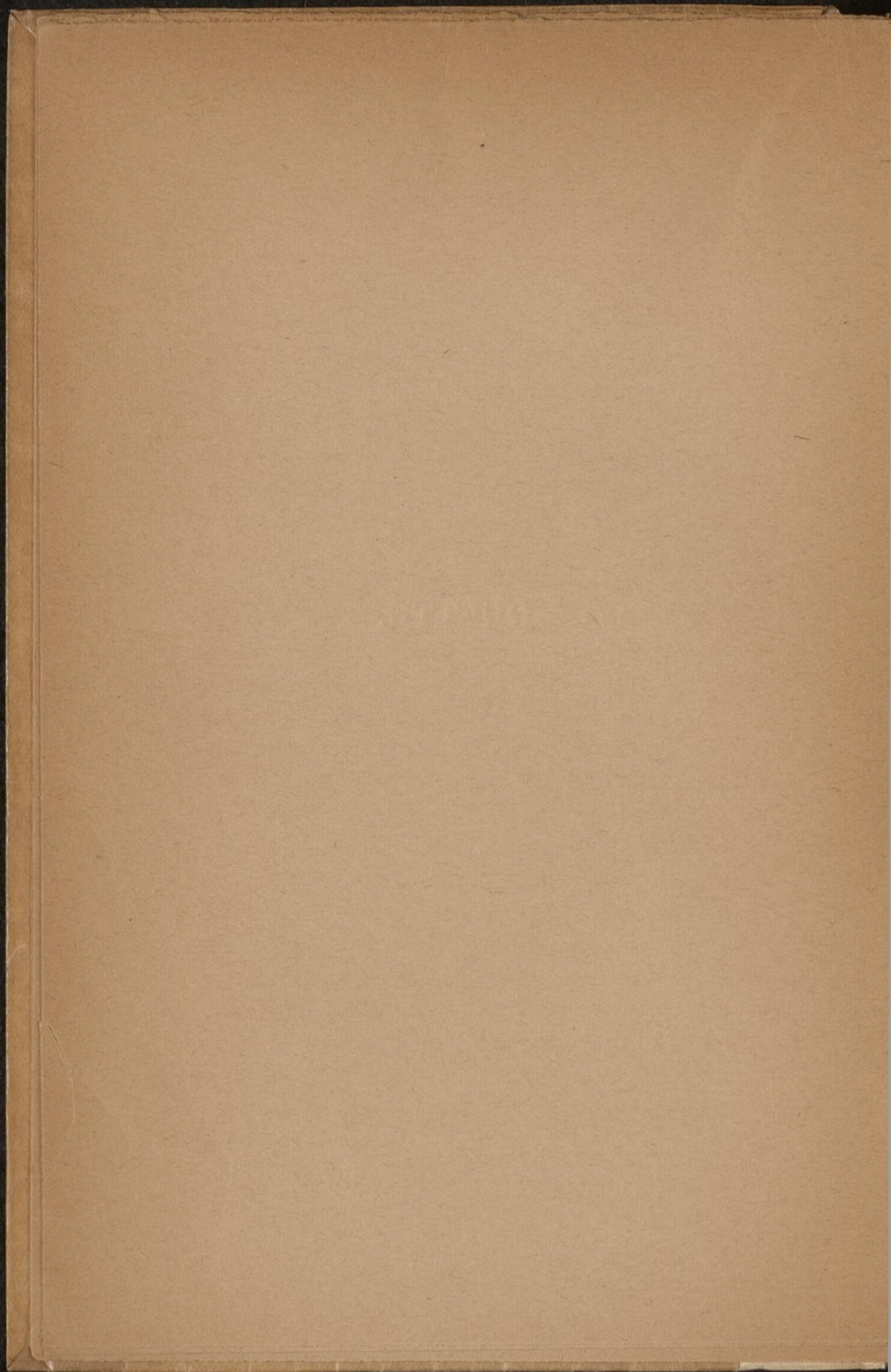
—
1933

*Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires sur papier Japon
numérotés de 1 à 20.*

Copyright by les Editions de Belgique (1933). Tous droits
d'adaptation, de traduction et de reproduction réservés pour
tous pays.

A Monsieur Jean Simar.

LA MOUETTE.



C'était peu après la Toussaint. Le brouillard ne lâchait pas le fleuve depuis plus d'une semaine, tous les sons étaient assourdis par la brume opaque et le bord de l'eau sentait mauvais. Certes, la Meuse était pure en cet endroit, les poissons qu'on y pêchait avaient un goût frais de rivière, mais les odeurs des usines et des chauffours d'amont ne quittaient plus la vallée. Depuis huit jours, et trois fois par jour, le petit Gobert, un ancien mineur des fosses à terre plastique, se traînait sous la table comme un vieux chien pour rattraper son haleine. En gravissant la colline, on pouvait retrouver une déchirure du paysage, mais le hameau du fond semblait noyé en Meuse et les gens se trouvaient nez à nez sans s'être reconnus. Dès le soir, c'était plus curieux encore. Dans le halo des fenêtres, les silhouettes des passants prenaient des proportions démesurées, on voyageait une lanterne à la main et, pour gagner le centre du village, on se pliait en deux sur le sentier : on eût pu facilement errer jusqu'à l'aube dans les labours ou glisser tout dou-

cement dans le fleuve. Les lampes s'éteignaient très tôt. On allait dormir avec l'espoir que, le matin, le soleil finirait par nettoyer le paysage.

Cependant, en s'aventurant (avec précaution, bien entendu) dans l'unique ruelle du hameau, on pouvait apercevoir quelques maisons où vivait encore de la lumière : des cabarets de bateliers. C'étaient de vieilles et petites demeures que la crue envahissait chaque année : on servait la goutte par les fenêtres de l'étage aux clients qui venaient jusque-là en barquette. Le soir de notre histoire, la lampe veillait encore à la « Mouette ». Depuis huit jours, les bateliers n'avaient rien à faire : les derniers sons rauques des remorqueurs avaient déserté le fleuve et le passeur d'eau lui-même restait invisible. Les mariniers ne quittaient pas les quais : eux aussi attendaient une éclaircie pour descendre avec leur chargement de betteraves, de pierre ou de chaux. Et que faire au cours de cette interminable station, sinon boire et chanter ? Leurs romances glissaient par le pas des portes et s'étouffaient aussitôt dans le brouillard nocturne. Elles disaient la nostalgie des nomades qui rêvaient des lents voyages vers la France ou la Hollande et des cabarets où les femmes s'empressaient autour d'eux et s'enivraient en leur compagnie. — Ici, vers dix heures, des ombres se dessinaient sur l'ouverture jaune des

portes, puis les estaminets devenaient aveugles. On allait dormir, engourdi mais irrassasié : on s'ennuyait à mourir, malgré l'alcool, les chants, les cartes et le rire clair de Julia Vermeer, chez qui l'on prenait un dernier verre.

C'était une bien belle fille, grande et fine, et son minuscule cabaret était très propre. Les ouvriers des usines et des fosses ne le fréquentaient pas : ils se sentaient bien mieux à l'aise dans les estaminets sales d'amont où ils rougissaient et noircissaient les murs et les tables de poussière d'oligiste et de houille qu'ils emportaient dans leurs vêtements. Et puis cette grande fille aux larges yeux de faïence était trop fraîche pour ne pas glisser dans leurs gros doigts. De son côté, le père Vermeer n'était ni bavard ni même accueillant. Il restait plongé dans un rêve lointain, passant la main sur sa jambe de bois lorsque son genou absent lui faisait mal : il en était ainsi chaque fois que le temps changeait et ce genou, resté dans un hôpital de Liège et prédisant la pluie aux gens du village, devint célèbre. L'été, le vieux pêchait de miraculeuses fritures attirées par de secrètes amorces, mais, l'hiver, il ne quittait pas son estaminet. Un ancien pilote. Deux ans plus tôt, un câble lui avait broyé la jambe : le mutilé avait hurlé comme une bête sauvage, s'était évanoui, avait glissé dans l'eau, repris ses esprits et blasphémé

pendant deux mois tous les bateaux de toutes les eaux de la terre. Il n'avait jamais songé à mettre de l'argent de côté : il haussait le coude à l'occasion et, resté veuf très jeune, s'attardait souvent dans les maisons aux rideaux baissés des villettes d'amont ou d'aval. Dans son village, il se tenait bien. Que faire avec une jambe et demie ? Il ouvrit un cabaret : « La Mouette », là où il était venu au monde. Sa fille, Julia, avait dix-neuf ans. Elle avait vécu chez une parente, une Vermeer comme elle. La tante Sylvie, comme on disait : une vraie face de chouette. Les clients, qui venaient saluer l'ancien pilote, revinrent pour entendre rire l'adolescente.

Les deux Vermeer ne disaient pas grand'chose (a-t-on jamais entendu un Vermeer dire grand'chose ?), mais les bateliers se donnaient rendez-vous à la « Mouette » pour y bavarder. La fille passait, riieuse et fine, entre les tables : on ne pouvait l'embrasser que le jour de l'an et les jeunes mariniers, qui avaient cependant connu de lourdes étreintes, se déplaçaient pour respirer furtivement le parfum du frais visage. Elle était également courtoise envers tous les clients et on ne lui connaissait pas la moindre aventure. Depuis un an, ses yeux gardaient la même clarté et son rire le même son cristallin. Le père (il avait près de soixante ans) semblait d'ailleurs veiller sur elle, s'immobilisant des heures entières

sur sa chaise. Lorsqu'il traversait la petite pièce enfumée, sa jambe de bois grinçait comme un soulier neuf, mais le visage restait obstinément clos et absent. Peut-être ce vieux à la face de corsaire (menton allongé, favoris grisonnants) songeait-il à ses ancêtres bataves dont l'un d'eux, ensorcelé par une fille d'ici, s'y était installé deux cents ans plus tôt? Il y avait eu autrefois des Vermeer (tous bateliers) tout le long de la Meuse depuis Namur jusqu'à Liège. Et c'étaient de belles gens : cheveux blonds, yeux de faïence, lèvres fines. Ce Pierre Vermeer, si taciturne et si fier, pouvait fort bien penser à la Mer du Nord et aux pêches de là-bas. En tout cas, lorsqu'il lâchait quelques mots, on eût dit qu'un lointain souvenir le rongait.

Et particulièrement ce soir où se passe notre histoire. Il tirait sur sa pipe en terre de Gouda et gardait un instant les minces filets de fumée dans sa bouche arrondie. Le tabac hollandais sentait bon et les mariniers, accoudés sur les deux petites tables, revoyaient à travers cette fumée les ports de la Basse-Meuse et maudissaient intérieurement le brouillard qui les emprisonnait dans ce pays étroit, le leur, mais dont ils se fatiguaient très vite comme de tous les paysages que bordaient leurs voyages. Ils étaient cinq, coiffés des mêmes casquettes noires à longue visièrre, vêtus des mêmes vareuses de laine

et chaussés des mêmes galoches, le visage également hâlé, la voix également haute, aussi nonchalants, aussi imperturbables l'un que l'autre. Ils dépensaient sans compter, buvaient du fin cognac et fumaient de coûteux cigares.

Tous ces mariniers étaient d'ailleurs de fiers gaillards : ils gaspillaient un louis quand un villageois lâchait une pièce de deux francs. Malheureusement, susceptibles comme tous les diables. Ils vidaient un cabaret de ses clients en un tournemain quand la tête des intrus ne leur revenait pas. Ce qui arriva quelquefois lors de l'incursion téméraire de jeunes gens de l'autre bord de l'eau, trop bien habillés, trop hâbleurs et qui se permettaient de parler le français, s'il vous plaît. On ne prit même pas la peine de les injurier en patois. De la « Mouette », de la « Sirène » et du « Dernier Seuil », on les mit proprement à la porte et on ne les revit plus : ils émigrèrent sagement vers le Condroz. On vivait donc désormais entre soi et les estaminets ne s'en portaient pas plus mal, semblait-il. Entendons-nous bien : pendant la journée, la « Mouette », par exemple, était ouverte à tout venant, mais la soirée appartenait aux mariniers. Seul, le cousin Emile avait trouvé grâce. Il ne tenait guère de place d'ailleurs. Très grand, mais plutôt maigre, le regard intelligent et triste, il s'asseyait dans le même coin

deux fois par semaine. Ses vêtements étaient propres et le foulard noué sur sa pomme d'Adam, très frais. Il n'avait pas bonne mine : son métier était si épuisant. L'homme passait toute la journée dans les moulins à calcaire où l'on respirait, mangeait et crachait de la pierre broyée, fine comme de la farine, mais lourde comme du plomb. D'avoir transporté des milliers de sacs sur ses cuisses râpées, il marchait un peu courbé. Il était timide comme une fille et vivait avec sa mère (qui était paralysée des deux jambes et avait une curieuse face de chouette, nous l'avons déjà dit), non loin de l'église.

Le père (il se nommait Gilles Bomalle) avait été cordonnier et Vermeer, le grand-père, mineur dans les bures de plomb. Des sédentaires. De très braves gens dont le nom figurait depuis cent ans sur maintes pages des registres de l'état civil, car tous les Vermeer avaient eu beaucoup d'enfants, fauchés par la phtisie (la Meuse semblait se venger de leur désertion), et ils savaient signer : on les appelait comme témoins lors des mariages, des naissances et des décès. Ils étaient devenus ainsi d'authentiques gens du pays et n'avaient plus guère de rapports avec leurs anciens cousins les bateliers. Mais la race s'éteignait. Il ne restait plus que quatre Vermeer : Pierre, la tante Sylvie, son fils Emile et Julia. Le cousin arrivait donc à la « Mouette » le jeudi et le

dimanche, vers la soirée. Il saluait l'assemblée, s'entretenait avec l'ancien pilote de la tante Sylvie, de la température et des récoltes, souriait doucement à Julia et demandait un petit verre de bière. Il ne lui en fallait pas plus de trois pour toute la soirée : il n'avait jamais soif. Ses yeux étaient clairs comme ceux de la famille, et ses moustaches fines et blondes. On eût dit, en les voyant, Julia et lui, la sœur et le frère. Même réserve, même gravité, même candeur. Au fond, le jeune homme (vingt-cinq ans) semblait venir veiller, lui aussi, sur la cousine et celle-ci était visiblement heureuse lorsqu'il entrait.

Or donc, ce soir-là (c'était un jeudi), Emile vint comme les autres jeudis, prit place près du comptoir et demanda son premier petit verre de bière. Il était tout songeur depuis une semaine et son visage tout défait. Cependant, le rire de Julia sonnait clair dans la pièce enfumée. Un jeune batelier, gras et assez débraillé, chantait d'ennui, en sourdine, dans un coin. Un autre, vif comme une sauterelle, manipulait des cartes qu'il glissait magiquement dans les manches de sa vieille vareuse. Il vous donnait l'as, le roi et le valet, et vous battait à plate couture. (Il tourna mal, mais la guerre mit fin à ses aventures : disparu, probablement sous un fort de Namur en août 1914.) Deux autres encore :

un roux et un grand diable qui se rongait les ongles. Ils cherchaient à surprendre les trucs de leur camarade et celui-ci, les paupières presque closes, ricanait de leur stupidité. Le dernier, un fort gaillard hâlé, les doigts chargés de bagues, faisait sa cour à Julia et réclamait de nouveaux verres. Son rire bruyant couvrait parfois le grelot clair de l'adolescente.

Jean-Louis Ficheret était l'un des plus solides mariniers de la contrée. A vingt-deux ans, il était capitaine du remorqueur « Mariette » qui allait de Rotterdam en France avec son chapelet de bateaux colorés : en passant devant le hameau (où il était né), il éveillait sa sirène qui sifflait à déchirer les collines de pierre. Orphelin d'un père pilote et d'une espèce de Bohémienne qui lui avait laissé des yeux noirs, un teint bronzé et une insatiable faim d'aventures dont on riait tout le long de l'eau. L'hiver d'avant, il emmenait avec lui une Liégeoise, une superbe créature aux cheveux couleur de maïs qu'il avait enlevée dans un cabaret du quai de la bruyante cité. Au printemps, ce fut une Allemande, une enfant mince, nerveuse et inquiète avec de beaux yeux de biche traquée. L'été, une Française l'accompagnait : elle était plus âgée que lui et avait des airs de grande dame. Elle était restée dans un café de Sedan après deux mois de querelles

au cours desquelles la femme ne quittait pas ses airs hautains. Le gaillard en était vraiment humilié : ce n'était pas le genre de cuisinière qu'il lui fallait. Et d'autres : celle qu'on nommait la petite Jeannette, et la grande Ernestine, une brune, une blonde, une rousse... Naturellement, il mourut à l'hôpital, malgré sa force herculéenne et sa joie de vivre et de tout dévorer.

Mais, ce soir-là, il était encore en vie puisqu'il faisait sa cour à Julia. Était-ce une nouvelle fantaisie de ce braque ou voulait-il s'amuser tout simplement ? Trois semaines plus tôt, il avait porté à la station la petite valise de sa dernière conquête dont l'humeur était détestable, paraît-il, malgré son sourire rouge et ses belles mains câlines. Du vert-de-gris, avait-il dit à ses compagnons. Et voilà que, depuis huit jours, il ne quittait guère la « Mouette », pareil, dans ses vêtements noirs et avec ses doigts chargés de bagues, à un gros coléoptère qui guette patiemment sa proie. Les quatre autres ne voyaient rien : l'un s'ennuyait jusqu'au sommeil et le bonneteur escamotait si bien les cartes que ses deux admirateurs lui devaient déjà une bonne dizaine de francs qui se réduiraient d'ailleurs à une dizaine de verres de cognac à dix centimes. Mais la face de Pierre Vermeer, d'ordinaire impassible comme une tête de pipe en racine

de bruyère, se plissait étrangement parce que le visage de Julia était un peu décoloré. Elle n'avait que dix-neuf ans, ne l'oubliez pas, elle n'avait jamais quitté le bon vieux village du bord de l'eau, et le regard de Jean-Louis semblait dévorer une demi-douzaine de petites femmes comme elle.

Cependant elle riait encore, et son rire était un poème. Figurez-vous une très brève sonnerie de carillon, ou plutôt une cascade de perles, ou bien, voulons-nous dire, trois ou quatre grelots... Non ! rien ne peut évoquer le rire de Julia. C'était frais, fin, pur, cristallin, puéril, angélique. Il tremblait merveilleusement au moment où l'on s'y attendait le moins. Il était miraculeux. Songez donc à l'immense paquet de brouillard qui étouffait le hameau, au fragile cabaret enfumé, à sa lampe avaricieuse, au silence, à l'humidité, aux mauvaises odeurs qui rôdaient tout le long de l'eau et à ce rire sonnant à chacun des petits verres de couleur qui ornaient l'étagère de bois blanc teinté au brou de noix. Ce rire était unique : il évoquait des bouquets de coquelicots, des grappes de cerises... Enfin, le rire de Julia était tout bonnement indicible. Etourdi ? Non, car parfois la cascade s'arrêtait à mi-chemin et rentrait dans la gorge de l'adolescente. Mais il fusait à propos de tout ou de rien au moment le plus inattendu, répétons-le, et

sa musique était si pure qu'on l'eût tolérée dans une maison mortuaire. Les mains sur la table, penchée vers Jean-Louis, Julia égrena ses perles à deux doigts des oreilles du gaillard. Que se passa-t-il en lui? Malgré la discipline de la maison, il prit dans ses mains fortes la tête de la jeune fille et lui colla un long baiser sur la bouche.

Un peu plus pâle encore, Julia se dégagea lentement, se redressa, s'éloigna à reculons, reprit sa place près du comptoir où son rire grelotta étrangement : cinq ou six notes, et s'évanouit. Elle se courba sur son tricot. Le visage du vieux eut une grimace furtive et le genou mécanique grinça. Ce fut tout. Le cousin Emile regardait ses mains : de terribles et belles mains (la poussière du calcaire est d'une grande pureté) et de beaux ongles un peu rongés par les sacs qui avaient démesurément gonflé les doigts. Le cousin Emile avait des mains d'étrangleur. Il se leva (personne ne vit son visage), s'approcha de la jeune fille, lui parla à voix basse. Le gros paresseux, qui allait s'endormir, commença une romance pour mieux observer la scène et le bonneteur l'accompagna victorieusement en sifflant en paume : il avait gagné quinze francs, c'est-à-dire quinze verres de cognac à dix centimes au cours de la soirée. Le cousin Emile parla donc à Julia à voix basse. Elle pâlit, fit « non » de la tête, les lèvres

décolorées. Le cousin insista, elle secoua de nouveau la tête, il dit encore quelques mots. Hypocritement, le chanteur murmurait la « *sincérité des larmes qui viennent du cœur* » et, comme il se taisait une seconde, à bout de souffle, le rire de l'adolescente égrena des coquelicots puis agita des grelots fêlés.

Le cousin Emile était sorti sans saluer personne. Les rides du vieux corsaire bougèrent. Ce fut tout. Le bonneteur avait repris ses cartes et Jean-Louis misait sur l'as et perdait sa mise, naturellement. Les deux autres joueurs qui étaient ruinés ce soir-là (ils buvaient à crédit depuis une heure), les deux autres saluèrent bruyamment la défaite de Jean-Louis. Mais le chanteur, entonnant le deuxième couplet, ne quittait pas Julia des yeux. Ce fut lui qui nous raconta toute l'histoire un mois après le malheur. La jeune fille vint soulever le rideau, reprit son tricot, alla ouvrir la porte, s'attarda sur le seuil et rentra enfin en disant à quelqu'un qui ne se trouvait plus là : « Le brouillard est à couper au couteau ». Les mariniers s'en allaient. Jean-Louis paya les derniers verres, regarda Julia au fond des yeux, contempla la bouche qui resta muette, le cou neigeux où une veine marquait le pouls. « Bonsoir, disait-elle... Marcel, Julien, Ernest, Camille, Jean-Louis... Jusqu'à demain. » Ils sortaient. Le vieux

les accompagna et resta un instant sur le seuil. Dans la ruelle, le bonneteur jouait un air de phonographe, les mains en cornet. Le vieux ferma la porte. « Nous pourrons payer la tonne de bière demain », fit Julia. « Tant mieux, tant mieux », grommela-t-il. La jeune fille alluma une veilleuse et souffla la lampe.

Or, le lendemain matin, lorsque le camionneur de la brasserie entra pour présenter la quittance, il apporta en outre une fameuse nouvelle. Ce camionneur était un bon garçon, mais on ne pouvait pas dire qu'il fût très intelligent. Il ne payait pas de mine d'ailleurs. Long, bruyant, chancelant, il gardait dans son attitude et ses gestes les cahots de son haquet. Il annonça donc à Julia : « Eh bien ! quelle histoire... Il n'est pas allé loin, le cousin Emile... » Les lèvres et le menton de la jeune fille se mirent à trembler. L'annonceur en restait stupide. « Comment ? Vous ne savez rien... Oh ! oh ! je m'excuse... Oui, c'est cela. Au pied du peuplier d'Italie. Excusez-moi, n'est-ce pas ? Oui, sa casquette est restée dans les joncs... C'est cela, c'est bien cela. Mais quel brouillard, hier... Pourtant... pourtant, ce n'était pas son chemin. Voulez-vous me dire ce qu'il est allé faire du côté de l'eau ? » Et voilà comment Julia apprit le malheur. Le vieux corsaire arriva à son tour sur ses béquilles : une jambe de son pantalon remuait dans le courant d'air

des portes ouvertes. Son visage était ridé, car l'homme avait tout entendu. La jeune fille n'était plus là. Pendant que le camionneur buvait son verre au comptoir, Pierre Vermeer, dans l'autre pièce, arrangeait sa jambe de bois. « Ce n'était pas son chemin », répétait le brasseur. Mais l'autre gémissait en nouant ses sangles et en redressant sa rotule artificielle. « Voilà, dit-il enfin dans le cadre de la porte. Je vais jusque-là. Il me reste de la bière, Honoré. Vous passerez lundi. » Honoré sortit, les jambes et les bras ballants, comme un mannequin. « Tiens, tiens, disait-il, en démêlant les chaînes de son haquet. Oh... oh... Ce n'était pas son chemin. Mais on ne saura jamais le fond de l'histoire avec ces Vermeer. Ils n'ont jamais prononcé dix mots de suite. »

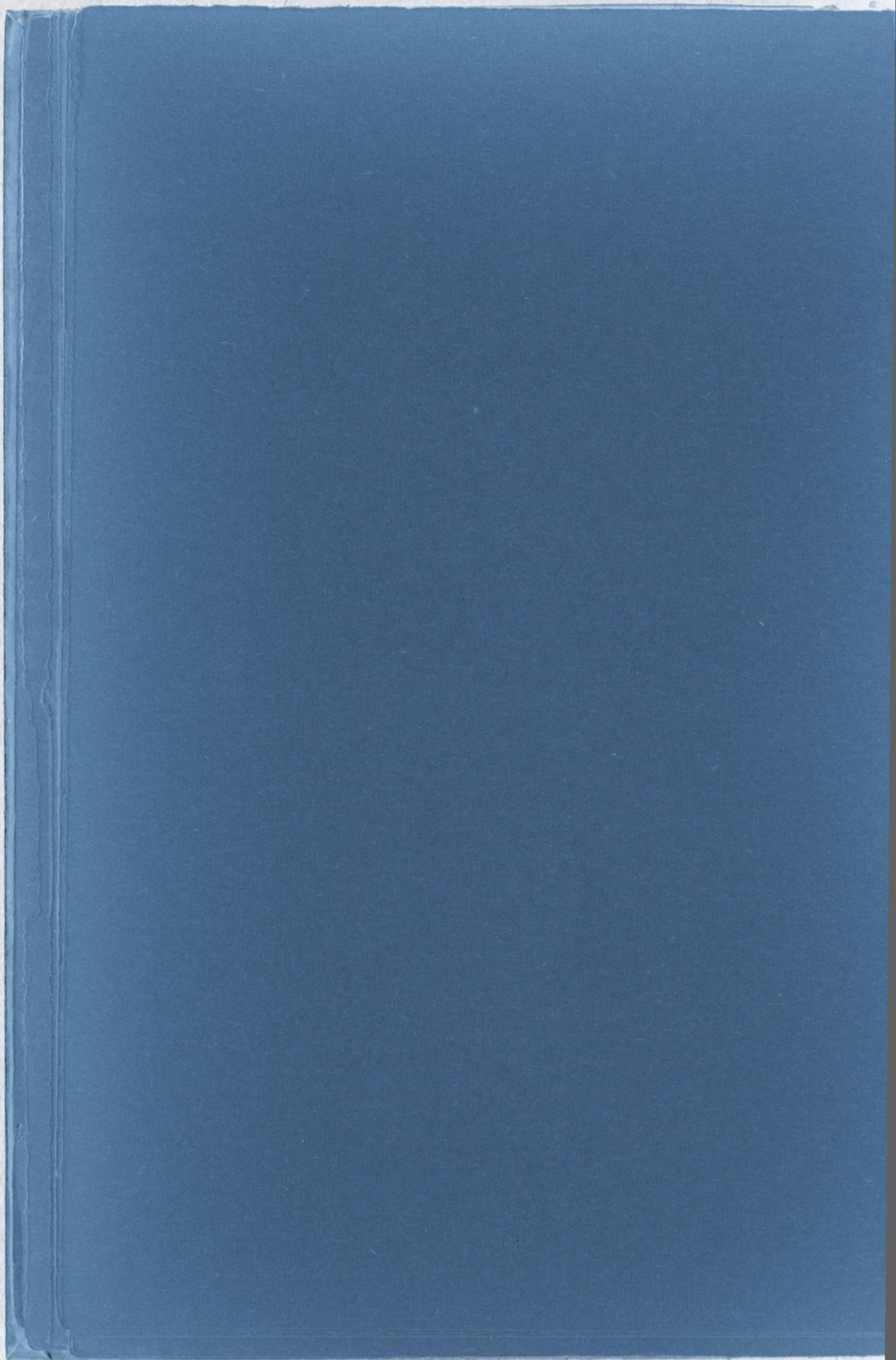
Sur la berge couverte de milliers de débris de pipes en terre amoncelés par le bateau dragueur au cours de l'été, Julia allait et venait comme une folle, mais sans mot dire, les bras serrés sur son buste. Des ombres voyageaient sur l'eau (deux barques, et des hommes que la jeune fille avait fait surgir de leurs bateaux) et les silhouettes se dessinaient un instant dans la brume, s'effaçaient et revenaient. Les mariniers parlaient à basse note et le brouillard étouffait leurs voix. Chaque coup de rame et de gaffe remuait l'odeur de l'eau. Julia

semblait vouloir réchauffer sa gorge frileuse avec la casquette du noyé. On entendit venir le genou mécanique du vieux corsaire. Mais la brume enveloppa complètement le paysage et les gens qui arrivaient par groupes du hameau et même du centre du village. Les pipes s'écrasaient sous les sabots et la voix du vieux corsaire commandait : « Vois le long du barrage, Jean-Louis... Non, plus loin, Camille : il n'y a pas de trou. Descends jusqu'à la pointe de l'île... Jean-Louis, viens me chercher. Vous travaillez comme des vachers, nom !... (un juron) ». On chercha Emile pendant trois jours : il faisait terriblement froid.

Mais la Meuse a ses caprices. Ou bien elle lâche tout de suite son noyé et console les parents, ou bien elle garde son mort des semaines et des semaines et fait mourir à petit feu ceux qui attendent. C'est ce qu'elle fit pour Emile et la tante Sylvie. Ce ne fut que vers la Noël, après une crue, que le cousin reparut contre une écluse d'aval. N'en parlons pas : il était hideux. On chuchota tout un temps au village. Était-il tombé à l'eau ? Pourquoi avait-il longé le fleuve au lieu de traverser la campagne ? S'était-il jeté dans la Meuse ? Pourquoi ? Les trois Vermeer avaient enterré l'histoire bien avant d'ensevelir le mort et personne ne leur parlait de l'affaire. Le cabaret de la « Mouette » resta

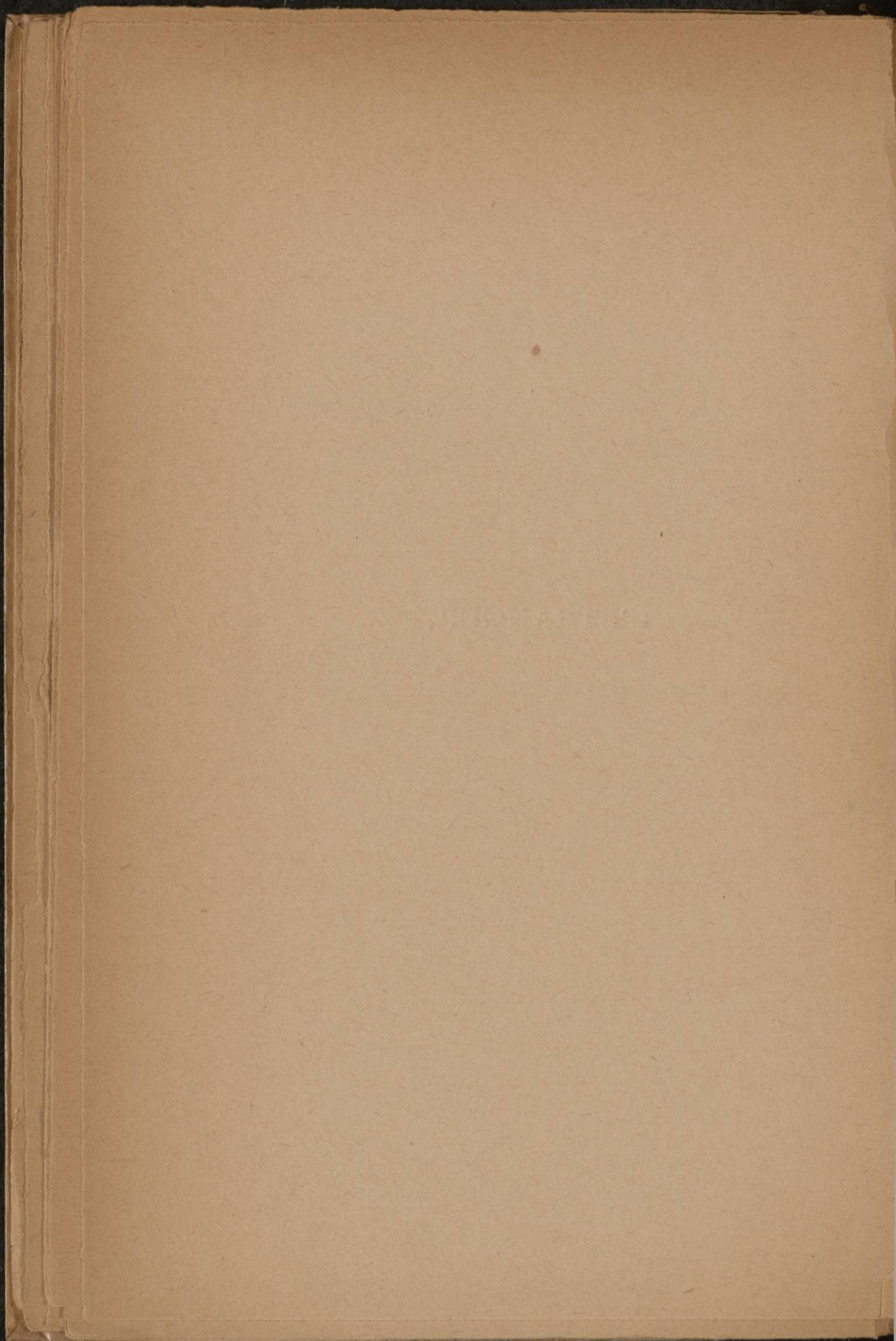
fermé tout l'hiver qui fut extrêmement rigoureux : la tante Sylvie s'en alla de l'influenza. Il y eut d'ailleurs plusieurs cas mortels au village. La « Mouette » rouvrit à Pâques et les mariniers s'étonnèrent de la maigreur de Julia : elle avait à son tour un visage de chouette et des yeux fanés, et son rire, son merveilleux rire de l'automne, s'était transformé en une toux aussi aiguë que le cri d'un oiseau des marais.

Jean-Louis s'était mis en ménage avec une belle fille basanée comme lui et qui, comme lui, aimait les bagues, les rires et les danses. On ne savait d'où elle sortait, mais elle valsait comme une marquise. Le remorqueur « Mariette » ne sifflait plus en passant devant le hameau. Marcel, Julien, Camille, Ernest et d'autres revinrent quelquefois chez les Vermeer. Julia toussait toujours et le vieux corsaire n'ouvrait plus la bouche. Puis ce fut la guerre : les cabaretiers qui se respectaient décrochèrent leur enseigne et les mauvaises années s'écoulèrent lentement... A l'heure qu'il est, il n'y a plus un seul Vermeer dans ce village qu'ils peuplèrent, pendant deux siècles, de sédentaires malades et de bateliers vigoureux. Julia mourut après deux ans de langueur et le vieux corsaire prit un jour le train pour se rendre dans un hospice de la Campine : il y resta six semaines, puis il disparut. On n'eut jamais de ses nouvelles.



A Mademoiselle Claire Pâques.

L'ÉTRANGER.



Dans sa baraque de planches que la pluie pénétrait, le peseur, grand et maigre, fumait mélancoliquement sa pipe et regardait, par la petite vitre fêlée, l'eau tomber, fine et froide. Il s'ennuyait : le paysage était triste d'ailleurs, et le jeune homme détestait la pluie qui lui tirait les nerfs de toutes parts : il aimait mieux la neige, le gel ou la bonne saison. En été, les talus qui, ce jour-là, sommeillaient sous les herbes séchées et rousses, les talus s'animaient d'insectes, de lézards, de couleuvres, et des oiseaux, descendus des robiniers, les visitaient puis s'effaçaient sous le vol circulaire des corneilles dérangées par les explosions des mines. Chaque année, des hirondelles maçonnaient aussi leurs nids dans les sommets d'un chantier abandonné. Les battements d'ailes, les cris, les chants des passe-reaux, la fuite amusante et la réapparition inattendue des reptiles, le grelottement des plantes sur la crête des talus dissipaient l'ennui du jeune homme. Or, ce jour-là, il bruinait depuis l'aube et, dans le rond des viaducs, aux stalactites rougies par la rouille

des ancrés, des fragments d'images vibraient étrangement derrière la pluie : monolithes gris dressés là, eût-on dit, par un cataclysme, morceau de terre sur lequel le fleuve roulait ses grosses eaux, murs imprégnés de chaux sale et de calcaire.

Le peseur taquina son petit poêle avec la baguette de fer qui lui servait de tisonnier et se remit à calculer les tonnes de pierre descendues en ce mauvais jour où les carriers n'avaient travaillé que deux heures sous le rocher qui devenait sournoisement homicide lorsque l'eau le trempait. Le long de la Meuse, les fours crépitaient de faim et fumaient sous l'humidité de l'air. Le jeune homme avait vu s'en aller les ouvriers l'un après l'autre : ceux des campagnes, à quatre pattes, par les sentiers glissants qui montaient jusqu'au sommet du roc, ceux du village par les chemins rocaillieux qui conduisaient au grand viaduc. Cependant le treuil avait crié une dernière fois et, entre les planches disjointes de son abri, le peseur vit venir la grosse caisse de bois. Elle disparut derrière un talus, roula lourdement sur les rails et s'arrêta devant la bascule qui décliqua. Le contrôleur marqua machinalement le poids : un maigre butin, et le casseur entra.

— Bonjour, dit-il en s'asseyant sur un escabeau.

— Bonjour, répondit le peseur en dévisageant l'homme.

La pauvre diable était tout trempé de sueur et d'eau, et un peu de salive lui collait aux coins des lèvres. C'était l'Etranger. On l'avait embauché, sans livret, au cours d'une saison de presse où l'on prenait n'importe qui : des paysans flamands qui brisaient autant de sabots que de moellons et des nomades français qui abandonnaient leurs wagonnets déraillés au milieu des voies pour blasphémer tous les travaux de la terre. Celui-ci se nommait Jacques Louis et il ne jurait jamais puisqu'il ne disait jamais rien. Il mangeait ses tartines à l'écart sur le dos d'un talus et il intriguait vivement le peseur. Entre nous, le contrôleur était ce qu'on appelle une mauvaise tête. Il avait bon cœur, il était attentif à soigner les blessés et il donnait chaque matin la provende aux oiseaux qui rôdaient familièrement autour de sa baraque, mais il discutait volontiers avec ses chefs et ceux-ci le laissaient tranquille, car ils étaient persuadés que ce garçon rangé et travailleur les quitterait dans un mois, dans deux mois, pour s'en aller Dieu sait où. Il tournerait mal, et c'était dommage parce que ses parents étaient de braves gens. Un drôle de corps, ce peseur.

— Mauvais temps, dit-il à Jacques Louis.

L'autre tendit ses doigts effilés vers le foyer :

— Mauvais temps.

Bon Dieu ! comme il était minable ! Ses pauvres

souliers ouverts faisaient rire les paysans aisés qui ne venaient ici que l'hiver ; son pantalon laissait voir un genou rougi par le frottement des manches d'outils ; son triste veston n'avait plus de couleur et la visière de sa casquette s'en allait feuille à feuille par une déchirure de l'étoffe. Mais des yeux pleins d'une fièvre extraordinaire trouaient son visage maigre et barbu. Ces yeux arrêtaient les rires quand l'homme ahanait en redressant un wagonnet sur les rails, et fermaient la bouche à son cupide apparié quand l'Etranger peinait maladroitement à ses côtés. Un jour, le peseur avait surpris le vagabond qui détachait avec mille précautions un fossile d'un moellon de mauvais grès.

— Qu'est-ce ? demanda le jeune homme.

— Une ammonite, fit l'autre en lui tendant la bête.

Puis, avec une moue ennuyée, il leva son marteau et reprit son travail. Jacques Louis connaissait donc les fossiles ! Le peseur aurait voulu le questionner, mais l'Etranger ne s'occupait plus de lui. Comment parler, d'ailleurs, à un homme qui avait de pareils yeux ? Ceux-ci mataient le méchant apparié qui grommelait : « On s'amuse... on ne fait rien... », et le peseur était parti tout confus, et furieux contre la brute imbécile. D'où venait ce Jacques Louis ? Les ouvriers l'appelaient donc l'Etranger, ou bien,

entre eux, à voix basse, le Marchand de Moules ou Crevette. Le vagabond parlait le français avec une distinction qu'ignoraient les bourgeois du village.

Le jeune homme regardait à la dérobée Jacques Louis qui toussait, les bras élargis autour du poêle dont il se rapprochait de temps en temps en glissant l'escabeau sous lui : on eût dit qu'il oubliait la présence de son hôte. Il était vraiment pitoyable dans les loques que la pluie avait collées sur sa maigreur. Quarante ans ? On ne savait pas. Personne ne savait rien de lui et nul ne s'avisait de l'interroger.

— Vous êtes mouillé, fit le jeune homme en tisonnant le fourneau.

Les épaules pointues de l'autre eurent un mouvement d'indifférence. Le peseur se tut : il n'était pas à l'aise et, pour se donner une contenance, et pour être aimable, il poursuivit sa besogne hospitalière. La baraque était minable : des planches mordues par la pluie et le soleil, le petit poêle boudeur, une poignée de copeaux, quelques morceaux de houille, deux escabeaux, une table vermoulue, un cahier, un paquet de tartines dans une toile cirée, un bidon émaillé et un petit livre rouge : « La Décomposition du Marxisme ». Comme il pleuvait dehors ! Derrière le viaduc, le fond du cirque était muet ; seules, quelques rares corneilles craillaient vers les sommets

brumeux. La seconde demi-journée était perdue. Lentement, discrètement, le jeune homme enfouissait le livre dans la poche de son veston. Mais l'Etranger tendait les yeux vers le titre de l'ouvrage.

— Tiens ! fit-il sans regarder le peseur. Vous lisez volontiers ?

Le jeune homme fut d'abord humilié : tous ses compagnons de travail savaient qu'il passait une partie de ses nuits à étudier. Mais il était trop heureux d'engager une conversation longtemps désirée et de rompre le lourd silence qui suivait l'Etranger partout et avait envahi la baraque. Il répondit donc avec empressement :

— Beaucoup.

Le vagabond se pencha sur une braise qui grésillait près de son soulier boueux.

— A quoi bon ? fit-il.

L'hôte n'était vraiment pas à son aise. Dans ses lunettes, il vit passer l'image de deux manœuvres qui vidaient leur caisse dans un four. Mais ceux-ci ne l'intéressaient plus. Les veines du cou près de se rompre, la gorge serrée, il dit :

— Qui êtes-vous, Jacques Louis ?

L'Etranger releva la tête, élargit ses yeux gêneurs et un sourire découvrit ses dents longues et jaunes.

— Jeune homme, ne lisez pas trop. N'êtes-vous pas bien ici ?

Il n'avait pas répondu à la question angoissée de son hôte. Le peseur (d'ordinaire si renfermé), un peu confus de son accent lourd de paysan, dit brusquement ses rêves d'humanité et de conquête. Ses doigts qui pétrissaient le petit livre rouge semblaient arracher les mots au texte lu au cours du relâche de midi. Des phrases répétées gauchement. On parlait si mal le français ici, même à l'école, et puis le sourire méprisant du vagabond poursuivait la légende, la vieille légende des paradis humains, que le peseur recomposait à son tour, péniblement. Cependant, en voyant rougir et pâlir le prophète, l'Etranger dit avec douceur :

— Je suis la négation formelle de tous vos rêves.

Après une lourde pause (une vague de corneilles passa au-dessus de l'abri), il ajouta :

— Vous ferez dresser mon compte pour demain. Je m'en vais.

Cette résolution ne surprit pas le jeune homme. Il savait que l'autre s'en irait un jour : ce pauvre « cheval de charrette » n'était pas fait pour les dures besognes de la pierre.

— Avez-vous chaud? demanda le peseur tout remué.

Il fut prêt à pleurer et il sentit ainsi qu'il aimait l'insociable Etranger. N'était-il pas plus près de lui, d'ailleurs, que des gens bien portants qui se jouaient,

sans penser, des moellons et des wagonnets et de qui l'hostilité isolait le passant? Un vagabond. Sans doute. Mais lui-même, le peseur, partirait à son tour par les routes du pays ou du monde. A cent mètres de sa baraque, les trains s'engouffraient sous l'énorme carapace de la colline. Le jeune homme n'allait jamais les voir : ces convois ne l'intéressaient pas, mais il interrogeait souvent la crête boisée de l'autre rive. Partir... vers la Terre de Promission. Un de ses ancêtres, de qui on ne parlait jamais chez lui qu'avec une sorte de confusion, l'avait précédé sur la route. Et puis, on s'ennuyait tant ici, surtout les jours de pluie ! Parfois, pour apaiser ses nerfs, le peseur s'emparait d'un marteau au long manche flexible et allait briser les moellons qu'on entassait le long des voies. Certes, il s'en irait un jour à la remorque de ses rêves. Quel accueil lui réserverait-on en chemin?... L'Etranger toussa. Le jeune homme eut honte d'être chaudement habillé. Il tisonna de nouveau le poêle et répéta sa question :

— Avez-vous chaud?

— C'est égal, fit l'autre en se pliant en deux sur l'escabeau.

Une indicible détresse se chauffait dans la baraque et le peseur sentit une vague de froid passer par les fentes des planches.

— « Monsieur » dit-il, vous irez vous changer.

Machinalement, il déboutonnait son veston de velours. Des idées confuses l'assaillaient. Il aurait voulu offrir ses vêtements, sa place, pour que l'homme restât, mais l'homme l'intimidait et il se tut. Il ne put cependant étouffer un sanglot, et, pour ravaler le second à son aise, il colla son visage contre la vitre fêlée. Puis il se tourna vers l'Etranger et vit fumer les loques du vagabond. Il remit donc une poignée de tiges de robinier et quelques morceaux de houille dans le poêle.

— Vous êtes malheureux? demanda-t-il bêtement.

Des corneilles rasèrent les talus en craillant et la chaux s'affaissa lourdement dans un four affamé.

— Est-ce qu'on peut être heureux? murmura l'Etranger en ôtant sa pauvre veste qu'il ouvrit devant la fonte brûlante. Sa chemise laissait voir les os plats des épaules.

— Il faut lutter et vaincre, répondit sans conviction le jeune homme. (Des mots qu'il avait lus dans es livres.)

— Ceux de là-haut (l'Etranger désignait le chantier), ceux de là-haut sont heureux parce qu'ils ne savent pas.

Le peseur était à bout, mais, après un long silence au cours duquel les moulins à calcaire bourdonnèrent avec rage, il dit faiblement :

— Le destin est capricieux : il faut être optimiste (d'autres mots qu'il avait lus dans les livres).

L'autre haussa les épaules puis endossa son veston fumant :

— Vous n'oubliez pas mon compte.

Il ouvrit la porte et s'en alla. Son hôte terrassé ne le retint pas. Il le regarda descendre, alourdi par la fatigue et la boue de ses souliers, le sentier rocailleux.

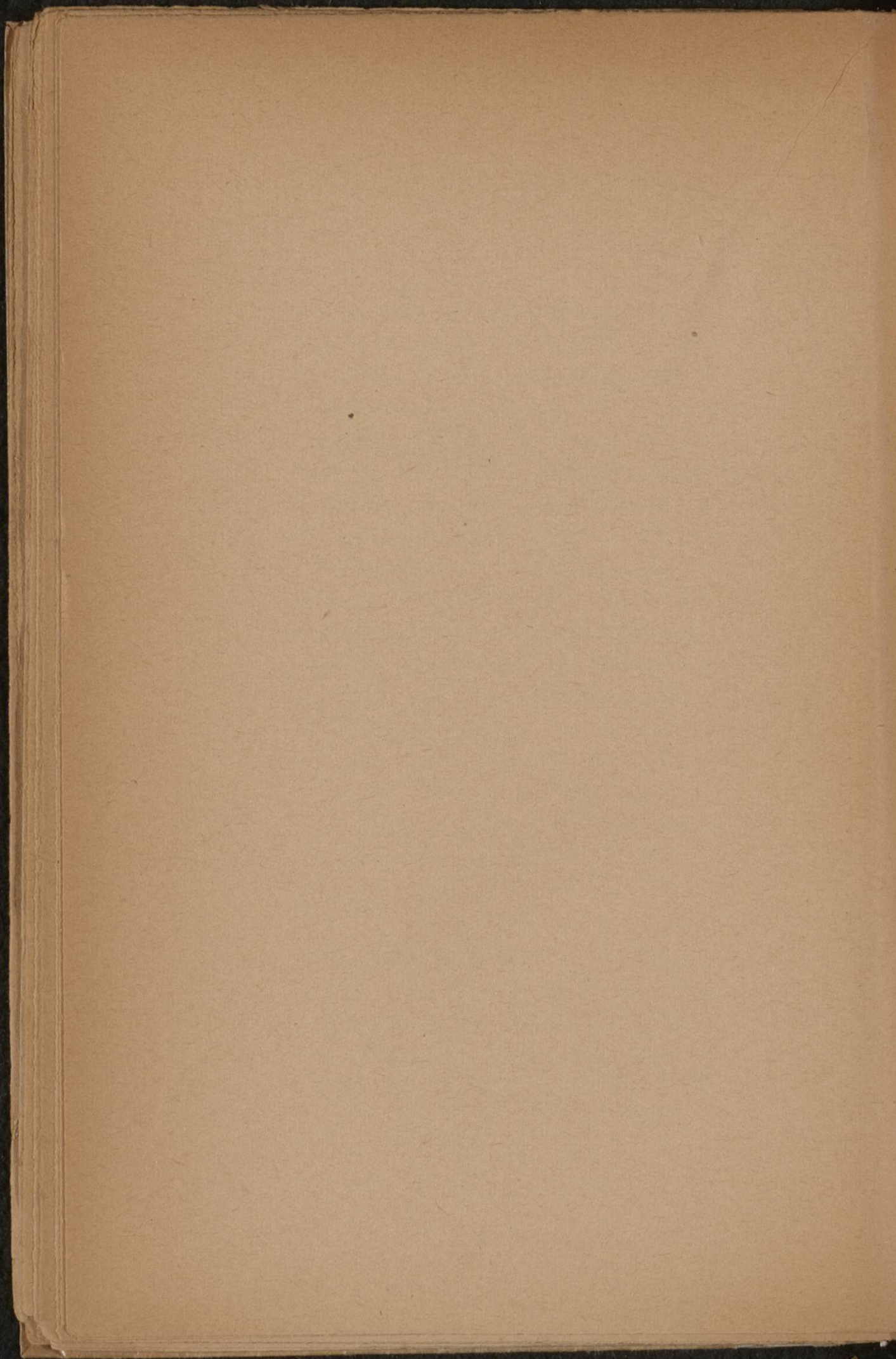
— Laissez-moi votre adresse ! cria soudain le peseur.

L'autre se retourna et salua, le buste légèrement incliné, comme faisait le châtelain du village. Il avait disparu. Le jeune homme aux grands rêves de conquête rentra dans son abri et il resta longtemps sans bouger, un genou sur l'escabeau, la tête dans les mains, les coudes sur la table, un goût de cendre dans la bouche. Des pierres détachées par la pluie roulaient avec fracas sur le chantier, les fours crépitaient de faim et l'eau pénétrait les planches de la froide baraque.

Le lendemain, l'Etranger ne vint pas. Sa logeuse apporta un bout de lettre au peseur : six lignes. Il s'excusait d'une belle écriture nerveuse : il était parti le matin et il devait sa paie à la pension. Le peseur interrogea la femme : l'hôte avait pris le

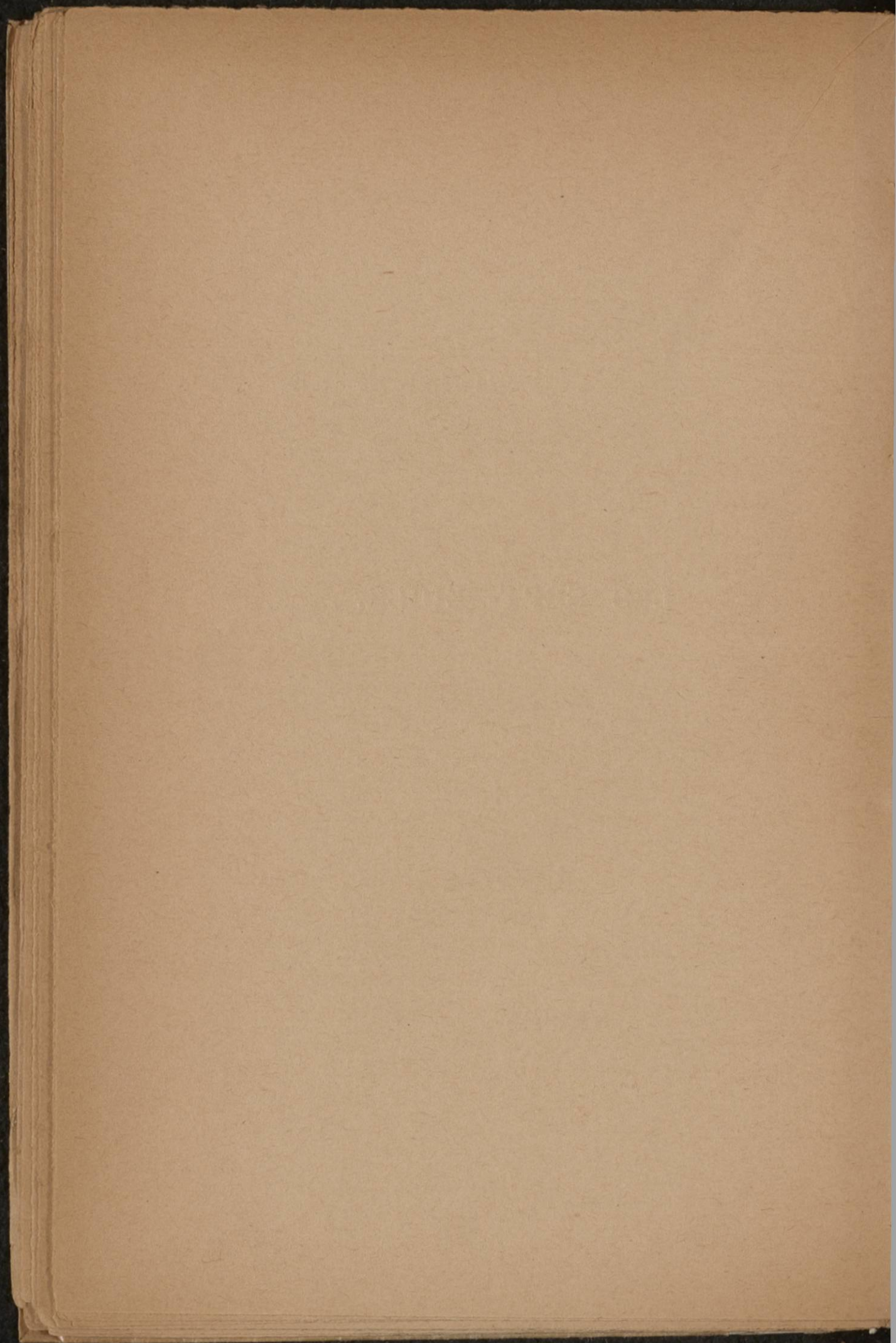
chemin du viaduc, elle ne savait rien de lui, il ne disait jamais mot. Très grande, très belle et très sale, elle descendait lourdement vers les bureaux blanchis par la chaux et la poudre de calcaire.

Entre le passage des wagonnets, le jeune homme courait sur les talus, les yeux tendus vers la longue levée par où l'Etranger avait disparu. Il fit ce voyage vingt fois, les paupières gonflées de larmes. Puis comme le surveillant arrivait, les jambes raidies dans des guêtres neuves, le contrôleur lui chercha querelle à propos de certains tonnages de la veille. Muet d'étonnement, le brave homme dévisagea le peseur et s'enfonça sous le viaduc sans se retourner et sans essayer de comprendre. C'était un si drôle de corps, ce peseur.



A Mademoiselle Alice Kroto.

LES SEPT-SEUILS.



Les maisons n'étaient pas beaucoup plus vastes ni plus hautes que leurs poulaillers, mais elles restaient solides malgré leur vieillesse, car elles étaient bâties en bonne pierre du pays. Le couple qui voulait se mettre en ménage descendait dans la vallée du fleuve, allait trouver le maître des carrières et le charretier, et, trois jours après, un monceau de beaux moellons carrés bosselait le bord de la route : on pouvait commencer la maçonnerie. C'est ainsi, à coup sûr, qu'on avait créé les Sept-Seuils une bonne centaine d'années plus tôt. Le pignon de la maison de Pierre Magnet touchait le chemin, mais les Limage avaient bâti autrefois au fond de leur essart. Louis Romilet s'était installé sur la crête du coteau, la vieille Zabelle vivait à cent mètres de la route, le grand Peugnon près du puits et les Lardinois possédaient le toit de tuiles caché sous les noyers. La septième demeure était vide depuis l'hiver. Un oiseau de passage l'avait occupée l'année d'avant : un drôle de corps, petit, mince, maladif et bègue, portant des lunettes. Il se nom-

mait monsieur Trovignaux et vendait des « *Manuels de la Santé* », illustrés de plantes, de champignons et de vers. Ce n'était pas un métier. Sa table était si pauvre que sa femme était partie sans laisser son adresse et que les souris avaient déserté la maison. Il avait disparu lui-même vers la Noël en emportant ses « *Manuels* » : le boutiquier du village mit la main sur les quatre meubles des fugitifs et Pierre Magnet, le propriétaire, bourra de paille la malchanceuse demeure. Voilà donc le hameau des Sept-Seuils où se passa notre histoire.

Les gens étaient très simples. Ils vivaient de leurs petites terres et, quand l'année avait été trop mauvaise, ils travaillaient un ou deux mois de l'hiver dans les carrières ou les mines d'oligiste. Ils se souciaient peu de la vie qui se déroulait au-delà du plateau et des collines : ils étaient nés ici, ils y mourraient et leur existence était aussi complète que celle des voyageurs célèbres. Lorsque, plus tard, la guerre vint les surprendre, ils se trouvèrent en présence d'un phénomène aussi inexplicable que l'apparition d'une comète et la guerre fut pour eux plus cruelle qu'un météore, car les Allemands leur volèrent vaches, poules et porcs. Mais notre histoire se passa avant l'invasion. En ce temps-là, le hameau était relié au village par une route qu'empruntait parfois la charrette

du marchand de cochons ou du pouletier, et un chemin de scories descendait vers le fleuve. On avait exploité autrefois une mine de plomb au centre du plateau, et des symphorines, des noisetiers à feuillage pourpre avaient hypocritement déserté le jardin mort d'une belle maison et s'acheminaient de même vers les Sept-Seuils.

Cette nuit de juin où se déroule notre histoire, le hameau était vide de ses gens. Seule, la vieille Zabelle se trouvait chez elle, parce que plus rien au monde ne l'intéressait : elle vivait avec ses pensées et on la disait tombée en enfance. Les cinq autres familles (vieux et jeunes) étaient montées vers le village que gonflait le halo de la frairie. A un kilomètre, dans le grand silence des campagnes, on entendait son bourdonnement de ruche et, à cinq cents mètres, les quatre accordéons des quatre cabarets mêlaient leurs danses : valse, polka, mazurka et scottish. Car là-bas, en ce temps-là, aucune échoppe n'encombrait la place encadrée de tilleuls. On dansait, on buvait, on mangeait de la tarte dans les quatre cabarets, c'était tout, et c'était beaucoup : on parlerait de la fête pendant des mois. Enfin, on rentrait chez soi (après minuit) et l'air sentait bon : les aubépines étaient en fleur et les terres, touchées par l'humidité, avaient un

goût frais de champignon. Ce fut bien ainsi que se passa la frairie de cette année.

Mais, en remontant vers les Sept-Seuils, Louis Romilet remarqua qu'une lumière vivait dans la maison de Pierre Magnet et il s'en étonna, car il avait cru voir Pierre et sa femme à l'« As de Trèfle ». Julie Romilet, qui dormait en marchant et traînait son gamin qui pleurait doucement de fatigue, Julie dit que les Magnet avaient sans doute pris un chemin de traverse. Cependant Louis s'attarda sur la route parce que la lumière bougeait contre la petite fenêtre du toit. Elle s'effaça et reparut dans la cuisine, puis elle pâlit. « Bon, songea Romilet : Mélanie a la migraine, les Magnet ont dû revenir tout de suite. » Il rattrapa sa femme au moment où elle ouvrait la porte de leur maisonnette. Le hameau se rendormit pendant quelques minutes, puis vinrent les Lardinois : le père, la mère et la fille, et celle-ci vit la lumière qui voyageait dans la maison des Magnet, mais un bel amour lui trottait dans la cervelle (elle avait seize ans). Elle ne dit rien et les Lardinois allèrent se coucher. La mère était rouée de fatigue et le père avait un verre dans le nez.

Le sommeil du hameau fut troublé quelques minutes plus tard par l'arrivée des Peugnon. L'homme ne faisait pas beaucoup de bruit, mais il vacillait et sa femme suait à grosses gouttes en le retenant par

le bras et elle avait une grande envie de rire, car la tête lui tournait un peu : elle avait bu au moins quinze verres de liqueur aux raisins. Bah ! cela n'arrivait qu'une fois l'an et les enfants dormaient tranquillement chez la vieille Zabelle. D'ailleurs, on leur rapportait un morceau de saucisse de Boulogne et des caramels. Puisqu'il n'y avait personne sur la route, elle songea à chanter : « *Suis-je belle, suis-je bien mise?...* », mais sa gorge devint brusquement sèche, car elle venait de voir, elle aussi, la lumière des Magnet. Pourtant les Magnet se trouvaient encore à l' « As de Trèfle » en train de manger de la tarte au fromage. « Camille, fit-elle à voix basse, Camille, regardez... » Le grand Peugnon rouvrit les yeux, chercha la lumière et la découvrit. « C'est drôle, gronda-t-il. Par où Pierre est-il revenu?... » La lueur quittait la fenêtre de la cuisine et l'homme sentit grelotter sa compagne tout contre lui. Déjà, la lueur éclairait la chambre à coucher. « Bah ! ils vont dormir... nous ferons comme eux... ainsi. » Il bâilla largement et oublia aussitôt les Magnet, mais la femme se retourna trois fois sur la route : la lueur était toujours là. Puis les noyers la cachèrent.

Les Limage la revirent cinq minutes plus tard en descendant vers le fond du hameau et, au moment où elle tremblait contre la vitre de la cuisine,

la voix de la femme Peugnon troua le nuit : « Au secours ! Au voleur ! On a mangé tout le jambon ! » Au fond, il n'y avait pas de quoi rire, mais si vous aviez jamais entendu une seule fois la voix aiguë de la femme Peugnon, vous vous expliqueriez pourquoi le hameau, un peu plus tard, bien entendu, s'amusa du cri d'alarme lancé par la maigre Christine dans cette nuit embaumée de juin. Un vrai cri de poule qu'on égorge. Saturnin Limage, qui avait été garde-chasse dans sa jeunesse, fit demi-tour et galopa vers l'appel pantelant, pendant que sa femme et ses deux gamins hurlants se cachaient derrière le puits. Marie Limage tentait vainement de leur couvrir la bouche avec ses mains : d'étranges loques de sanglots montaient de l'obscurité. Mais Saturnin revenait sur ses pas en soufflant comme un bœuf et gagnait le chemin. « Es-tu là, Magnet ? » disait-il sur le pas de la porte. On fuyait sans doute par le jardin où les rames des pois crépitèrent comme un feu d'éteule. Des enfants pleuraient dans la cour de la vieille Zabelle et toutes les maisons s'éclairaient l'une après l'autre, sauf celle des Magnet qui restait aveugle. La femme Peugnon criait encore : « Il ne reste plus que l'os du jambon ! » Précédé de Julie qui portait une lanterne, Louis Romilet se promenait partout, la crosse du fusil contre sa poitrine, et lorsque le couple, suivi de Peugnon et

de Limage pénétra par la porte de la grange (elle était large ouverte) dans la maison des Magnet, chacun vit d'abord sur la table l'énorme tranchet de Peugnon qui, à l'occasion, ressemelait les souliers des voisins. Les armoires béaient et, à l'étage, le lit était défait et un bahut écarté du mur. Les Magnet revinrent dans l'entrefaite. La femme, jambes et bras cassés par la mauvaise nouvelle que, dans l'aube blême, on venait de lui apprendre, la femme n'osait rentrer chez elle. La face pâle de Pierre Magnet se tendit vers les voisins penchés sur lui au sommet de l'escalier. En deux enjambées, l'homme se trouva à l'étage. Il se dirigea vers le bahut et jura : « Sacrement de misère ! » Un petit coffret d'acier contenant plus de mille francs avait disparu.

Lardinois amenait le garde champêtre. Le fonctionnaire était encore visiblement étourdi par la fête qu'il venait de quitter et il avait gardé son képi sur l'oreille. Nous ne voudrions pas dire du mal d'un représentant de l'autorité, mais Guillaume n'était pas ce qu'on appelle un fin limier. D'ailleurs, le manque d'entraînement expliquait sa médiocre pénétration : il n'y avait pas le moindre incident dans sa longue carrière et il mourut à un âge fort avancé sans avoir dressé le moindre procès-verbal. Cependant, il trouva des traces de pas (souliers

d'homme, souliers de femme) au jardin, une épingle à cheveux au pied de l'escalier. Il examina le tranchet, pensivement, et constata enfin qu'on avait fracturé la porte des Magnet et celle des Peugnon à l'aide d'un fer à mine. Son mince visage s'allongea d'étonnement. Il n'y avait pas de quoi s'étonner, remarquez-le, car ces fers à mine peuvent fort bien faire sauter une vieille serrure, mais le grand Guillaume n'avait jamais fait une enquête de l'espèce. Chasser les gamins qui se baignaient dans l'étang du château, les corneilles qui pillaient les semis, rattacher les brebis errantes au bord des chemins, tout cela enchantait le grand Guillaume, mais raisonner, chercher d'anonymes voleurs n'était pas son affaire. Il voulut s'éloigner et haussa philosophiquement les épaules en disant : « Qui vivra verra ».

Or on vit tout de suite quelque chose. Dans la maison du maladif vendeur de « *Manuels de la Santé* », en ce temps-là pleine de paille, nous l'avons dit, Peugnon venait de découvrir un petit enfant et il l'apportait à bras tendus. Un bébé d'un an sans doute, très sage dans ses loques bariolées, le visage plutôt basané et gros comme un poing, les cheveux tirant au cuivre ou à l'or. Il suçait gravement son pouce, l'éloignait de sa bouche et le regardait d'un œil bleu très étonné. Une vraie histoire de Noël : on

en oubliait les mille francs des Magnet. Comme l'enfant miraculeux se mettait à pleurer, sans doute épouvanté par la quinzaine de visages qui se penchaient ou se tendaient vers lui, la femme Peugnon l'emporta et le garde champêtre poursuivit ses recherches. Rien. Il n'y avait même pas un chat à l'horizon. Au bout d'un quart d'heure, la femme Peugnon revint et annonça que le petit était une petite fille. En outre, le bébé avait changé de couleur : sa peau était blanche comme la neige et ses cheveux d'un blond indicible, ce que le garde nota au verso de la couverture de toile cirée de son gros calepin. Son enquête était terminée. Déjà ce jour-là, on vint voir l'enfant miraculeuse de fort loin et les femmes des Sept-Seuils, à l'exception de Mélanie Magnet, se la disputèrent. Une semaine passa, puis une seconde. « Petite » était gâtée. L'une lui donnait le sein, l'autre lui cousait une chemise ou une robe, Julie Romilet lui prêta un berceau, la femme Peugnon lui tailla des pantoufles dans un vieux pantalon de velours et Mélanie, à l'insu de son homme, lui tricota des bas blancs. « Petite » était devenue un vrai Jésus. Le maître d'école avait fait insérer une annonce dans les journaux de l'arrondissement, car « Petite » pouvait fort bien avoir été volée comme le coffret des Magnet. Mais deux autres semaines passèrent, personne ne vint récla-

mer l'enfant miraculeuse et celle-ci ne se souciait guère de ses père et mère : elle riait, gazouillait, gesticulait ou dormait comme une marmotte chez les Romilet.

Nous voudrions ne dire que du bien de tous les gens des Sept-Seuils, mais, il faut bien que nous l'avouions, Pierre Magnet gardait une dent de lait contre elle. Ce n'était pas un méchant homme, croyez-le ; pourtant il grommelait chaque fois qu'on s'occupait en sa présence de ce « sacré bousier », comme il appelait « Petite ». Reconnaissez qu'on n'économise pas mille francs en un an et que les voleurs avaient en outre emporté le livret de mariage, l'acte d'achat des deux maisons, des quittances et de vieilles lettres d'un cousin autrefois curé en Hesbaye. Mais (voilà qui était curieux) le grognon semblait veiller sur le bébé comme si on eût dû l'échanger un jour contre les papiers disparus. Deux mois passèrent et « Petite » poussait à vue d'œil : l'air est si pur dans notre pays. Mais tout se gâta cependant, car Julie Romilet s'aperçut qu'elle devrait bientôt, pour sauvegarder sa santé, acheter un nouvel enfant. Il y eut conseil de famille, c'est-à-dire que les gens des Sept-Seuils se réunirent un dimanche d'août chez les Magnet pour parler sérieusement de « Petite ». Nous ne vous décrirons pas le décor rustique et solennel de la

scène et nous ne vous dirons pas par le menu tout ce qu'on raconta : chacun en avait soif. Comme il faisait très chaud, les femmes suaient des yeux et Claudine Lardinois, une jeune personne très sentimentale, Claudine ouvrait et refermait sa belle fine bouche pour mieux ravalier ses larmes. Cela devenait tout bonnement ridicule.

Quant à « Petite », dont on voulait se débarrasser en l'envoyant aux Enfants Trouvés, elle avait l'air de se moquer du grave conseil de famille. Pareille à une sauterelle, elle allait d'un giron à l'autre, grimpaux aux jambes des hommes, gazouillait, riait, volait une pipe ou renversait un verre de genièvre. Les lèvres malicieusement gonflées, elle avait l'air de dire : « Ces gens-là sont sots de tant bavarder : ils perdent leur temps ». Et elle avait raison, la finaude. Vers la soirée, Pierre Magnet devint pâle comme un mort, mit sa pipe en poche, vida son verre, tordit ses grosses moustaches des deux mains, toussa et gronda : « Je la prends chez moi, sacrement de misère ! Je l'ai payée assez cher. Et qu'ils viennent me la reprendre les sacrés vauriens de voleurs, je les coupe en deux d'un sacré coup de hache ». Voilà, mot pour mot, comment « Petite » fut officiellement adoptée. Quant à Mélanie, elle ne dit rien, parce que son homme avait parlé et que tout ce qu'il faisait était d'une suprême sagesse,

mais son visage, encore frais pour ses cinquante ans, se mit à trembler. Elle essuya avec son mouchoir la sueur qui sourdait du front pelé de son homme, puis elle prit « Petite » sur ses genoux. Pierre vida deux gouttes de suite et se mit à gratter les durillons de ses paumes : la joie bruyante de la maisonnée le rendait tout honteux. Mais il risqua un œil vers « Petite » : les lèvres gonflées, l'enfant miraculeuse se moquait de l'assemblée en lui racontant une histoire que les grands ne pouvaient comprendre. Le gamin des Peugnon courut chercher deux litres de genièvre au village et Louis Limage joua des airs sur son accordéon jusque très tard dans la nuit.

A l'entrée de l'hiver, Magnet retourna aux carrières où il n'avait plus mis les pieds depuis quinze ans. Les premiers temps, il se sentit tout gauche et les mains et les reins lui faisaient mal : ne casse pas des pierres qui veut. Il recouvra enfin l'aisance de sa jeunesse et il revint dix hivers de suite sur les chantiers : c'était un bon ouvrier au travail mesuré et sage. Nous revoyons encore sa haute silhouette, sa blouse de molleton rouge et sa « taille » dans l'angle de la carrière Madame : c'est là que nous l'avons connu. Que vous dire encore de « Petite », sinon qu'elle devint grande (naturellement) et qu'on la nomma Marie-Jeanne ? Un vieux

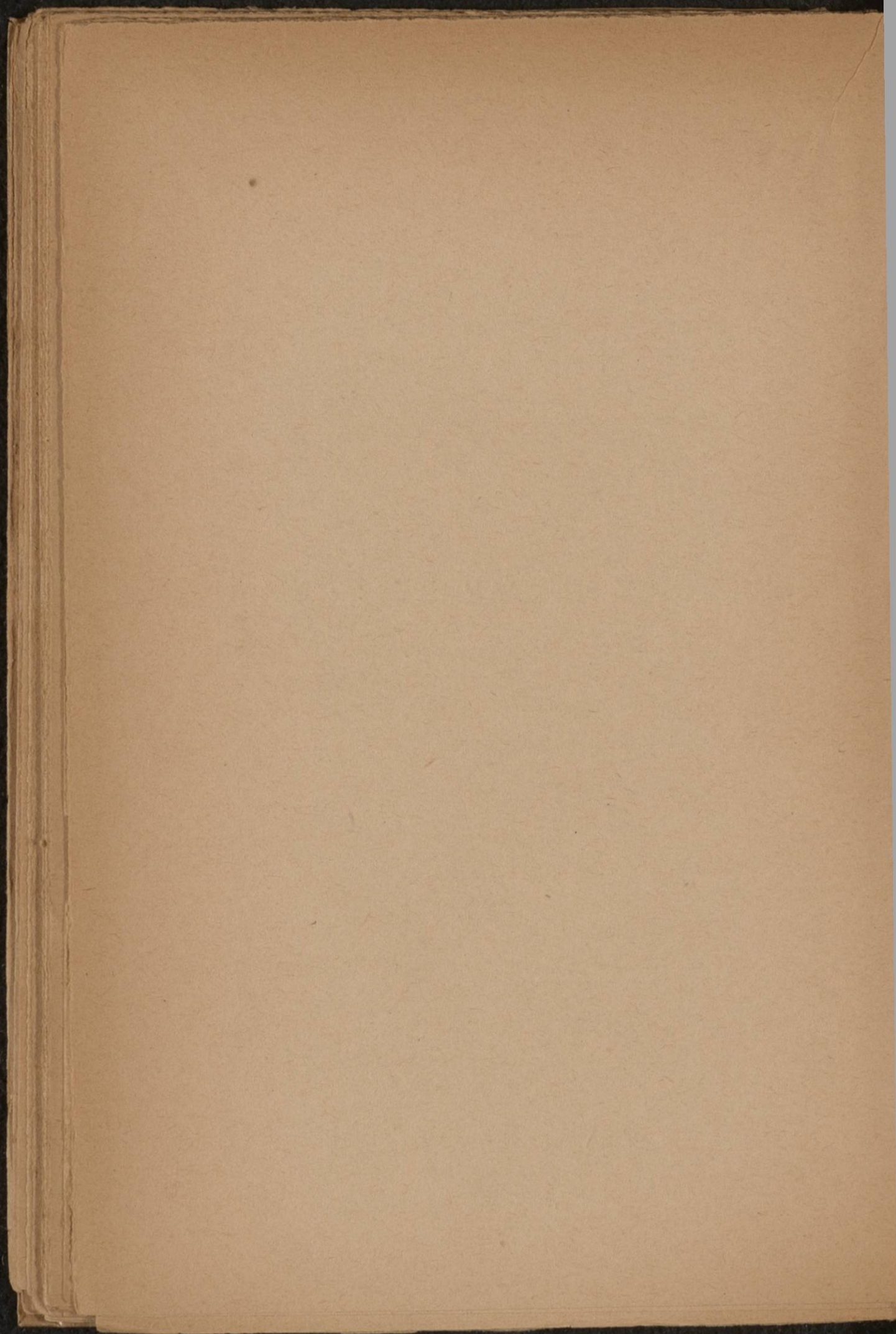
nom de chez nous. Ce fut plus tard une bien belle créature. Nous nous souvenons qu'elle mesurait à dix-sept ans un mètre septante-deux et pesait soixante-trois kilos. Si éveillée et si douce pourtant. Elle avait gardé ses cheveux blonds et ses yeux ressemblaient toujours à des pervenches. Une vraie beauté, répétons-le, ce qui ne l'empêcha pas de bien tourner. Cependant elle ne fut ni fée ni princesse, contrairement à ce que vous attendiez d'une histoire d'enfant trouvé. Nous nous exprimons fort mal, car elle fut à la fois l'une et l'autre. Si vous passez un dimanche sur la route qui va des Sept-Seuils au gros du village et s'il n'y a pas dix-neuf degrés sous zéro, vous verrez galoper entre les buissons six diables blonds et à moitié nus : ils se suivent d'année en année et le dernier ne marche pas encore seul. Vous ferez comme tout le monde, vous vous arrêterez pour voir remuer les bras et les jambes et luire les visages. Ce sont les petits du fils Limage et de Marie-Jeanne. Ils représentent les intérêts du millier de francs qui fut volé à Pierre Magnet (qu'il repose en paix ; sa femme vit toujours), la nuit de la fête de notre village, une dizaine d'années avant la guerre.

Nous oublions de vous le dire : Marie-Jeanne joue de l'accordéon mieux que Potier, le plus habile artiste du canton. C'est ainsi qu'au bon temps, le

samedi soir, les gens des Sept-Seuils valsent et polkent jusqu'à la nuit noire. Le jeu de l'instrument est si vaillant que les airs glissent dans les creux qui avoisinent le plateau et que l'accordéoniste fait de la musique pour tout le village.

A Monsieur Paul Dewalhens.

L'HISTOIRE DU GARDE MARCHAL



Un rayon de lune éclaira le taillis, toucha l'écorce d'un bouleau et descendit sur les trois hommes et sur leur charge qui était aussi un homme. Étroitement ligoté et bâillonné, on l'eût cru mort s'il n'avait soufflé du nez, la tête ballante entre les épaules inégales des deux porteurs qui fermaient la marche. Celui qui, des deux mains, tenait contre sa joue un soulier de la proie, trébucha sur un estoc et eut un juron étouffé. Ceux qui pliaient sous le poids du tronc s'arrêtèrent et l'un d'eux, haut de six pieds, demanda à voix basse :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien. Avançons.

— Il est lourd, dit le plus petit des trois. (Puis il toussa, la bouche fermée.)

— Encore dix pas.

Ils s'engagèrent de nouveau sous bois, suivis de la lueur d'acier des fusils (qui soudain s'éteignit), la face fouettée par les jeunes pousses. Ils déposèrent leur charge sur le sol, les deux porteurs d'arrière s'assirent sans mot dire, l'autre resta debout, l'oreille

au guet. Ses compagnons haletaient dans l'ombre et semblaient interroger sa silhouette voûtée. Et tous trois pensaient à ce qu'ils allaient faire. Ils avaient décidé que le garde boirait de l'eau du Rouwa depuis le soir qu'il cribla de plomb les jambes du grand Badot, lequel mourut après une longue semaine d'agonie : on n'avait pas appelé le médecin, le blessé perdit beaucoup de sang et la gangrène fit le reste. Or Badot l'Aîné jura de venger son frère, il renouvelait son serment depuis des semaines dans tous les cabarets du village ; depuis des semaines, à trois, ils guettaient le garde Marchal et, cette nuit-là, le forestier était tombé dans leurs griffes. Les braconniers n'avaient tiré qu'un seul coup de feu qui abattit le chien hurlant, une corde adroitement tendue dans un sentier collait le gibier humain à un arbre, un appel aussitôt étouffé, et l'homme était ficelé comme une carotte de tabac. Il boirait donc de l'eau du Rouwa. C'était le puits principal d'une mine de fer que des sources souterraines avaient envahie depuis une trentaine d'années. Un vilain trou, en vérité...

La proie soufflait du nez et soubresautait parfois, Badot l'Aîné s'accroupit et gifla la face du prisonnier. Un bras sortit de l'ombre et arrêta le deuxième coup. Le braconnier ricana :

— Il boira de l'eau du Rouwa.

Il répéta sa phrase dans l'oreille de l'homme qui se tordit en haletant. Au loin, le chien râla doucement. Badot l'Aîné saisit les pieds du garde, les deux autres, dans un ahan, chargèrent leur épaule. La marche silencieuse et lourde reprit dans un sentier glissant. La lune, qui traçait comme un éclair dans les crêtes neigeuses des nuages, fit hésiter les trois compagnons à la lisière du bois : c'était l'heure où passaient les équipes de nuit des fours à zinc. Mais celui qui commandait s'engagea hardiment dans l'emblavure. Le pays était morne et noir ; on distinguait à peine la route et le viaduc. Seule, la masse bizarre du Rouwa se dressait, inquiétante et sinistre, avec ses trous de lumière terne entre les briques écroulées. Marchal la vit surgir devant lui sans doute, car il se débattit sur les épaules des porteurs secoués, puis sa tête retomba. Un lapin fila devant les hommes : Badot l'Aîné eut un petit rire flûté. Les compagnons arrivaient. Ils déposèrent leur charge contre le mur.

— Il est lourd, fit celui qui avait six pieds de haut en s'essuyant le front avec son foulard.

— Il est lourd, répéta le petit d'une voix caverneuse en se frottant l'épaule.

Puis ils restèrent sans parler durant de longues minutes. Leur silence aggrava celui de la nuit : rien ne bougeait, le bois ressemblait à une masse noire

figée sur la bosse de la colline, la lune allumait des lignes singulières entre les jeux des nuages, on n'entendait que la respiration des trois braconniers et celle de la proie qui soufflait toujours du nez, par saccades. Un travail formidable martelait le cerveau des compagnons dégrisés par la présence du prisonnier qu'ils guettaient depuis des semaines, une idée commune aiguisant leurs yeux dans l'ombre familière et enivrante des fourrés. Ils le tenaient enfin, mais jusqu'où accomplirait-on le serment tant de fois formulé, répété sur la tombe du mort ? Descendrait-on vraiment le garde jusqu'aux eaux qui tremblaient sans discontinuation au fond du puits ? Ou bien se contenterait-on de le suspendre dans le vide ? Les deux aides aimaient Badot le Jeune, mais, sans alcool, ils n'auraient pas fait le coup et le sang-froid de Badot l'Aîné leur donnait la chair de poule. Les gendarmes, le tribunal, la prison et ses cent portes closes... Tous trois gardaient le silence, ils semblaient avoir oublié l'homme ficelé à leurs pieds et celui-ci faisait le mort comme pour les y aider. Le petit, qui avait une voix caverneuse et qui toussait, la bouche fermée, détacha sournoisement une brique du mur et la laissa tomber dans le puits. Un roulement monta du fond, suivi d'un imperceptible bruit de feuilles

froissées. La proie entendit et remua. Une odeur vireuse pinça le nez des hommes.

Brusquement, Badot l'Aîné toucha au treuil qui grinça comme une roue de chariot. Le bruit l'exaspéra, le justicier se hâta, tira la corde jusqu'à lui, inspecta les liens du prisonnier, soigna l'attache malgré les sursauts désespérés du garde, et dit :

— Ça y est.

Il se pencha sur la poignée du cylindre. Trempés de sueur, les deux autres soulevèrent le corps nerveux et chaud et surveillèrent la manœuvre de celui qui commandait. La voix hésitante et cavernieuse demanda :

— Quand as-tu vérifié la corde ?

— Hier.

Le treuil grinça de nouveau lorsque le garde oscilla obliquement dans le cadre du puits ; il disparut au rythme de la musique aiguë. Le compagnon muet s'était éloigné en se bouchant les oreilles et le petit avait posé le menton sur une brique, les yeux agrandis par la fièvre, suivant la masse qui passait et repassait, heurtait un mur, masquait la tache du fond qui grelottait sous la lune apparue.

— Doucement, doucement, faisait-il en baissant la main vers Badot l'Aîné qui n'entendait point.

Soudain, des hurlements montèrent du fond,

inarticulés, vastes, multipliés et élargis par les longues parois de la maçonnerie, et une chauve-souris surgit du trou, loqueteuse et étourdie. La voix caverneuse dit faiblement, les entrailles remuantes :

— Assez, Badot.

Mais les cris de la proie et les gémissements du treuil couvrirent sa timide supplication. Le grand était revenu à pas silencieux sur les herbes, gesticulant comme un muet. Puis il gronda :

— C'est assez !

Tout à sa besogne, Badot l'Aîné se baissait et se relevait mécaniquement. Des gargarismes montèrent du trou, les cris cessèrent et la corde ne banda plus.

— Remonte-le, dit la voix dure, et le petit, qui n'avait pas décollé son menton du mur, supplia de nouveau :

— Remonte-le, Badot.

Mais le justicier serra fortement la poignée du treuil et ne bougea point. Le colosse le secoua :

— Donne ! Il a trois enfants.

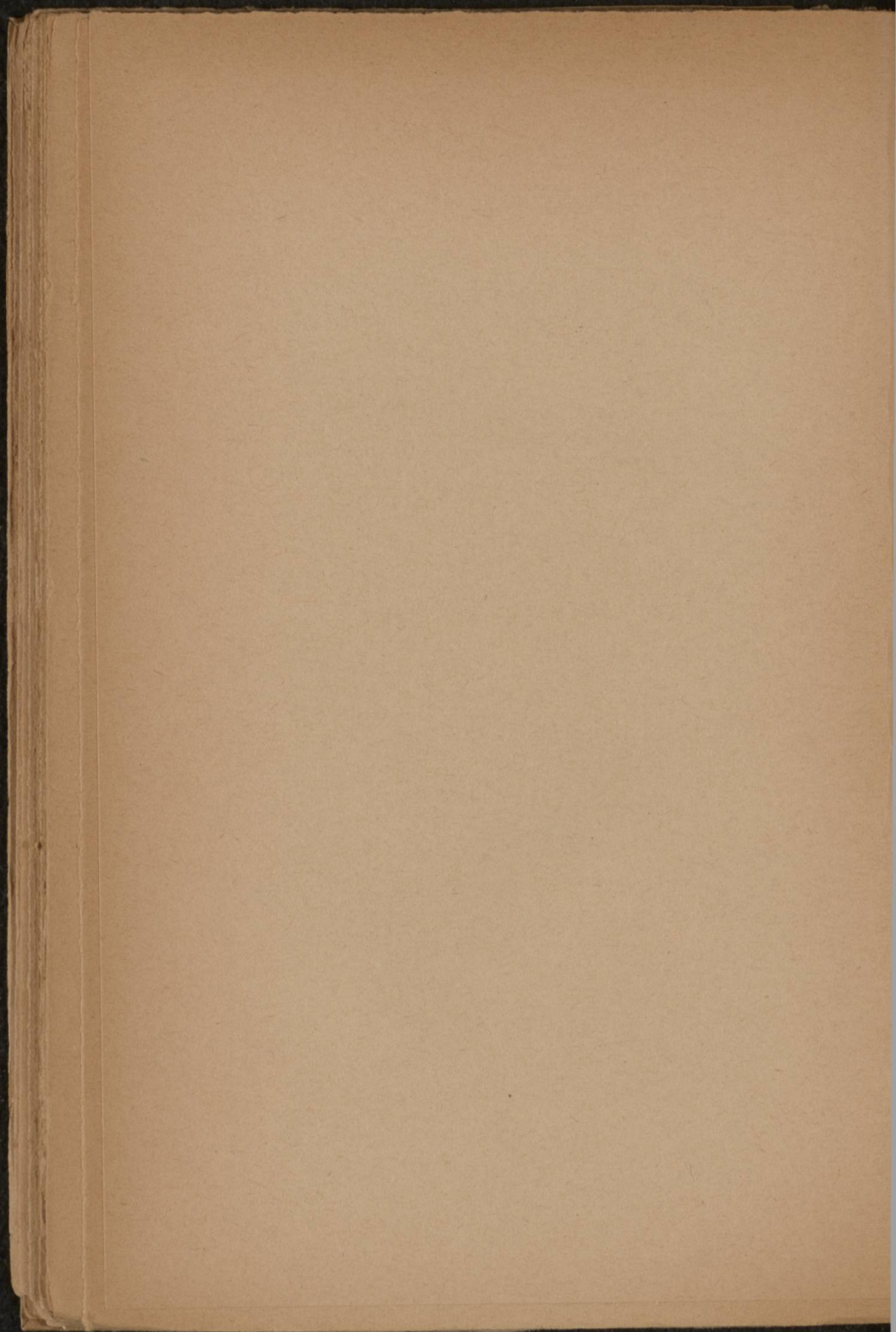
— Minute. Mon frère en avait cinq.

Deux mains fortes prirent le bourreau à la gorge et une lutte haletante s'engagea dans les herbes et les briques, pendant que le petit se ruait sur le treuil. Mais, après un tour, il poussa un grand cri :

— Il n'y est plus !...

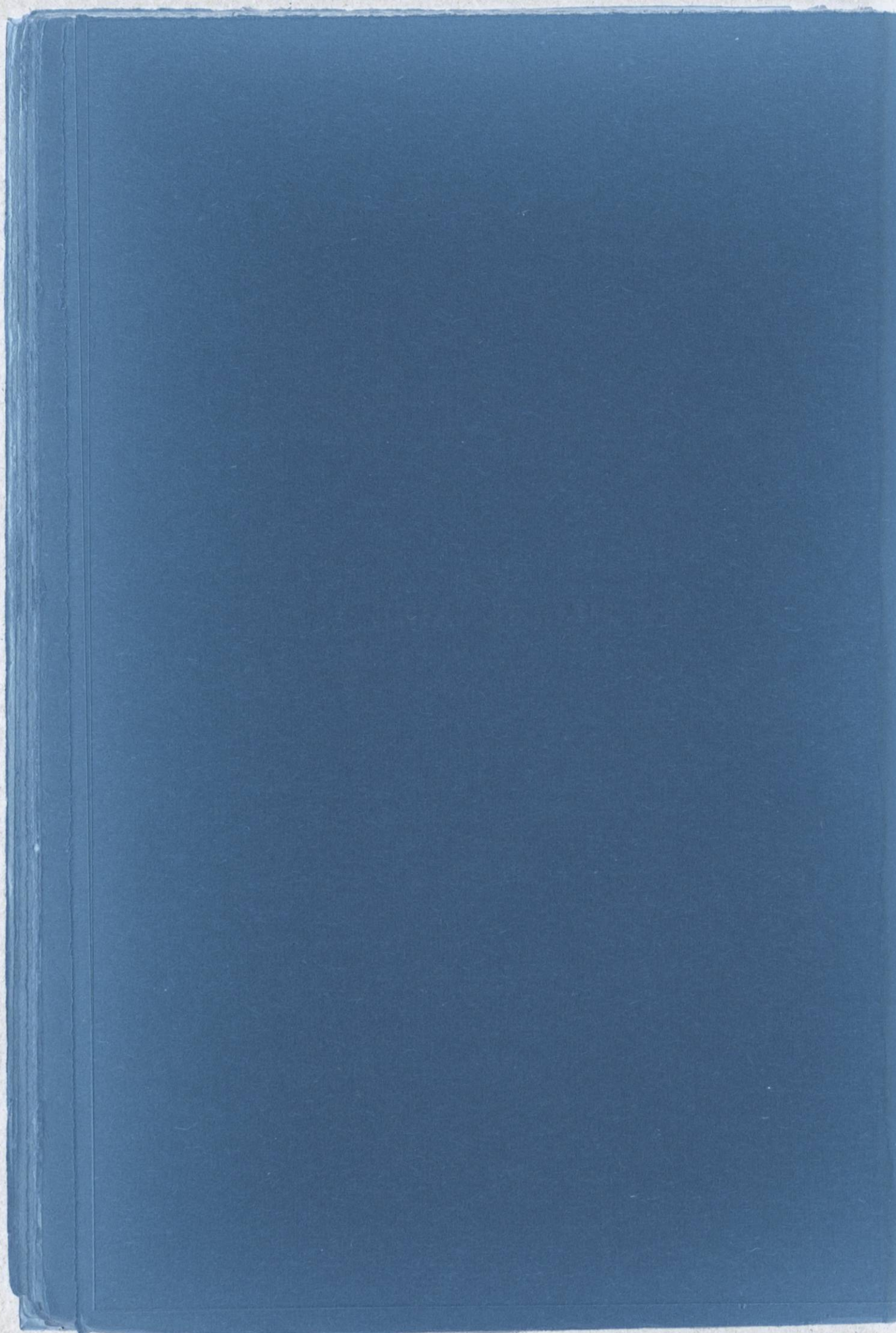
Il se mit à hurler comme un dément vers les deux autres qui s'enfuyaient brusquement séparés par la peur, puis il courut à son tour, à travers champs, une chaude odeur de sang dans la bouche.

Et voilà comment mourut le garde Marchal, la terreur des braconniers du pays. Badot l'Aîné sortit de sa cellule quinze années plus tard, vieilli, blanchi, plié en deux, la voix et les yeux voilés, la bouche mauvaise. Il ne fit que réapparaître au village et l'on n'entendit jamais plus parler de lui. Le petit, Jean-Louis Crassier, qui crachait ses poumons, était mort depuis longtemps en prison ; et le grand, qui se nommait Omer Golet et qu'on appelait aussi le Sel, s'était pendu à son lit-table, avec un linceul, trois mois après le jugement. Ses fils et ses filles vivent encore : des gens effacés et honnêtes dont les yeux vous demandent timidement, depuis un quart de siècle, d'oublier l'histoire du garde Marchal.



A Emile Guillaumin.

LA MALESEMAINE



I.

Ce dimanche-là, le curé Borguet, du haut de la chaire de vérité, annonça l'arrivée de la comète. La gorge serrée, les yeux baissés pour ne pas voir l'astre surgir soudain au-dessus du jubé, il essaya de la décrire. Elle serait longue et jaune, de la forme d'un sabre et mouvante comme une feuille d'iris sous le vent. Il n'était guère instruit et il parlait très mal, en nasillant. Aussi ses explications embrouillées jetèrent-elles le trouble parmi les paroissiens qui l'écoutaient, la bouche bée et sèche. Une vieille, qui était sourde comme un pot, sentant qu'il se passait quelque chose d'étrange, demanda tout haut à son voisin : « Qu'y a-t-il donc, bien-aimé bon Dieu ? »

— Voilà, mes frères, achevait le prêtre blême en examinant ses ongles, ce que je devais vous annoncer aujourd'hui, par ordre de Monseigneur l'Evêque qui craint que vous ne vous effrayiez. Mettez-vous sous la sainte garde de Dieu. Ainsi soit-il.

Il dit la fin de la messe dans une atmosphère

d'angoisse, il se hâtait nerveusement et ce fut des fidèles impatients qu'il bénit avant les dernières oraisons, auxquelles ne répondit que la voix de cristal d'une jeune béguine. L'organiste, là-haut, perdait la tête et gesticulait en s'entretenant à voix basse avec un gros petit homme chauve habillé à l'ancienne mode. L'église se vidait.

Sur la route poussiéreuse, à l'ombre des arbres qui mouraient de soif dans l'air brûlant, les gens du Bois-de-Namur s'attardaient, écrasés de stupeur. Et Jacques Jacqueminet, long et sec comme un pendu dans son sarrau de dimanche, disait :

— Je le sentais bien qu'il arriverait quelque chose : voilà trois semaines que nous n'avons plus eu une goutte de pluie. Il y a quelque chose de dérangé, là-haut.

Ce « là-haut » fit courber les dos. Jacqueminet ne parlait pas beaucoup, mais comme il avait travaillé en France pendant de longues années, on l'écoutait volontiers. Les gens du hameau l'accompagnèrent jusqu'à sa maison, le visage penché, buvant ses mots, suivant ses moindres gestes des yeux. Une femme qui dut renouer un soulier courut pour rattraper le groupe en dépit de la chaleur torride et questionna en reprenant contact, tout essoufflée :

— Quand vient-elle ?

— Cette semaine, notre dame, cette semaine.

On se sépara pour manger, mais, toute l'après-midi, les paysans allèrent et vinrent de maison en maison, suivis des enfants et des chiens, ou d'une chèvre joueuse, et, le soir, sous la clarté des étoiles que le monstre dérangerait dans quelques jours, les quarante-sept habitants du hameau se réunirent dans la cour de Jacqueminet, faisant taire un gosse ou un chien, ouvrant l'oreille.

Le grand mineur disait :

— On ne sait jamais : il y a cent ans, une étoile à six queues a fait mourir beaucoup de gens sur la terre. On vit toutes sortes de bêtes dans le ciel et il y eut des guerres.

Ils n'osaient plus lever les yeux. Au loin, un air d'accordéon rompit soudain le grand silence du Plat-Pays, et bien qu'ils l'entendissent chaque soir, ils eurent peur. Jacqueminet leva un doigt désapprobateur et le dirigea vers une maison perdue derrière les ormes de la route. Un grillon chanta près du puits à sec : ils s'en effrayèrent. La tête dans les épaules, ils regagnèrent leurs maisons pour y barricader leur angoisse. L'accordéon joua fort tard sous le ciel piqué d'étoiles et un chien lui répondait très loin, à la lisière du bois.

II.

La journée du lendemain fut lourde. Les hommes étaient partis vers la mine rouge et les carrières et ils se hélèrent pour faire le chemin de compagnie. Les femmes descendirent en groupes, elles aussi, vers la seule fontaine restée vivante à trois kilomètres à la ronde et on les vit remonter à la file indienne, haletantes sous le garrot des jougs. L'air était rare et sec, les oiseaux se taisaient, les bêtes domestiques pantelaient sous les arbres ou au pignon des maisons.

Vers deux heures, Rufin, le vieux colporteur, arriva mécaniquement sous son large parapluie vert. On ne lui acheta rien, mais on lui donna à boire à toutes les portes. Il disait qu'on l'avait vue.

— Elle arrive, mes gens. On l'a aperçue en Hollande.

Rosine Champion, qui attendait un enfant, joignit les mains.

— Comment est-elle, Rufin ?

Il ouvrit largement les bras, regarda ses doigts l'un après l'autre et dit :

— ...A peu près.

Les femmes et le cordonnier Ruelle, qui avait une jambe plus courte que l'autre, discutaient des dimensions du météore, quand Rufin les mit d'accord :

— Tout cela dépend... Jusqu'où viendra-t-elle? En réalité, elle est longue comme d'ici en Amérique.

Il y eut des cris d'effroi, mais le vieux soulevait son coffre noir et se remettait en route en disant d'un ton mystérieux :

— Bien du bonheur, les gens. Je ne sais quand je reviendrai : je vais chez mon fils, en Brabant.

Il mit une grosse demi-heure pour disparaître au bout de la route. Ruelle répétait pour la vingtième fois :

— Je ne travaille plus aujourd'hui.

Et la vieille Juprelle, le menton suant, hoqueta, la main nerveuse sur son bâton :

— Mes enfants, les jeunes gens font trop de péchés, et les vieux paient avec eux.

L'après-midi pesa sur les terres altérées et les chaumes crépitants. Les hommes remontèrent plus tard que de coutume, tous d'une bande : Pierre, Firmin, le borgne Mathieu, le gamin des Ravet, Noé Juprelle, François Lechien et le vieux Riguel. Jacqueminet les conduisait. Une dizaine de gosses

vinrent à leur rencontre et les encadrèrent, assagis brusquement par la gravité du groupe dont les silhouettes harassées se dessinèrent enfin sur le ciel clair comme de l'eau, au-dessus du Bois-Planté. Jacqueminet et le borgne Mathieu étaient tout rouges de la mine de fer. François Lechien, le chafournier, était blanc comme un meunier ; le vieux Riguel portait des vêtements raidis par l'huile — il graissait les wagonnets de la mine. Pierre et Firmin avaient la face blême et cuite des fondeurs de zinc. Noé Juprelle était le plus fort carrier du chantier de Seilles, et le petit Ravet, haut comme une botte, mâchuré de charbon, travaillait sur les fours à chaux. Lui seul se taisait, la bouche pourpre largement ouverte ; le vieux Riguel ricanait parfois sous son chapeau durci et tous les autres parlaient d'elle en mettant leurs bidons à sec.

Ils se hâtaient pour n'être pas surpris par l'astre. En rentrant, eux aussi dirent qu'on l'avait vu venir : les journaux du matin l'annonçaient.

Les gens du hameau se réunirent dans la grange des Juprelle et s'entretenaient tous ensemble, longuement, à voix basse. L'accordéon reprit le même air que la veille. La grosse Marie, la femme de Firmin, dit brusquement :

— Moi, je m'en vais. Venez, mon homme, elle peut arriver d'un moment à l'autre.

Elle mit ses mains en visière pour sortir et l'on se sépara. Jacqueminet risqua un regard vers le ciel :

— Il n'y a rien encore, mes enfants. Bonne nuit !

III.

Le lendemain soir, dans la grange, le vieux Riguel, qui sentait l'huile en ces jours de chaleur, leva soudain les bras :

— Il me semblait bien que j'avais vu quelque chose, mes gens. Voilà deux jours que je cherche. Ecoutez ce que je vais vous dire.

Il raconta, gêné par l'asthme, qu'autrefois — il y avait plus de soixante ans, il n'était qu'un gamin et il habitait le Condroz —, son père, son oncle et lui montèrent une nuit jusqu'au sommet de la colline qui dominait le pays, pour voir comme un long ruban de lait qui bougeait et changeait de couleur, très loin, au-dessus des terres. Le lendemain, l'ancien maître d'école (qu'il repose en paix) leur avait montré une pareille image dans un livre et dit que cela se passait en des pays gelés, au bout du monde, mais comme le feu se tenait très haut dans le ciel, on pouvait le voir d'ici.

On se taisait. L'accordéon répétait sa chanson bizarre, là-bas, derrière la drève. Riguel dit :

— Allons trouver le vieux maître. Il a peut-être déjà vu des comètes.

— C'est une idée, fit Jacqueminet et il jeta un coup d'œil au dehors : « Mes enfants, elle n'est pas là. En route. »

Les dix hommes du hameau, serrés l'un contre l'autre, s'en allèrent entre les dizeaux abandonnés depuis trois jours. L'accordéon se tut, puis vibra largement, couvrant les crépitements de l'éteule. Les paysans s'arrêtèrent contre la haie de fusain et Jacqueminet cria :

— Bonne nuit, M. Prégardien.

L'homme vida son instrument et cria à son tour, sans quitter la chaise d'osier de la cour :

— Bonne nuit, la compagnie !

Il avait la voix grêle et changeante.

— Nous voudrions vous dire un mot, M. Prégardien.

Il remit ses lunettes, boutonna son gilet, s'essuya le front avec la manche de sa chemise et vint se coller à la barrière. Il était petit, replet, chauve, et il avait le visage poli et luisant.

— Eh bien ?

— Voilà, M. Prégardien, c'est à propos de l'étoile à queue.

— Eh bien ?

Jacqueminet ne savait comment tourner la question :

— Voilà, est-ce que nous courons des risques... ainsi, Monsieur le maître ?

Le petit homme se mit en colère, derrière la haie.

— Vous êtes des bêtes de gens ! Est-ce que vous croyez que la comète s'occupe de bêtes de gens comme vous ? Elle viendra et elle s'en ira comme elle est venue, elle a de la place là-haut autant qu'elle veut.

Et il expliqua, avec force gestes, de ses bras courts, des choses que les paysans ne comprirent point, mais qui les allégèrent d'un poids immense. Ils s'en furent en lui souhaitant la bonne nuit. La musique de l'accordéon les suivit jusqu'à la grange où on les attendait et qui sembla s'élargir dès qu'ils parlèrent :

— Nous sommes des bêtes de gens...

Au moment de se séparer, Ruelle dit :

— Je vais boire deux grandes gouttes.

Et sa mauvaise jambe eut un allègre élan qui le fit chanceler.

IV.

Le surlendemain, vers le soir, le curé Borguet vint jusqu'au hameau : il eut bientôt tout le monde autour de lui, mais on comprit, à voir grelotter son visage de vieille fille et ses mains de malade, qu'il cherchait du réconfort au lieu d'en apporter. Il remit à chacun une médaille et répéta sa phrase du dimanche : « Mettez-vous sous la sainte garde de Dieu ». Puis il s'en alla, maigre et minable, dans la fin du jour qui dorait l'angle du plateau.

Les hommes rapportèrent une histoire des fonds de la Meuse. Il y a des années, le vieux vannier Pincemille, étant resté tard dans sa maison sans lumière, vit tout à coup ce qui se trouvait autour de lui comme en plein jour, et lorsqu'il courut sur le seuil pour savoir ce qui se passait, une boule rousse se promenait dans le ciel, suivie d'une longue traînée blanchâtre. Tous les voisins l'avaient vue comme lui et elle s'était brisée en deux vers Huy.

La mère de Noé Juprelle, qui n'avait plus dit un mot depuis deux jours, se mit à gémir :

— Mon Dieu ! Qu'allons-nous devenir ? C'est la fin du monde.

Le borgne Mathieu prit un air crâne :

— Le curé nous a conté des histoires : elle ne viendra pas. Ça n'existe pas.

Le cordonnier Ruelle cria à son tour :

— Si je le savais !... Voilà trois jours que je ne fais plus rien.

Firmin, qui avait bu plus que de coutume, riait en caressant ses cuisses de ses mains grandes ouvertes. L'accordéon pleurait sur la campagne, puis il se tut brusquement sans achever l'air que les paysans connaissaient bien et la jeune Elisabeth, la meilleure danseuse de la région, dit en levant le doigt :

— M. Prégardien ne joue plus.

On se tut, l'oreille tendue. Jacqueminet alla sur le seuil de la grange, fit demi-tour et souffla, raidi :

— Mes gens, elle est là.

Quelques femmes crièrent dans l'ombre et un chat écrasé fila en se plaignant, les yeux allumés. Le vieux Riguel, Noé et le père Ravet risquèrent un regard au dehors. Ils la cherchèrent quelques secondes, mais Jacqueminet, d'un doigt prudent, leur désigna la grande traînée encore faible qui,

ce soir-là, était montée brusquement du côté de Seilles.

Marie, la femme de Firmin, se trouva mal. Son homme, Jacqueminet et sa compagne s'en occupèrent. Les autres s'enfuyaient en se couvrant les yeux vers leurs maisons et leurs enfants.

L'accordéon avait repris sa valse lente.

V.

Le matin, Jacqueminet, Noé Juprelle et le borgne Mathieu descendirent vers le fond, munis de leur musette et de leur bidon. Les autres paysans se rassemblèrent autour de Ruelle qui avait visiblement changé en trois jours et qui parlait sans discontinuer.

Jacqueminet et les deux autres revinrent le soir ; le garde champêtre de Waret-en-Prés s'était pendu et les cloches de l'église de Coutisse s'étaient mises en mouvement toutes seules la nuit précédente. Lorsque l'ombre s'amoncela entre les arbres, chacun rentra chez soi et l'on masqua les fenêtres des maisons à l'aide de linceuls et de châles. L'astre restait brandi sur le pays comme un grand sabre dont la lame était dirigée vers le ciel. Par sa fenêtre, Riguel avait vu les étoiles bouger autour du météore. M. Prégardien joua très tard ses vieux airs de danse.

Le curé revint l'après-midi du lendemain, les yeux arrondis et brillants, mais il se hâtait, ne voulant pas être en chemin lorsqu' « elle » réapparaîtrait. Le maître d'école le suivit de près :

— Bah ! disait-il, si la comète touche la terre, vous le sentirez bien, elle a un goût... un goût de grisou.

Puis il rentra chez lui jouer de l'accordéon.

Ruelle inquiétait sa voisine, à qui il faisait la cour depuis dix ans : il attendait la mort de sa mère pour épouser la grande Ernestine. Elle le soupçonnait de boire comme un trou tous ces jours-là. Il tenait des propos incohérents, sentait le genièvre et vacillait sur sa bonne jambe.

Seuls, Jacqueminet et Noé Juprelle s'en allèrent, un matin : le borgne Mathieu se plaignit de coliques de fer. Lorsque les hommes revinrent, ils annoncèrent qu'une femme s'était jetée dans son puits à Pontillas et que la Meuse était à sec. Ils bavardèrent ainsi dans la cour de Firmin qui, bientôt, s'emplit. Une femme dit :

— Je sens quelque chose... la maître d'école a raconté...

Tout le monde renifla bruyamment et Jacqueminet fit, très grave :

— C'est Riguel.

Et comme l'astre se dessinait au-dessus des ormes de la levée, on se sépara brusquement en silence.

VI.

L'abbé Borguet avait supprimé le salut, mais il disait la messe chaque matin pour conjurer les puissances du mal. On apprit au village que le choléra régnait dans le Namurois. La vieille Juprelle brûlait du buis chaque soir lorsque sonnait l'angelus et le cordonnier divaguait tout à fait. L'astre flamboyait, à présent, et sa queue rasait les sommets des arbres juste au-dessus de la maison de M. Prégardien qui essayait de nouveaux airs sur son accordéon.

Le maître d'école vint derechef au hameau qu'il épouvanta :

— Ce qui arriverait si elle touchait la terre? Ou bien l'air prendrait feu et tout flamberait, ou bien nous deviendrions saouls et nous danserions jusqu'à ce que nous tombions morts.

Or, le soir, avant que le météore ne se montrât, une grande lueur rouge palpita vers l'est. Et les femmes, prises d'un courage soudain, se réunirent dans la cour de Jacqueminet et commencèrent un

chapelet, à haute voix. Leur murmure couvrait la chanson des grillons et la musique du maître.

— Il faut aller voir, dit le vieux Riguel. Ce n'est pas loin.

Firmin, qui était saoul comme une grive, répéta :

— Ce n'est pas loin.

Jacqueminet, très grand, très fier, repoussa sa femme et dit :

— J'y vais.

Et sa longue silhouette se dessina sur la tache rouge qui vivait à l'horizon. Le mineur devint tout petit et disparut. Les gens l'avaient regardé partir en disant à Catherine, son épouse :

— Quel homme vous avez là, notre dame.

Ils l'admiraient en silence. Ils l'attendirent dans la grange, car l'œil de l'étoile montait au-dessus de la drève. L'accordéon commençait une valse, et tout à coup, le cordonnier Ruelle se mit à danser drôlement sur la route. Les femmes se signèrent et le vieux Riguel s'en alla d'un bloc dans ses vêtements raidis :

— Ruelle, tu deviens fou !

Mais l'autre courut s'enfermer chez lui et on ne le revit pas de toute la soirée. Là-bas, la lueur rouge n'était plus qu'une cendre. On parlait à voix basse dans la grange. Catherine, tournant le dos

au météore, réclamait son époux. Il revint, nerveux et sans doute un peu pâle.

— C'est une meule, fit-il... à la ferme de Môtombe.

Et Riguel lui frappa sur l'épaule en disant :

— Tu es un homme.

Tout le monde remerciait le mineur.

— Eh bien ! alors, allons nous coucher, commanda Jacqueminet. Il n'arrivera rien.

Ils eurent le même geste que la veille pour sortir.

VII.

Le cinquième jour, lorsque montèrent dans le soir l'astre et les notes de M. Prégardien, Ruelle, qui s'était cloîtré jusqu'alors, accourut armé d'un fusil sur la route et se mit à injurier l'étoile :

— Garce ! maudite garce ! Vas-tu t'en aller !

En marchant, il avait l'air de vouloir s'accroupir
Dans les maisons fermées, les gens disaient :

— Il est devenu fou.

Ou bien :

— Il va nous arriver malheur.

La vieille Juprelle, qui avait retenu les explications du maître d'école, gronda aux siens :

— C'est le poison de l'étoile qui fait son effet.
Nous y passerons tous.

Et elle mit brûler du buis sur la terre battue au milieu de la cuisine. Agenouillé au bord de la route, derrière un tas de pierres, Ruelle visait le météore qui montait vers le nord, la queue baissée. Il criait :

— Maudite garce ! Vas-tu t'en aller !

De toutes les cours, les chiens lui répondirent.

Il déchargea son arme dans la direction du monstre et s'enfuit. Jacqueminet sortit et vit l'ombre repliée de l'infirmes se confondre avec les dizeaux. L'accordéon semblait écouter. Le grand mineur calma les chiens en les appelant par leurs noms : « Marquis !... Tout doux, Finaud !... Fanette, gentille... là !... » L'un d'eux se plaignit comme un homme, longuement. « Câlin ! c'est tout », disait Jacqueminet. Les bêtes se turent et il alla ramasser le fusil derrière le tas de pierres et le jeta dans le puits de Juprelle.

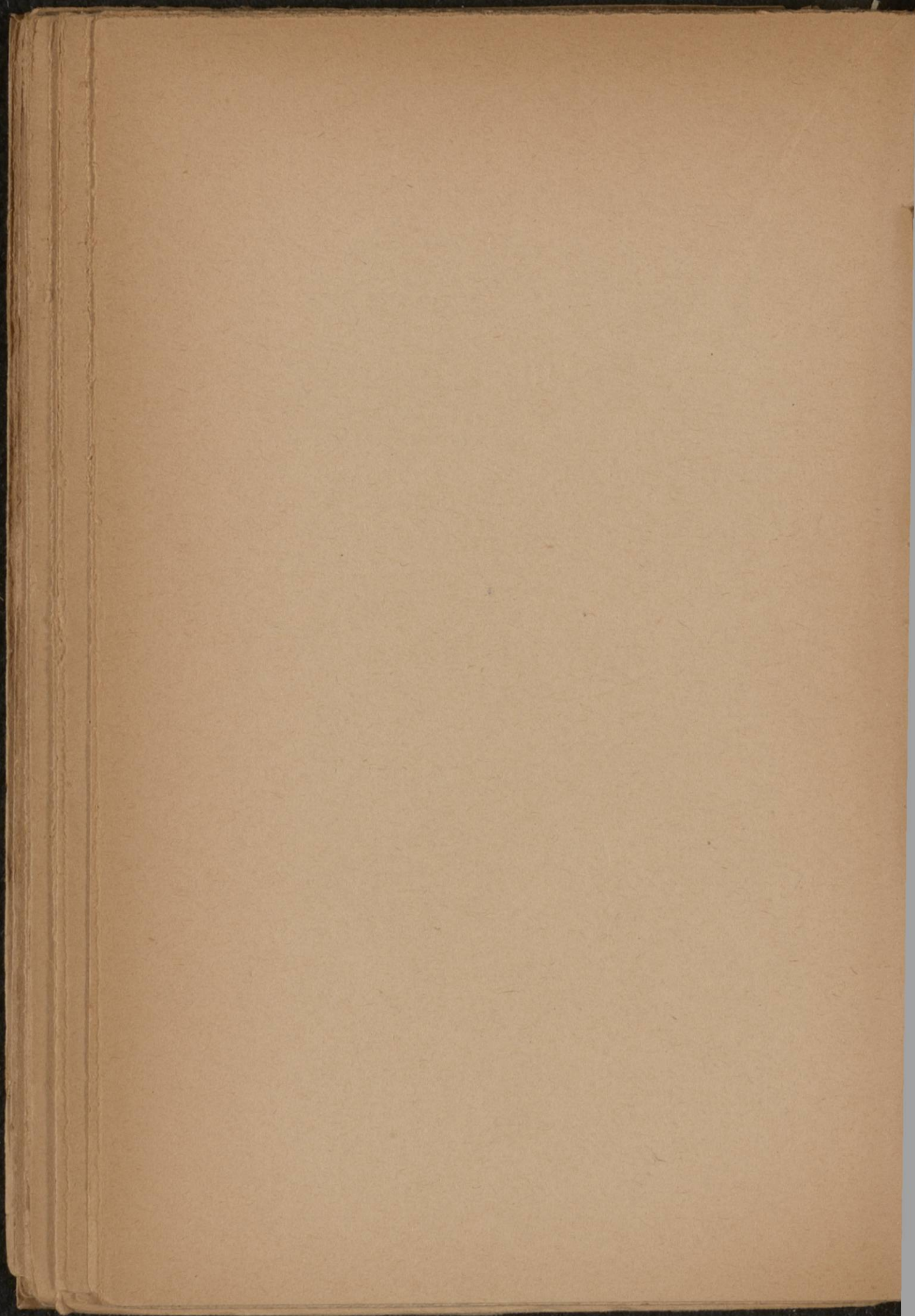
Il se leva, la nuit, et s'aperçut que l'astre perdait de son éclat. La campagne était muette et les dizeaux montaient la garde. Il fut sur pied très tôt, alla de porte en porte et dit :

— Mes enfants, c'est fini. Il ne faut plus avoir peur : elle s'en va, je l'ai regardée la nuit. Il ne nous arrivera rien.

Il avait un tel accent de conviction et il se répéta jusqu'au soir tant et si bien que lorsque la comète se montra, les dix hommes et cinq femmes vinrent la regarder en face, du talus de la route.

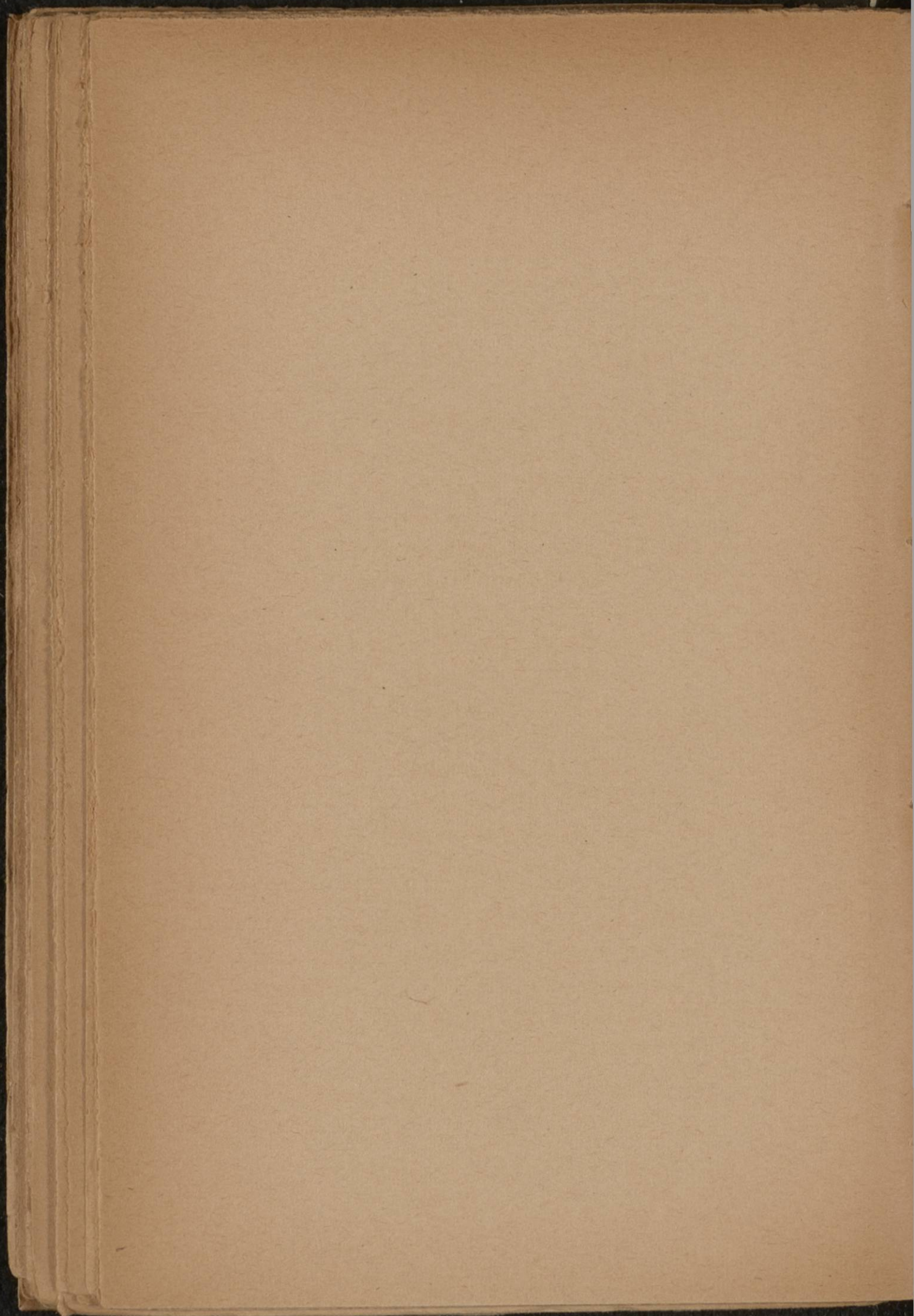
VIII.

On ne revit plus le cordonnier et on ne sut jamais ce qu'il était devenu : il y avait des bures abandonnées dans le village ; sans doute se trouvait-il au fond de l'une d'elles. L'enfant de Rosine Champion vint au monde quelques mois après. Il ne vécut que deux heures et cela valait beaucoup mieux : la sage-femme n'en parlait qu'à voix basse.



A Monsieur Jules Destrée

LA MAISON PERDUE



I.

Il neigeait depuis six jours. Les flocons avaient d'abord poudré les mottes de terre, les branches des arbres et les herbes séchées des talus. Ils travaillaient minutieusement et il faisait bon de les regarder, par la fenêtre, voleter au gré du vent, animant tout ce qui était noir ou qui le devint, encadré de blanc. Mais, un matin, en allumant le poêle, les deux vieux devinèrent, dans l'aube, le paysage livide et plat, et lorsque la chaleur fondit les fleurs de gel de la vitre, ils se fatiguèrent les yeux en essayant de suivre la chute de la neige qui tombait sans discontinuer, lourdement, et dont les paillettes ressemblaient à des mouches grises contre les carreaux. L'horizon serrait la maisonnette de toutes parts.

L'homme s'aventura dans la cour pour dégager la petite fenêtre sur laquelle le vent d'ouest venait de coller un paquet qui obscurcissait la pièce et il rentra tout poudré en soufflant. La vieille grelotta dans son fauteuil d'osier qui se plaignit.

— Il y en a plein l'air, notre dame, fit l'homme

enroué, et son visage de buis grimaça sous la casquette en peau de lapin.

— A la bonne grâce de Dieu, maître, murmura-t-elle entre ses lèvres molles, en serrant le nœud du mouchoir à pois qui la coiffait.

Leur bicoque était isolée ; il n'eût pas fait bon de se risquer jusque-là : la plaine blanche cachait le ravin et les multiples chemins qui, profondément, coupaient les limites du Pays-Plat. Une tache verte nettoya le ciel : l'horizon brusquement s'élargit et remonta avec les nuages. Un grand oiseau passa, noir, mélancolique et lent, puis l'ombre s'amoncela de nouveau autour de la maison, et la neige se remit à tomber.

La vieille fit cuire des pommes de terre sous la cendre et ils mangèrent silencieusement, selon leur habitude. Le vent souffla dans le poêle et sous la porte et un tourbillon de flocons prit la cour d'assaut. L'homme chargea le feu d'estocs pareils à des bêtes au bout de ses doigts prudents que la flamme voulait lécher.

— C'est l'hiver, fit-il.

La vieille, immobile dans son fauteuil, semblait sucer ses lèvres.

— La Meuse était prise, maître ?

— Oui, notre dame, depuis l'autre dimanche.

Il tirait sur sa pipe, debout, les mains dans les poches de son gilet de laine, son visage luisant collé à la fenêtre. Puis il se rasa, en dépliant ses rides, et longtemps on n'entendit plus que le vent, le souffle de l'homme, le grattement du rasoir et le tic-tac de l'horloge à gaine.

Elle murmura en tirant sur ses chaussons de laine rouge :

— Nous sommes bien esseulés.

Il haussa les épaules :

— Bah ! bah ! Ça ne peut pas durer.

Il racla durement son menton, grelotta, s'essuya le visage et tisonna l'œil rouge du fourneau.

Sur la campagne qui commençait dans la cour, ni bruit, ni tache, rien que des papillons blancs qui s'attardaient parfois devant la vitre. Les sureaux, désertés par les sansonnets, ressemblaient à des bonshommes de neige.

Ils mangèrent un bout de lard vers midi. Déjà le blanc absorbait toute la lumière du jour et la couchait au ras du sol. Puis les vieux firent une sieste inquiète, des deux côtés de la cheminée : elle, dans son fauteuil, lui, dans sa haute chaise de frêne. Les journées étaient courtes ; on aurait dû fêter la Noël à la fin de la semaine.

La lueur de la lampe éveilla l'homme en plein songe, il laissa tomber un de ses sabots sur la

terre battue et frotta sa jambe piquée par le rhumatisme. Dehors, les flocons se ruaient vers la lumière.

— J'ai allumé parce que vous dormiez, dit-elle.
Il plaisanta :

— Nous avons chaud et de quoi manger. Nous sommes bien.

Mais elle était comme une naufragée :

— J'aime mieux le vent. Les gens passent.

— Bah ! bah ! c'est l'affaire d'une matinée de soleil.

Il nettoyait sa pipe, lorsqu'il tendit l'oreille, masqua la lampe de sa main et se pencha vers la fenêtre. Il baissa ensuite la flamme : trois paires d'yeux s'allumèrent, s'éteignirent et se rallumèrent dans la cour.

— Qu'y a-t-il ? questionna-t-elle.

Il se mit à rire malicieusement :

— Des loups... Je vous demande un peu. Ils sont trois.

Elle vint se pencher au-dessus de la table en rajustant son châle. Ils cherchèrent les braises vertes, les revirent et se fatiguèrent à attendre leur réapparition.

— Demain, on ne pourra plus sortir, pensa-t-elle tout haut.

— Demain, ils seront loin, notre dame.

Il rit de nouveau en songeant à la bonne demeure chaude qui les abritait et il expliqua que les loups avaient passé la Meuse gelée et que jamais ils n'entraient dans les maisons des hommes. Puis il mit chauffer deux tuiles pour le lit.

II.

Le lendemain, dans la matinée, entre deux rafales de neige, on frappa à la porte. Le vieux tira sur les loques qui en bouchaient les fentes et ouvrit.

Le visiteur cognait ses bottes contre le mur de la maison, lançant des flèches blanches dans tous les sens, puis il se secoua, se débarrassa de sa casquette et de son écharpe, ouvrit son paletot et dit, yeux et lèvres luisants dans sa barbe :

— C'est moi.

— Bonjour, Jean-Louis.

Sa tête effleura une branchette de buis clouée à une solive, il courba le dos et s'assit.

— C'est moi. Je viens vous voir et prendre une poignée de feu.

— Vous êtes gentil, Jean-Louis. Y a-t-il des nouvelles ?

— Non et oui, Marie-Jeanne. Et ici ?

Le vieux répondit :

— Bah ! bah ! Nous avons eu des loups, hier. L'homme tourna vers la fenêtre son visage

barbu et ses pommettes rouges s'arrondirent dans une grimace :

— J'aime mieux les loups que la neige... On a tiré sur eux, vers quatre heures du matin, du côté de Sclermont.

En buvant par petits coups sa tasse de café brûlant, il raconta qu'il était venu par les essarts, tâtant les terres avec sa pelle.

— C'est ma femme qui m'a envoyé.

— Dieu vous bénisse tous deux, dit Marie-Jeanne. Le temps est long.

— Pierre Colard n'est pas rentré depuis lundi.

La vieille joignit les mains :

— Mon Dieu ! Quel jour sommes-nous ?

— Vendredi, Marie-Jeanne. Je crois qu'il est perdu.

Muets, ils songèrent tous trois aux mauvais chemins de la contrée. Le vieux activa le feu à grands coups de tisonnier. Jean-Louis changea sa chaise de place : ses bottes avaient mouillé la dalle du poêle.

— Voilà, je suis venu vous voir, Jacoris.

— Vous êtes bien gentil, fils, dit le vieux inquiet.

Un lourd silence pesa dans la pièce : seuls les estocs crépitaient dans le poêle. La grosse voix du visiteur reprit :

— Les Defays ont quitté leur maison, le vent de mardi l'a recouverte. Ils sont chez nous.

Et il expliqua que la rafale avait fini par niveler le fond du Bois-Planté. Les pauvres gens étaient arrivés au hameau, après avoir laissé leurs sabots dans la neige.

— J'aime mieux les loups, conclut Jean-Louis.

— Nous allons mourir étouffés, hasarda Marie-Jeanne.

Le vieux regardait par la fenêtre les flocons tomber sans répit et, la pipe serrée entre les dents, il grommelait :

— Les démons... les démons...

Jean-Louis se mit debout pour se donner une contenance et s'enhardit :

— Je suis ici, Jacoris, parce qu'il vous faut venir avec moi.

L'homme souleva sa casquette, se gratta le front du dos du pouce :

— Je le savais.

Le visiteur marchait dans la pièce, le dos rond sous les solives :

— Il faut profiter du vent d'ouest qui balaie les essarts : nous pouvons suivre ainsi la ligne des sapins. Si le vent tombe, il sera trop tard.

La vieille supplia dans son coin :

— Allons-nous en avec Jean-Louis, maître.

Jacoris, très droit, à la fenêtre, s'était remis à grommeler :

— Les démons... les démons...

— Je chercherai le passage, disait Jean-Louis, nous irons lentement.

Une tache verte s'élargit au-dessus des campagnes et l'horizon fit un bond jusqu'à la frontière des terres visibles. Le vieux la désigna du bout de sa pipe :

— Ne te mets pas en peine pour nous. Nous avons de quoi manger et nous chauffer. Rentre chez toi.

— Je reviendrai demain si le vent ne tombe pas, Jacoris. Au revoir, Marie-Jeanne.

Et ils le virent escalader la cour en battant la neige à coups de pelle. La vieille ne dit plus mot.

— J'aime mieux mourir ici, fit Jacoris en se couchant le soir.

III.

Le lendemain, l'air était uniformément blanc et le paysage vide. Les Jacoris attendirent le bûcheron : il ne vint pas. La journée fut interminable et silencieuse. Vers quatre heures, l'horloge s'arrêta : les deux vieux sursautèrent, l'homme alla tout de suite tirer les chaînes, remit le balancier en mouvement et ricana :

— La garce...

Puis il fit fondre de la neige dans un chaudron : il n'y avait plus d'eau dans la maison.

Les loups réapparurent le soir : ils étaient cinq. Jacoris les menaça du poing dans l'obscurité pendant que le fauteuil d'osier craquait à petits coups secs.

— Nous irons nous coucher, notre dame.

— Oui, maître.

L'aube vint plus tôt que la veille. Un ciel d'acier avait chassé les papillons du diable et l'ombre. En allumant le feu, Jacoris parla longtemps de Jean-Louis et il répétait :

— Le temps a changé, il n'y a plus rien à craindre.

L'après-midi, de grosses gouttes tombèrent du chaume. Le dégel, brusquement, affaissait la masse blanche de la cour, les sureaux se secouèrent et hérissèrent leurs branches verdies. A la fenêtre, les deux naufragés se signalaient, avec des intonations puérides, les progrès de la fonte. Devant eux, une masse considérable dégringola du talus et en découvrit l'argile. Des sansonnets voyageaient, des choucas croassèrent, très haut, au-dessus de la maison.

— On revit, disait Marie-Jeanne.

Et le vieux se souvenait, s'adressant à la fois aux flocons et aux loups :

— Les démons... les démons...

Le paysage avait perdu son silence de désert. Mille petits bruits l'envahissaient comme une semaine auparavant. Et puis, le travail sournois du dégel l'aurait empli à lui seul : une vaste rumeur montait de la terre qui buvait la neige par tous ses pores. Mais le froid sec du soir figea la campagne qui redevint muette.

L'aube reprit l'œuvre abandonnée la veille. Un soleil pâle roulait lentement sur la ligne des terres brumeuses, lorsque Defays, le sabotier, boueux jusqu'à la ceinture, ouvrit la porte gonflée d'humidité :

— Bonjour.

Ils se tenaient debout, joyeux et empressés, cependant que Defays cherchait quelqu'un, eût-on dit.

— Prenez une chaise.

Mais l'arrivant s'informait : avaient-ils vu Jean-Louis? Voilà : Jean-Louis n'était pas rentré. Lui aussi s'était perdu le jour qu'il vint les voir.

La vieille hoqueta un instant, l'oreille tendue vers les craquements de son fauteuil abandonné, et les trois paysans firent, en mots brefs, l'éloge du bûcheron, de sa femme, de ses enfants, de ses proches, dont était Defays.

— Un brave homme.

— Ne buvant jamais... et courageux.

— Une gentille femme... Les Stienon étaient de bonnes gens.

— De beaux enfants... Trois?...

— Ils en attendaient un quatrième.

— Mon Dieu !

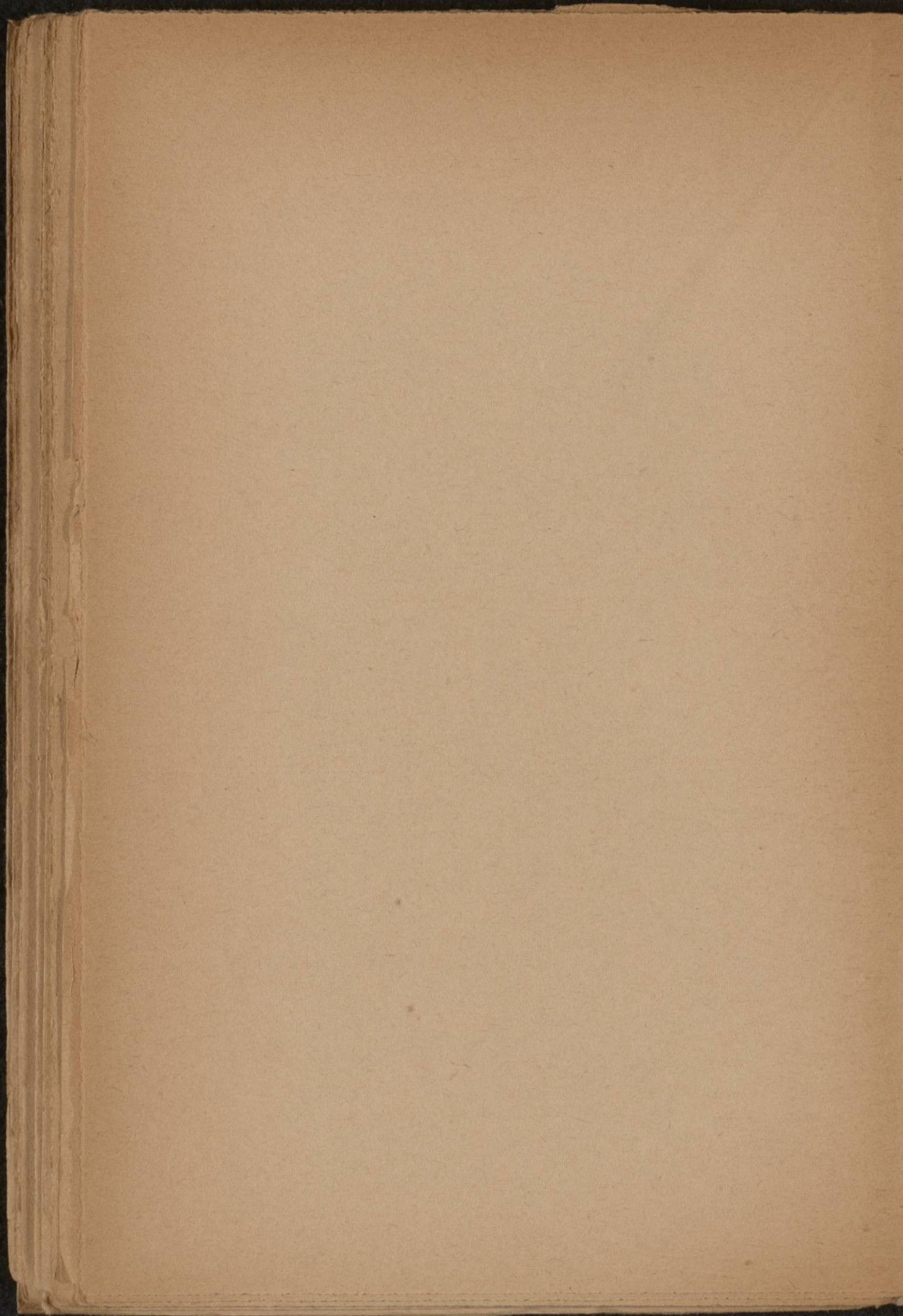
— Je mettrai la main dessus, conclut le sabotier.

Il aura roulé dans le fond du chemin, mais je ne veux pas être seul pour le rencontrer... Puis j'ai peur de lui faire du mal avec ma pelle.

Marie-Jeanne se signa. Jacoris chaussait ses bottes, prenait son bâton et tirait Defays par le bras. Les deux hommes s'enfoncèrent à larges pas dans la neige fondue.

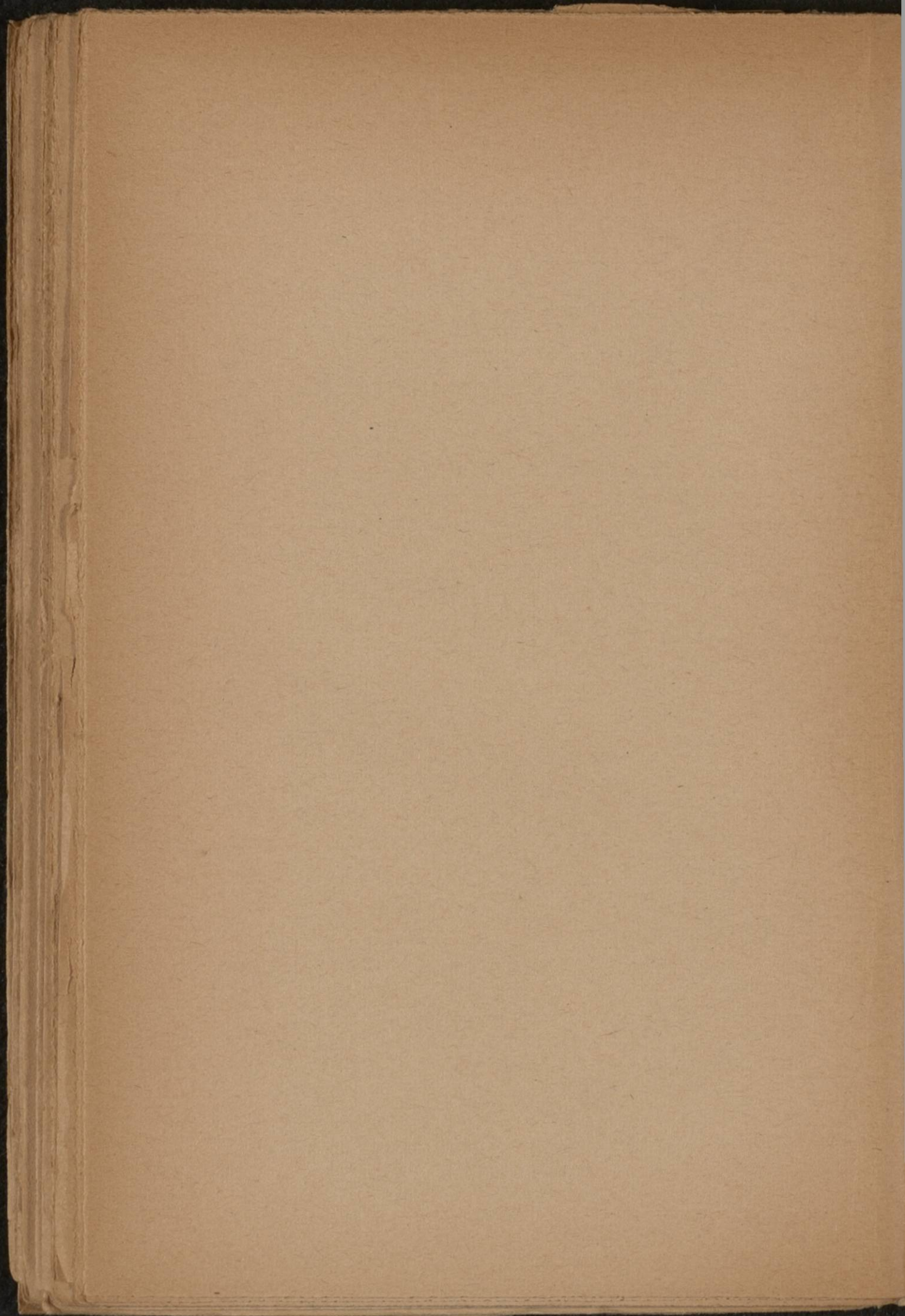
IV.

On enterra Jean-Louis le samedi qui suivit la Noël. Les porteurs glissaient le long des chemins de campagne, car le soleil avait pelleté lui-même toute la neige dans la rivière qui débordait sous les saules maussades et avait dû emporter Pierre Colard. On n'eut jamais de nouvelles du second « perdu ». Les gens du hameau plaignaient la femme qui ignorait où se trouvait son mort. Lorsque vint le printemps, les maisonnettes sourirent sous les arbres, la colline verdoyante et prometteuse s'anima de cris d'enfants comme les autres printemps, et les Jacoris blanchirent leur maison à la chaux pour la procession de Pâques.



A Madame et Monsieur Jules Buysens.

LES RENTIERS



Ils s'installèrent au printemps dans la villa du docteur Pontillas. Que le docteur repose en paix, bien qu'il se soit tué à boire. Il était savant, attentif, dévoué, toujours sur pied et il oubliait, à l'occasion, de réclamer ses honoraires à un client pauvre. Mais, comme d'autres médecins de campagne, il croyait vaincre sa fatigue en buvant. La première attaque lui toucha l'échine ; après la seconde, il marcha à tout petits pas comme s'il avait eu les chevilles attachées par une chaînette, et la seconde rechute le terrassa. Des parents inconnus vidèrent la villa de ses meubles et la grosse et joyeuse servante s'en alla en pleurant, méconnaissable dans des vêtements de deuil, une mallette d'osier à la main. La demeure resta vide tout l'hiver. Elle s'adossait à la colline de schiste. Deux cents mètres plus haut, le bois y accrochait ses premiers buissons ; à droite se trouvait le chemin et, en face, la vallée de la Meuse et les maisonnettes du hameau : une vingtaine au plus, séparées par des mares encadrées de saules que l'âge avait creusés, réunies par des ponticules,

masquées par des haies de sureaux. C'était un beau coin que les grosses eaux couvraient parfois de limon. On voyait la villa rose de fort loin : elle ressemblait à une maison de Saint-Nicolas sur la masse fauve du bois à l'automne ; elle devenait plus petite encore sur l'écran noir des arbres dépouillés par l'hiver ; elle n'était plus qu'une tache de lumière dans les verts du printemps et elle disparaissait complètement dans le feuillage fou de l'été.

Les nouveaux propriétaires étaient donc arrivés au mois de mars. On ne fit que les entrevoir, mais chacun savait déjà qu'ils avaient de très beaux meubles, dont un piano. Puis, après une semaine pluvieuse, les femmes qui se tenaient aux aguets derrière les haies, virent apparaître les « nouvelles gens », l'un après l'autre : le père (déjà vieux) en longue blouse blanche, la dame (vieille, mais droite comme un i) en long peignoir foncé, et la fille (trente ans?) en peignoir à ramages rouges. Tous les trois portaient un petit bonnet de laine : blanc, noir, rouge. Ils étaient comiques. On apprit par le facteur, le boulanger, le boucher et le tapissier que les nouveaux venus se nommaient Sohimont et qu'ils avaient des rentes. La villa leur coûtait dix mille francs : ils étaient donc riches. Mais ils allaient élever des poules pour tuer le temps. Il s'agissait d'un élevage scientifique, disait le boulanger qui

aimait à faire le malin : race sélectionnée, éclairage hivernal, couveuse à air chaud, etc., etc. Enfin, il allait tout de même se passer quelque chose dans ce hameau perdu au bord de l'eau où l'on ne voyait jamais rien.

Un matin, les gens aperçurent au fond du jardin une enviable maisonnette en bois peint : le poulailler. C'était frais, coquet, ravissant. La dame en noir se tenait majestueusement sur le seuil de sa villa, mais le vieux en blouse blanche et la jeune femme en peignoir rouge semblaient faire surgir de leurs vêtements des poules neigeuses et caquetantes. Les enfants du voisinage croyaient assister au prologue d'un conte de fée, et les grandes personnes secouaient la tête et se regardaient sans mot dire, d'admiration. Puis on s'habitua au magique spectacle dont chacun se montrait fier lorsqu'un passant s'arrêtait devant la grille de la villa. On n'eut cependant pas l'occasion d'approcher la vieille et la fille. Elles étaient distantes et n'ouvraient jamais la bouche. A peine répondaient-elles au bonjour qu'on leur souhaitait lorsqu'elles traversaient le hameau. Ici, on saluait tout le monde, même l'étranger égaré dans ces parages ignorés du touriste. Or les deux dames venaient de la ville où les voisins ne se sont jamais bien regardés : elles eurent tort de ne pas l'oublier. On imitait leur mine

pincée. Un jour, la jeune femme, qui était plutôt dodue et qui, d'ailleurs, devait être un peu timbrée, la jeune femme enfilait, pour nettoyer le poulailler, un pantalon dont on sut après qu'il se nommait salopette. Le spectacle était si pittoresque que les gens tanguaient de rire dans leurs jardins.

On ne fit grâce qu'au vieux. C'était un brave homme. Joyeux comme un écolier en vacances, il disait un mot aimable à chacun lorsque ses femmes étaient parties en grande toilette pour la villette voisine. Il rôdait alors dans le hameau, buvait une pinte de bière au « Charretier », savait parler du temps et serrait la main à tout le monde. Mais quand les deux dames rentraient, le craintif bonhomme (on l'appela bientôt, sans méchanceté du reste, « Sabre-de-Bois » : c'était son juron), le craintif bonhomme travaillait sagement au jardin qui devint merveilleux. Un vrai jardin de curé avec des légumes énormes, des fleurs rares et des arbustes d'ornement. Les dernières mauvaises herbes, qui avaient régné tyranniquement sur le courtil au temps du médecin, se blottissaient, chétives et peureuses, dans les coins les plus reculés et les plus sombres de la propriété. Tout marcha la première année : trois fois par semaine, les deux dames allaient vendre les œufs à la ville et le vieux venait prendre sa pinte de bière au cabaret. On apprit

ainsi que M. Sohimont était un pensionné de l'Etat, qu'il s'était fatigué dans les papiers et que ses nerfs réclamaient l'air de la campagne, le silence et un léger travail manuel. Il avouait naïvement que, désormais, il était le plus heureux des hommes.

Hélas ! le deuxième printemps fut mauvais. Le choléra se rua sur les poules : les pauvres bêtes, roulées en boule, cherchaient avidement une rare tache de soleil entre deux arbustes et deux averses. Sur les cinquante sujets de la basse-cour, sept survécurent. Un désastre. Les Sohimont ne quittaient plus leur villa et le vieux bêchait deux fois la même parcelle pour user les journées grises. Enfin, le poulailler se ranima : un bataillon de solides poules de Malines remplacèrent les défuntes ; la blouse blanche et le peignoir rouge allèrent et vinrent et mêlèrent leurs appels puérils aux gloussements des volailles. Parfois, la jeune fille poussait un cri de terreur lorsqu'une grenouille fuyait ses étranges souliers blancs. Quant au vieux, il était chaussé d'honnêtes sabots, familiers à toutes les générations de grenouilles qui, depuis le temps des Gaulois, habitaient la région. Bref, l'exploitation sembla prendre un nouvel essor, les dames s'en allèrent derechef en ville, poudrées et parfumées, et le vieux rôda dans le hameau jusqu'à leur retour. On apprit encore ainsi que madame et mademoiselle

Sohimont n'aimaient pas la campagne, mais que la ponte des « malinoises » vaincrait leurs derniers regrets d'être venues s'enterrer, comme elles disaient, dans ce pays perdu.

Or l'hiver fut fatal à la famille, ou plutôt à « Sabre-de-Bois », car une affiche, collée à la grille, annonça que la villa était à vendre. Les Sohimont restaient invisibles. Un nouvel avis fut affiché au printemps : l'autre avait été mis en loques par la pluie et la neige. Nous avons dit que le coin était joli, mais ce n'était pas précisément une station de villégiature. Seuls, les gens du hameau voyaient l'affiche qu'on renouvela à l'automne. Dans l'entretemps, le piano était parti, puis un buffet et une table, puis le féérique poulailler. La belle image du courtil en fut assombrie. Les femmes ne sortaient plus et le vieux, sans lever la tête, travaillait son jardin désormais désert et silencieux. D'autres meubles s'en allèrent à la fin de l'été : on crut à un déménagement. Mais les Sohimont étaient toujours là, les femmes en vigie à l'une ou l'autre des fenêtres, le vieux rêvant, le menton sur le manche de son louchet, dans un coin discret de l'enclos. Le boucher ne venait plus et, un jour, on vit Cormilet, le marchand de houille, amener une maigre brouettée de charbon à la villa.

Les gens du hameau surent ainsi à quoi s'en tenir : les Sohimont étaient devenus pauvres. La jeune fille avait disparu : on apprit (on finit par tout savoir à la campagne) qu'elle était vendeuse dans un magasin de Liège. Les voisins surveillaient attentivement la maisonnette et ce fut un événement lorsque survint l'huissier, une brumeuse après-midi d'automne. On eût donné gros pour connaître son secret, mais on n'aimait pas le bonhomme, d'ailleurs revêché comme un fagot d'épines, et on le traitait avec la fierté de pauvres gens qui nouent les deux bouts. Du pas des portes, on le regarda partir en désignant du menton la villa qui semblait vide. Ce ne fut que le surlendemain qu'on entrevit le vieux au jardin, bêchant, taillant les arbustes, nettoyant les semis d'hiver, puis s'immobilisant tout à coup, une joue sur le manche du louchet.

L'hiver était arrivé et la vieille devint tout à fait invisible. Le dos affaissé, le vieux se rendit lui-même au village pour y faire d'avares emplettes : un quart de kilo de beurre, du saindoux, cent grammes de sucre ou de café, des riens. Il avait une physionomie bien sympathique, le visage toujours fraîchement rasé, des yeux tristes. On ne l'avait jamais aussi bien regardé depuis son arrivée à la villa rose. Sous le foulard de soie noirci par l'usure, le col de la chemise était déchiré. Il confia

un dimanche à son voisin Jules Polet : « Nous avons mal calculé, Monsieur : nous ne nous attendions pas au choléra, sabre de bois ! » Polet (trois quarts de patois, un quart de français) expliqua au pauvre homme que cinquante poules, anglaises ou malinoises, ne nourriraient pas une famille de trois personnes, et, comme le visage de M. Sohimont était blême d'humilité, le gaillard emmena son malheureux voisin prendre un verre au « Charretier ».

Un peu perdu dans ce monde bruyant de carriers et de fondeurs de fer, le fragile vieillard défendait mollement son élevage, sans conviction, et vidait une pinte après l'autre. Il examinait avec effarement les faces rudes et naïves à la fois des hommes, leurs énormes mains, leurs gilets de laine, leurs vestons de velours aux boutons de métal, et, finalement, il dut se borner à les écouter. La bière le rendait reconnaissant et puéril. Ses yeux s'emplissaient de larmes et lorsque, vers midi, la bande se leva pour aller prendre la soupe, le vieux partit avec un petit sac de pommes de terre dont il ne se rappela jamais la provenance. En revanche, la femme Polet lui remit, quelques jours après, un panier de tubercules — pour la plante, dit-elle. M. Sohimont rôda bientôt dans le hameau chaque matin, donnant quelques poires aux enfants, acceptant sans façon de vider une tasse de café et de manger une

crêpe, prenant les bébés sur ses genoux, aidant, comme il pouvait, une voisine à rentrer une brouettée de ramée. « Et votre femme, M. Sohimont ? », demandait-on. Le visage du vieux se ridait brusquement : « Elle ne sort plus du tout. Elle a de la sciatique, voyez-vous. C'est douloureux, sabre de bois ! » On lui recommanda plusieurs remèdes qu'il inscrivit sur des bouts de papier, mais qui furent tous inefficaces : le mal était trop grave.

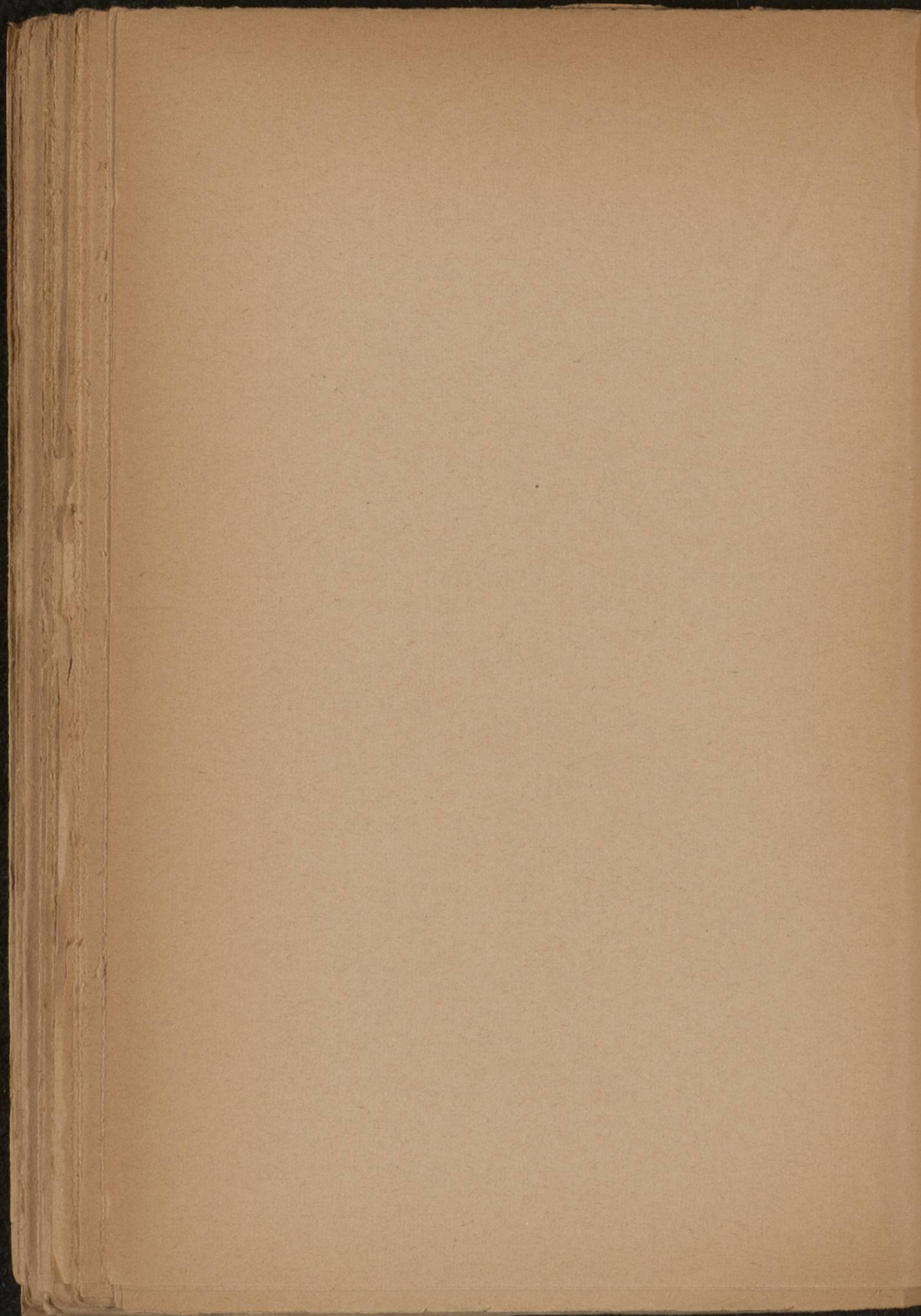
Le couple passa ainsi tout l'hiver. A la Noël, Polet et Jules Couthuin, l'autre proche voisin, apercevant le vieux sur le seuil de la villa, lui portèrent une douzaine de fagots. « Merci, Messieurs, dit-il, merci. » A voix basse, un doigt sur la bouche : « J'ai mis une annonce dans les journaux : la villa sera bientôt vendue ». Dès le soir, la maison était morte, car on n'allumait pas la lampe. Au printemps, le pauvre homme retourna et sema son jardin. Il était un peu plus vigoureux, puisqu'il avait tout de même trouvé, après une visite du notaire, l'occasion d'acheter cinq cents kilos de houille et cinquante kilos de pommes de terre. Mais il avait parfois l'air de se demander, le nez au vent et l'oreille au guet, pour qui il arrangeait si bien ses fraisiers et arrosait ses laitues. Ce fut encore pour lui et les voisins : il distribuait généreusement aux gens ses légumes qu'il emportait sous sa blouse

devenue grise de vieillesse. On lui donnait en retour des œufs et de la farine et il faillit sauter au cou de Polet le jour où le carrier lui offrit une livre de tabac qu'il cultivait lui-même et qui sentait la violette. C'était vraiment touchant de voir M. Sohimont fumer comme un Turc et caresser son long nez avec sa vieille pipe toute chaude.

Enfin, au début du mois de juillet, il annonça la grande nouvelle : « La villa est vendue. Oui. A un gros commerçant de Bruxelles. » Il avait un visage de déterré. Un dimanche, après avoir bu quelques pintes en compagnie de Polet et de Couthuin, il avoua, à voix basse et un doigt sur la bouche : « Nous l'avons lâchée pour cinq mille francs. L'année est mauvaise, sabre de bois ! Moi... je vais rentrer dans un bureau. Je vais beaucoup mieux, beaucoup... » Il but sa pinte d'un trait, releva ses lunettes sur son front et s'essuya le visage. Il faisait très chaud. Les Sohimont partirent un matin où l'on attendait de l'orage. Mme Sohimont, guérie tout à coup de sa sciatique, trouva aisément place dans la tapissière entre le poêle, le lit, la table et les quatre chaises. Sa tête mécanique salua à gauche et à droite lorsque le camion se mit en route. Mais le vieux s'attardait au hameau où il avait pris quelques verres qu'il suait aussitôt. Il souriait, les paupières lourdes de larmes, et embrassait les enfants. « Je reviendrai,

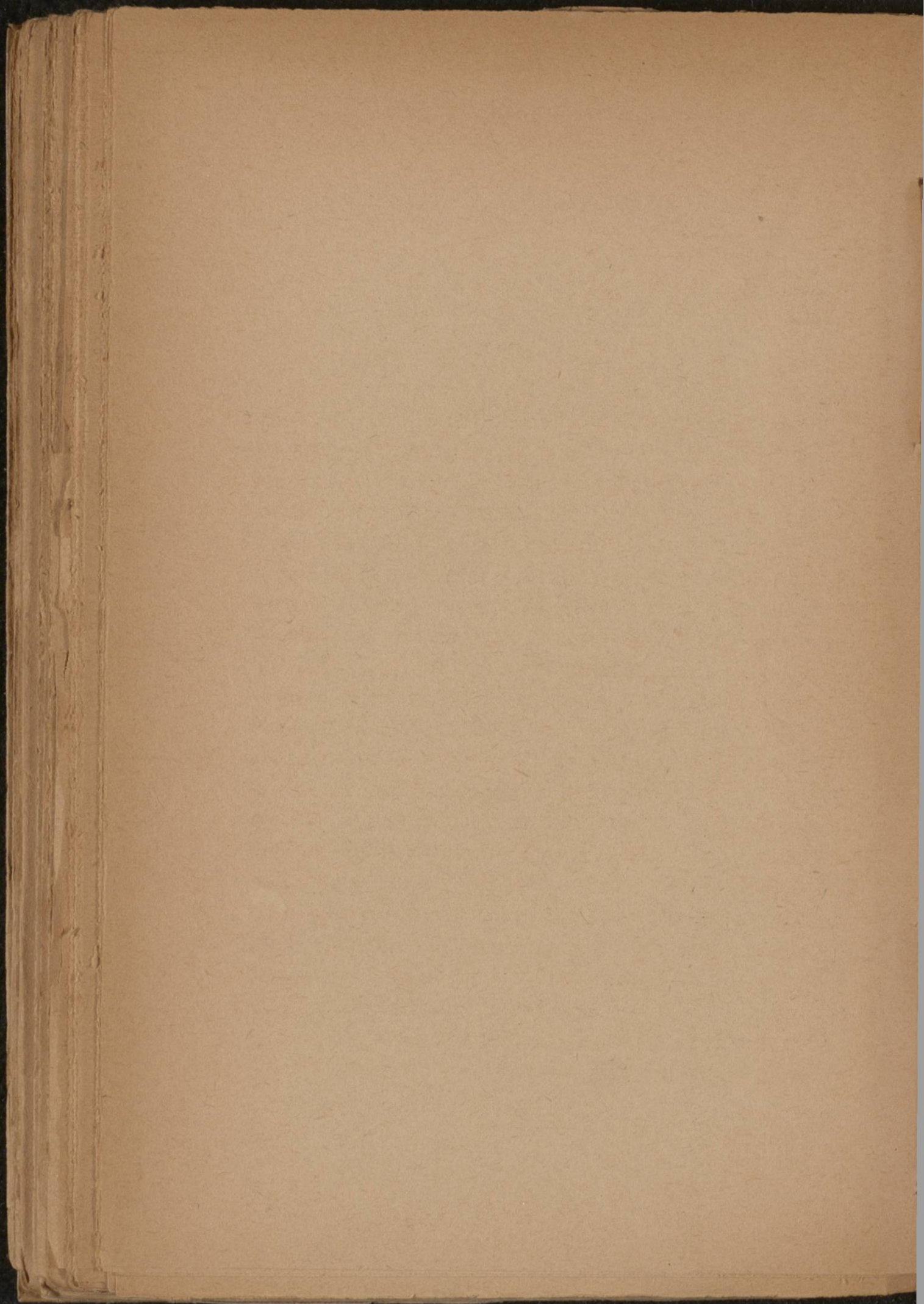
criait-il, je reviendrai vous dire bonjour, sabre de bois ! » Il alla jeter un dernier coup d'œil sur son magnifique jardin, gonflé de légumes et de fleurs, puis il s'enfuit, le dos courbé, son chapeau melon à la main, se retournant parfois pour saluer les voisins, puis reprenant sa marche rapide, saccadée, affaissée et ridicule. Il disparut enfin dans un creux du chemin.

M. Sohimont ne revint jamais, les gens du hameau ne surent jamais ce qu'il était devenu et on ne connut jamais le rentier de Bruxelles ; deux semaines après le déménagement, on entendait gronder le canon vers Liège. Quinze journées de fièvre et d'angoisse s'écoulèrent encore : la nuit, le ciel était rouge au-dessus des collines et, un soir, l'armée allemande glissa dans la vallée. Un poste de réserve trouva la villa à son goût et s'y installa. Les villageois ne songeaient plus aux Sohimont, les pauvres riches de la villa rose, car ils conduisaient de temps en temps au cimetière un paysan assassiné qu'ils avaient dû enterrer provisoirement au fond d'un courtil, sous une brouettée de chaux. L'image pittoresque des « rentiers » s'effaça bientôt, parce que la jolie maisonnette devint, en moins de deux mois, tout à fait méconnaissable et, au printemps, l'astucieux chiendent et l'imposant pas-d'âne, qui se moquaient de la guerre, envahirent victorieusement le beau jardin de Sabre-de-Bois.



A Monsieur René Epstein.

UNE SOIRÉE



Somnolant déjà, le cabaretier s'était accoudé sur le comptoir et sa longue pipe pendue à ses lèvres traînait derrière les verres. La lampe éclairait sa face maigre et dure que ses yeux myopes faisaient grimacer et où les dents luisaient lorsqu'un client bafouillait une plaisanterie. L'horloge à gaine sonna onze heures. Le gros coup était passé, on irait bientôt se coucher : seuls, les verres de l'équipe de nuit des fours à zinc restaient sur le buffet. Le cabaret était minable et sale, les meubles grassement peints en jaune, les dalles fendues et, malgré son bandage de tôle, le petit poêle fientait parfois sur le pavé. Trois cadres pendaient aux murs : la loi sur l'ivresse publique et deux sentences : « *Dieu vous voit* », « *On ne blasphème pas ici* ». Un rameau de buis séchait à la solive et une lourde odeur d'alcool, de tabac, de pétrole et d'haleines flottait dans la pièce. Sous la lampe, la cabaretière, grande, forte et malpropre, reprisait le bout d'une chaussette que gonflait son poing fermé. Une voix racla l'ombre emprisonnée sur la table par les silhouettes immobiles des trois buveurs :

— Eh ! Morquet. Remplissez nos gouttes.

Le cabaretier se redressa, sortit le cruchon de pierre du comptoir et fit le tour des verres octogonaux. Les yeux s'allumèrent aux glouglous du bec et l'homme rouge, un mineur d'oligiste qui, s'étant singulièrement attardé en chemin, venait d'entrer, dit :

— Le pauvre Monin n'en boira plus.

Et l'homme noir, sorti des puits de houille, raidit ses pieds au fond de ses sabots bien chauds et s'attendrit dans un hochement de tête :

— Il aimait tant sa petite goutte.

Et le carrier crotté d'argile leva une main dont les doigts étaient entourés de loques que le sang avait rougies :

— Nom... (un juron). Quelle drôle d'histoire !

Le cabaretier, qui avait regagné sa place, se réveilla derrière ses verres. Ses pommettes cuites par les fours à zinc s'animèrent et il dit :

— Oui, une drôle d'histoire.

Il y eut un lourd silence. La lampe crépita sur le comptoir et l'on entendit un cri d'oiseau dans l'île. Un large bâillement fendit le visage carré et osseux de la femme et sa voix grave affirma :

— On n'y comprend rien.

Depuis huit jours, les trois hommes, le mineur d'oligiste et les deux pensionnaires, ne parlaient

que de la disparition de Monin avec qui, chaque soir, ils jouaient quelques parties de cartes. On peut fort bien oublier sa femme, ses enfants, ses vieux, mais la fraternité des buveurs est très vive, chacun le sait. Or, ce matin, on avait vu le visage de Monin, gonflé et livide, noir de la barbe qui lui avait poussé dans l'eau, émerger de l'Ewisse. Le carrier, dans son langage traînant du Plat-Pays, donnait des détails, car il était descendu avec ses compagnons de chantier pour voir le noyé.

— Mon Dieu ! j'ai froid, dit la cabaretière et, serrant sur sa gorge son châle rouge et sale, elle s'approcha du feu.

L'Ewisse se trouvait donc à la pointe de l'île, distante de la route d'une longueur de chaloupe. Un bout de corde avait meurtri le cou du noyé et celui-ci n'avait plus que sa chemise.

— On voyait fort bien sa brûlure sur la nuque, ajouta le carrier.

— Quelle drôle d'histoire ! répéta le mineur d'oligiste.

Il vida son verre d'un seul trait en le roulant entre ses doigts et, les deux mains appuyées sur la table, la tête inclinée, il ne bougea plus. Le carrier fixait ses yeux sur la femme, stupidement, mais elle était distraite et immobile : seules, ses lourdes paupières et sa bouche rouge frémissaient de temps en temps.

La lampe crépitait sans discontinuer : la flamme montait et s'abaissait. Le cabaretier en alluma une autre, ventrue et bossuée, et un froid humide, venu sans doute du seuil usé de la porte, fit frissonner les trois buveurs. L'oiseau râlait dans l'île. On n'entendit plus que le tic-tac de l'horloge, le ronflement du poêle, les grosses gouttes de pluie sur les vitres et les eaux grondantes du fleuve. Aidé de son index crochu, l'homme rouge se mit soudain à expliquer sur la table les jeux de la Meuse entre la pointe de l'île et le tourbillon liquide de l'Ewisse. La cabaretière se pencha curieusement vers le doigt du mineur. Les deux pensionnaires ne comprenaient pas, mais ils hochaient la tête et tiraient bruyamment sur leurs cigares d'un sou. Le cabaretier ricana, les dents allumées derrière les verres du comptoir, but un coup et dit :

— L'eau a été dérangée par le dégel.

Il reprit une autre démonstration en traçant des lignes dans le vide avec le tuyau de sa pipe. Puis il vint verser une nouvelle goutte à la table. L'homme rouge et le carrier étaient adossés au mur, allongés sur un banc très lourd. L'homme noir était tourné vers eux. Seul, le visage du carrier était clair (un masque rond et naïf, d'épaisses moustaches blondes) ; celui du mineur d'oligiste apparaissait anguleux et barbu lorsqu'il rallumait son

cigare. Le houilleur restait dans l'ombre, la face cachée sous son chapeau informe. Il disait, comme si l'histoire du noyé lui rappelait l'accident :

— Le matin, j'ai eu la tête prise entre la benne basculée et le train de mon wagonnet, et je n'ai rien. Nous avons des puits sans grisou, mais je ne passe jamais une semaine sans accroc.

— Et votre petit ? demanda la cabaretière.

L'homme se tourna vers la pleine lumière, le visage soudain durci :

— Une pneumonie, notre dame. On ne sait pas.

— On en revient, fit le carrier en écoutant la pluie qui claquait sur la fenêtre.

Couvant des yeux la femme qui, enfin, le regardait, il parla lentement de la guérison de sa nièce dont les poumons avaient été très malades. De nouveau, le mineur d'oligiste promenait sur la table son index crochu et la femme se pencha vers lui, les paupières mi-closes. Le carrier fit signe au cabaretier qui tisonna le feu en passant et remplit les verres. Et, comme l'oiseau râlait une fois encore dans l'île, la voix traînante du pensionnaire murmura :

— Il pleut depuis neuf heures. Le vieux Losson a reçu une pierre sur la tête, il saignait comme un bœuf et grattait le trou de ses dix doigts.

— Vous n'avez pas de nouvelles de Nihoul depuis son accident? demanda la cabaretière.

Le carrier secoua la tête. On ne savait rien : le blessé habitait un hameau perdu dans les bois.

— Il me doit dix francs, murmura la femme.

Le silence. La maison bougea sous un assaut du vent qui vint miauler derrière la porte. Soudain, le mineur d'oligiste expliqua de nouveau comment l'eau tournait sur elle-même à l'Ewisse. Il avait abandonné son cigare sur la table. Il vit le cabaretier ricaner, les dents luisantes, et il se fâcha :

— Tu n'y connais rien, toi, paysan du Plat-Pays ! Tu n'avais jamais vu de l'eau avant de venir ici ! Je continue...

L'autre haussa les épaules. Les idées de l'homme rouge étaient moins claires et il faillit se quereller avec le carrier (un autre paysan du Plat-Pays) qui prétendait connaître l'eau. Le houilleur étouffait dans une quinte de toux, la femme ne disait mot. Le carrier se tut à son tour, mordit un de ses doigts qui battait à grands coups sous le pansement, se pinça la joue, changea sa chique de place, réfléchit jusqu'au vertige et conclut :

— C'est pour les trois mille francs de son héritage qu'on l'a jeté à l'eau. On savait qu'il les portait sur lui.

La femme dit :

— J'ai froid, les hommes. Laissez-moi m'asseoir à côté de vous.

Le mineur d'oligiste s'animait :

— Nom !... (un juron). Il est sorti d'ici avant moi. J'ai cru une minute qu'il était allé derrière la maison, quand le porc a grogné. Tu te souviens, Marseilles ? Si encore il était tombé à l'eau, tout habillé. Mais nous ne le voyons plus pendant huit jours, puis il revient à dix pas d'ici, nu et une corde au cou...

L'homme renversa son verre et réclama le cruchon. Les deux autres buveurs, attendris par l'alcool, reprenaient l'éloge funèbre du noyé, la femme tisonnait le poêle et le cabaretier soufflait des ronds de fumée vers le plafond où bougeait l'ombre de la lampe. Le silence. La chute d'une très grosse pierre fit meugler un rail dans la carrière proche. Le mineur reprit :

— Je disais donc que l'eau...

Un grand moustique, qui se dirigeait vers la lumière, l'effraya. La paume ouverte contre ses yeux, l'homme répéta :

— Je disais donc que l'eau...

Il fit un effort prodigieux, se serra les tempes de ses deux mains rouges, se leva, fit tomber son chapeau et jura, hébété :

— Nom !... (De grands signes de tête.) Non ! Non ! Tonnerre !...

Il retomba sur son banc, visiblement atterré, cette fois ; voulut vider son verre qui était à sec et, des deux poings, se frappa la poitrine :

— Moi, Melchior Servais, je jure que Monin a été jeté à l'eau derrière la maison et non à Beaupré comme on le dit.

Les pensionnaires se récrièrent. Le cabaretier s'était croisé les bras et hochait la tête avec pitié et la femme, les paupières entr'ouvertes, ne quittait plus des yeux l'ivrogne. Mais l'homme rouge reprenait encore une fois sa démonstration :

— Si l'on n'avait pas jeté Monin dans l'Ewisse...

Il s'embrouillait, gesticulait et, finalement, il se mit debout, les mains dans les poches.

— Je suis saoul, fit-il en se tournant vers le cabaretier, mais écoute bien ce que Servais va te dire... Ah ! Que se passe-t-il ?

Il pleura abondamment en bafouillant :

— Je sais un secret... Melchior Servais a un secret.

— Nous nous sommes couchés après ton départ, dit la voix rude du cabaretier. Et nous n'avons rien entendu.

Dans la fente des paupières, les prunelles de la femme bougèrent :

— J'étais au lit depuis une heure. Vous le savez bien, les hommes.

Les pensionnaires, les yeux las, approuvèrent de la tête, pour la centième fois depuis huit jours. Mais ils frissonnèrent tous deux : ils se sentaient perdus dans ce pays d'eau et de brume, et ils regrettaient la vaste plaine argileuse d'où ils venaient, et où l'on voyait quatorze clochers à la fois, par un temps clair. Le vent ricana sur le pas de la porte et le vieux rideau de la fenêtre se souleva.

— Oui, que se passe-t-il ? se demanda à lui-même, mais à haute voix, le houilleur.

L'homme rouge se rassit ; le visage curieusement changé par l'émotion :

— Seul, Melchior Servais pourrait vous le dire : à toi, Marseilles, à toi, Burnaud, car vous ne savez rien.

Le femme se mit debout, s'étira, se pencha vers les pensionnaires pour leur souhaiter la bonne nuit et, traînant ses pantoufles, disparut dans la pièce du fond, qui était la cuisine. L'horloge sonna minuit et les douze coups semblèrent réveiller les bruits de la tempête. Des pierres crépitaient au flanc du rocher. Melchior Servais ne voyait plus clair. Il évoqua encore une fois la tête effrayante de l'assassiné, puis se leva :

— Je m'en vais, il est l'heure. Seul, Melchior

Servais pourrait dire qui a noyé Monin. Ah ! Ah ! Vous ne savez rien, vous deux, bêtes de gens ! Salut ! Salut !

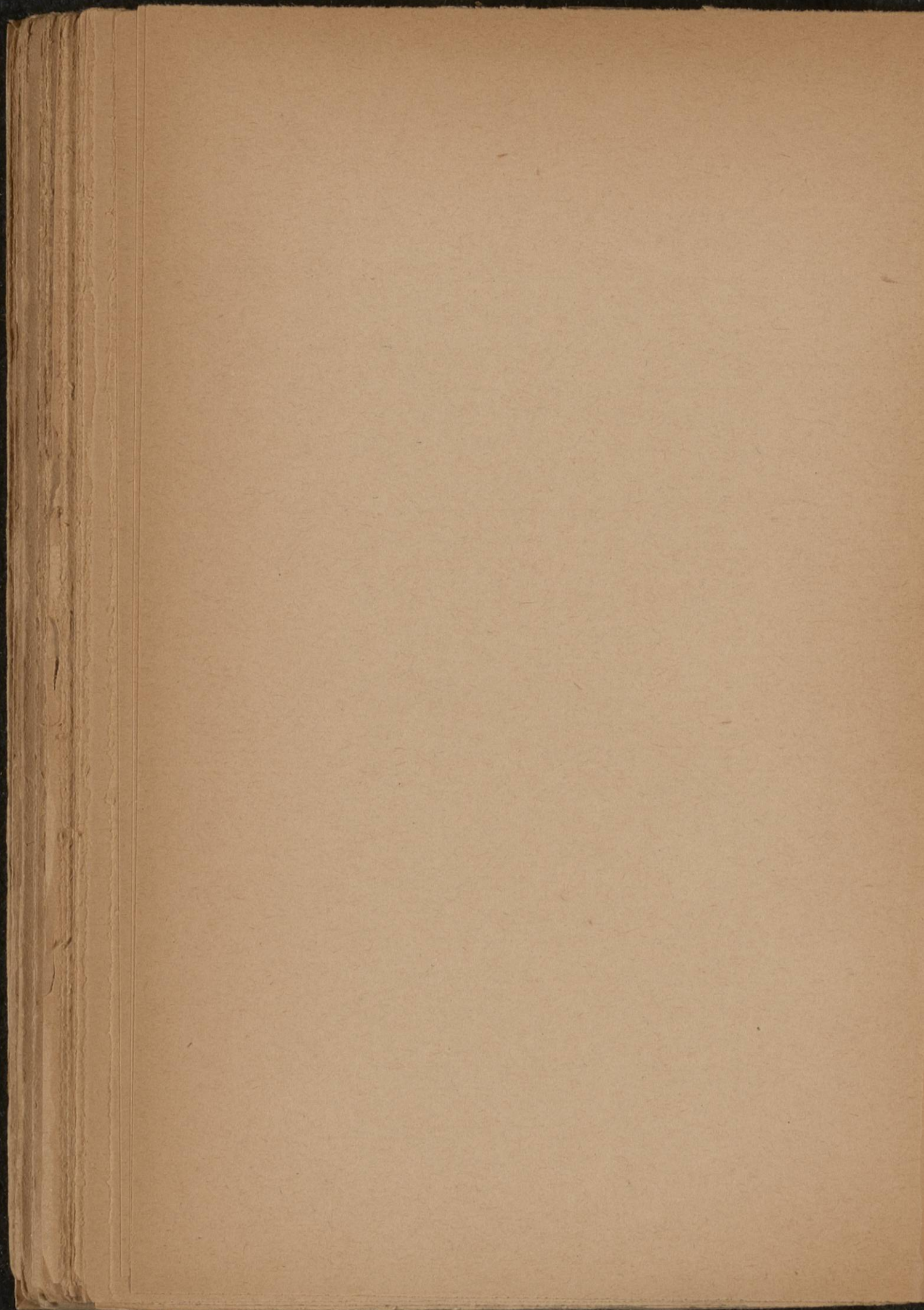
Il remit son bidon en bandoulière et ouvrit gauchement la porte. Le vent souffla sur la lampe qui fila jusqu'au plafond où les ombres des hommes et des meubles dansèrent étrangement. Servais tituba un instant, cogna son bidon au mur, se raidit et s'enfonça dans le noir et la pluie. Des moellons tombaient de nouveau, avec grand fracas, dans la carrière.

— Je ne l'ai jamais vu aussi saoul qu'aujourd'hui, dit le cabaretier en refermant la porte. Je paie un verre.

Ils trinquèrent bruyamment. La tempête redoublait de violence entre les rochers et les grosses eaux que roulait le fleuve. Le cabaretier mit la lampe sur la table et les trois hommes jouèrent une dernière partie de cartes. Le houilleur était heureux d'avoir chaud et de voir clair, mais la fatigue arrondissait le carrier sur son banc.

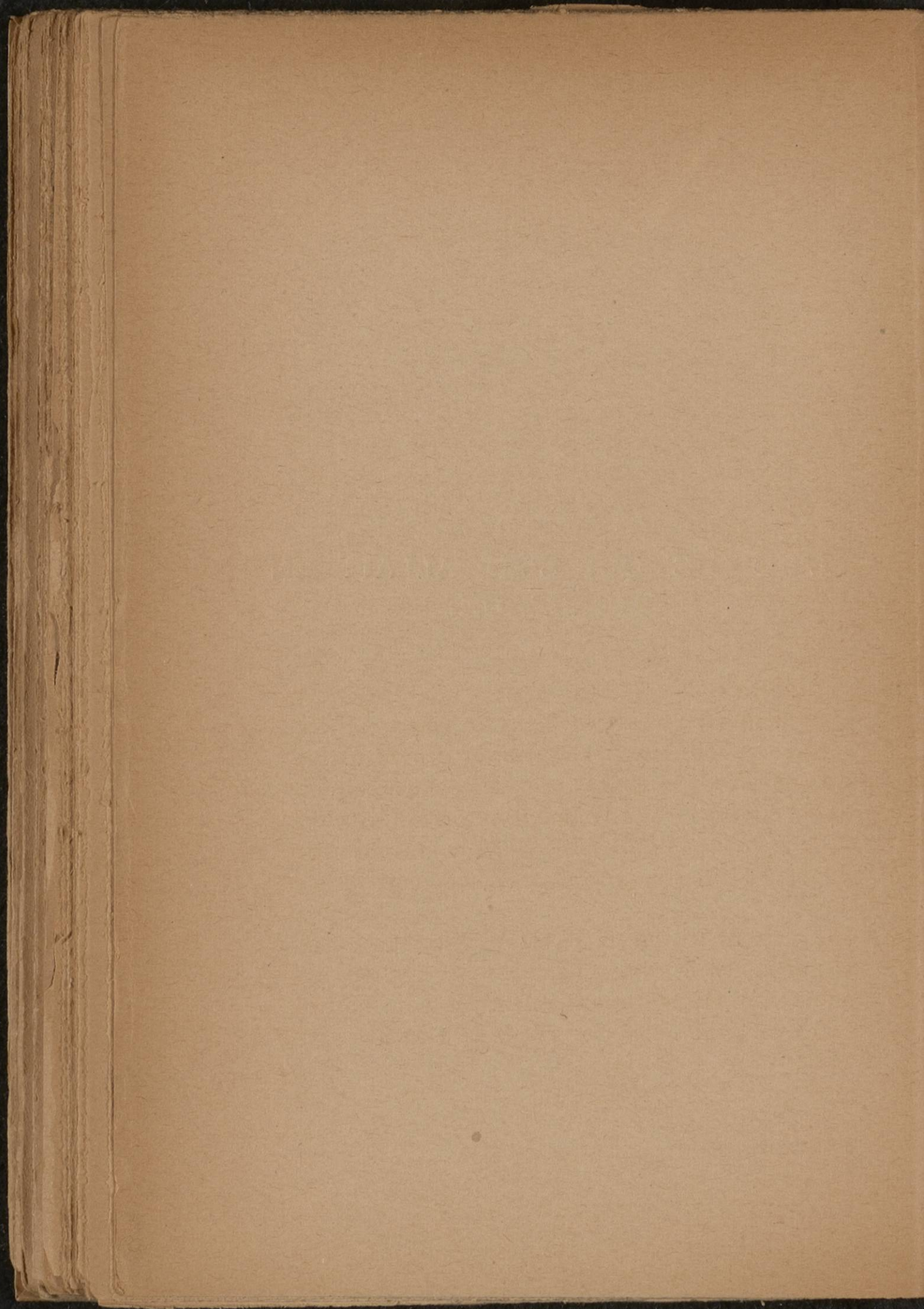
Ni le lendemain, ni le surlendemain, Melchior Servais ne vint prendre ses gouttes habituelles. Il n'était pas rentré chez lui. On supposa que, trompé par l'obscurité, il était tombé à l'eau. Deux mois

après, son cadavre méconnaissable fut repêché contre les vannes d'une écluse, à douze kilomètres du village. Et (voilà qui était curieux) on eût dit qu'il avait reçu un coup de hache au sommet du crâne. En tous cas, personne ne sut jamais qui avait noyé Monin.



A Monsieur Claude Petitjean.

**L'HOMME QUI S'EN ALLAIT EN
MORCEAUX**



Sagement, Denis regarda passer ses camarades qui, bras dessus, bras dessous, la casquette garnie de cartons blancs, chantaient à tue-tête des marches du tirage au sort. Il les laissa s'en aller, bien que les gaillards l'eussent appelé, les suivit des yeux jusqu'à la fontaine et, lorsqu'il les vit revenir, se cacha derrière le lilas de la cour. Il ne jouait jamais avec eux : sa pâleur et ses grands yeux bleus lui avaient du reste donné un air précocement grave et, un jour qu'il s'était mêlé à ces sauteriers de février, au cours desquelles tous les gamins du village imitent la ruée des conscrits au chef-lieu du canton, Denis avait tellement ennuyé son voisin en parlant de choses sérieuses et en l'empêchant ainsi de chanter et de gesticuler, que celui-ci lâcha le bras du petit homme et le laissa seul et tout gauche derrière les autres.

Cependant, les soirs d'été, lorsqu'ils étaient recrus d'avoir couru dans les champs et les prairies, ils entouraient le grand garçon silencieux pour lui entendre conter des histoires. Denis les avait lues avi-

dement dans toutes sortes de livres et il les traduisait naïvement en patois du pays, assis sur le seuil chaud de sa porte, quand les grenouilles s'époumonnaient à coasser dans l'étang du moulin, qu'une étoile se détachait du ciel et tombait derrière la colline boisée et qu'une tache noire (un hibou) animait une embrasure de la tourelle du parc, criait : « Wiw ! Wiw ! » et s'envolait jusqu'à l'autre angle du mur. Parfois, un homme, puis un deuxième, un troisième, à pas de loup, la pipe aux dents, se mêlaient aux enfants, et tout ce monde écoutait conter le petit Denis Rondchesne, le fils de la veuve du chasse-chien.

C'est pourquoi, une fois encore, les « conscrits » hélèrent au retour sa silhouette, visible derrière le lilas de la cour. Puis ils s'éloignèrent en chantant :

*Marchons sans bruit,
Voici, voici la nuit...*

Denis quitta sa cachette et s'en alla, les mains croisées derrière le dos, tout raide dans un costume gris déteint, usé par son frère aîné, ajusté plus ou moins à sa taille et sur lequel des pièces plus claires avaient pris des places imprévues, ce qui excitait les moqueries de deux condisciples riches, bien habillés et sentant bon. Il aurait voulu être vêtu comme eux et, pourtant, un jour qu'une bonne

dame, le trouvant tout bleu de froid au retour de l'école, l'avait ramené chez elle pour lui faire essayer un petit pardessus encore mettable de son fils, Denis s'était assez démené pour prouver que le vêtement était trop étroit et continuer sa route, percé par la bise. Lui seul, parmi les gosses du hameau, refusait les pelures d'orange que l'enfant d'un batelier distribuait à ses compagnons de jeux. Il était fier comme un homme, malgré ses dix ans, son accoutrement pauvreteux et sa grande timidité. On eût dit qu'au fond de ses yeux vivait une grosse peine, mais, puisqu'il parlait peu de lui-même, on en ignorait la nature.

Ce jour-là, il s'en allait donc, la tête enfoncée dans son cache-nez, les sabots cirés marquant sagement ses pas, au bout de ses bas rouges à grosses côtes. Il saluait à droite, à gauche, devant lui, appelant par leur prénom les gens qui lui répondaient : « Bonjour, Denis », comme à un grand. Il en était très flatté. Il franchit la cour d'une petite maison de grès, jeta discrètement un coup d'œil par la fenêtre fleurie, frappa à la porte et entra. Un parfum de compote aux pommes flottait toute l'année dans le vestibule. Mais la chambre sentait la pharmacie et, dans son fauteuil couvert de toile cirée, François Crucifix qui, autrefois, tirait les mines aux carrières, le meilleur ami de Denis Rondchesne, s'était assoupi, la tête

alourdie par l'odeur d'une sorte de farine jaune dont il saupoudrait ses doigts malades. Le gamin se plantait dans la pièce, timidement, les mains derrière le dos. Bientôt l'homme s'étirait, bâillait bruyamment, levait son bras emmailloté et disait :

— Ah ! C'est vous qui êtes là ?

— Bonjour, François, faisait Denis sans bouger. Quel temps... donc.

Le malade racontait en riant qu'il avait rêvé de choses étranges. Il parlait en cherchant des mots rares qu'il francisait péniblement. Le gosse l'écoutait en regardant tour à tour le visage de l'homme, coloré par la fièvre, souriant ou grimaçant, et l'horloge au cadran fleuri, et le pot blanc du poêle, et la table blanche et les vases rouges de la cheminée. Les yeux myopes de Denis s'attardaient surtout sur une confuse image sainte où l'on eût dit qu'une silhouette humaine était pendue, la tête en bas : c'était une « assomption », avait expliqué Gustine Crucifix, et des anges qui volaient entre des nuages.

— Voilà, concluait l'homme qui n'avait pas cessé de bavarder : on m'a encore enlevé deux doigts. Ce qui fait trois. Mais le poignet est bon.

L'enfant entendait dire que François Crucifix avait une maladie des os et parfois, lorsque Gustine arrangeait les bandes, Denis entrevoyait la peau violette de l'avant-bras. Le malade était resté à trois

reprises dix jours dans son lit, chaque fois qu'on l'avait amputé : l'index, une phalange, le reste du majeur et le pouce. Mais il ne songeait pas à son mal. Quand le temps était doux, il allait à la pêche, suivi d'une chatte qui vivait dans le coffre du poêle, ou bien il se promenait dans les essarts et les bois en tenant précautionneusement sa poupée blanche contre son gilet. Il passait les mauvais mois avec son ami Denis, du moins les après-midi des jours de congé et du dimanche.

La demeure était d'ailleurs pour l'enfant une maison de rêve : tranquille, tiède, propre, claire, et il y avait des livres plein une armoire. L'homme, qui n'aurait su déchiffrer une lettre grosse comme un cheval, adorait les histoires. Aussi, peu après son arrivée, Denis fouillait dans le meuble légué avec son contenu par l'oncle Crucifix, le vieux maître d'école, et commençait à lire, lentement, comme en classe :

— *Fleur-de-Blé... Il y avait ce soir-là à Wavre, sur la place, une maison où l'on se préparait surtout à fêter Saint-Nicolas...*

Bien que l'oncle eût déjà lu l'histoire autrefois, l'homme écoutait religieusement, les dents découvertes par une grimace, mais quand Denis arrivait à la fin du récit, que la petite fille mourait et que le gamin sanglotait bruyamment : « ...et depuis ce

temps, le pauvre M. Jans ne fit plus jamais de bonshommes de pâte à la Saint-Nicolas », Crucifix pleurait aussi dans son fauteuil :

— Que c'est beau ! Que c'est beau ! Chère petite âme !...

Puis il se fâchait :

— Qui a écrit cela ?

L'enfant interrogeait la couverture du livre et disait en s'essuyant les yeux :

— C'est monsieur Camille Lemonnier.

— C'est un vaurien ! s'écriait l'homme. C'est un vaurien de faire mourir ainsi les petits enfants ! Va me le chercher que je lui dise son fait ! (Une pause.) Denis, lis-moi l'histoire du curé pour me remettre.

Et tout de suite le gamin enlevait le volume de l'armoire !

— *L'abbé Martin était curé de Cucugnan...*

L'homme s'esclaffait au cours du sermon, oubliait son bras emmailloté, l'élevant parfois quand le rire lui avait donné une secousse douloureuse.

— Que c'est beau ! Que c'est beau ! De qui est-ce, Denis ?

— De monsieur Alphonse Daudet.

— Voilà un homme ! Hein ? Tu as entendu Saint-Pierre : « Qu'y a-t-il pour votre service ? » Et puis quel curé malin... Lisons l'histoire du buveur de bière.

Et le gamin lisait l' « Aventure d'un Buveur de bière dont les pintes ne moussaient plus » :

— *Qu'avait donc Frik Bulens ou plus familièrement Frik Saperladjou...?*

Crucifix ne bougeait pas plus que s'il eût été mort.

— *...Avec Magdelive aux prunelles et au rire plus pétillants encore que le meilleur brassin du « Duc Jean le Victorieux » ou même que la perfide bière du diable...*

— Que c'est beau ! Que c'est beau ! Quelle bière !

Puis François ajoutait, mystérieux :

— C'est un miracle. Un vrai miracle. De qui est-ce ?

— De monsieur Georges Eekhoud.

L'homme s'interrogeait tout haut :

— Mais est-ce vrai?... D'ailleurs, ça n'a pas d'importance. Denis, je vais dormir un peu.

Les histoires lui trottaient dans la tête et il voulait y songer, à son aise. Son ombre et sa poupée blanche s'immobilisaient. L'obscurité s'amoncelait du reste dans la pièce, le gamin se dressait à la fenêtre et feuilletait le volume. La femme rentrait dans l'entrefaite. En reniflant, elle faisait le tour de la maison. Elle avait les yeux ternes et les paupières plissées, et un sourire accentuait les plans de son visage. Elle ôtait enfin sa capeline et disait :

— Il fait froid.

Ses mains étaient gercées et gonflées : elle lessivait à la ferme depuis tout un temps, après avoir couru six ans à côté du chien et de la charrette au lait d'un bout à l'autre du village. Mais puisque son homme était malade et qu'on savait qu'elle le soignait, les gens avaient murmuré et la fermière la gardait pour faire la buée. Elle séchait ainsi, penchée sur les cuves fumantes, sans jamais se plaindre.

— Ah ! notre dame ! s'écriait Crucifix en ouvrant un œil, nous avons lu de belles histoires.

Il essayait de raconter celle de Fleur-de-Blé, en serrant sa main emmaillotée, comme si c'eût été la petite fille, contre sa poitrine, mais il pleurait en évoquant brusquement la fin :

— Non, c'est trop triste, Denis, je ne veux plus que nous la lisions.

La femme allumait la lampe et tous trois mangeaient en silence une tartine et des figues : l'homme en raffolait. Puis on jouait au loto des morceaux de sucre jusqu'à neuf heures.

François Crucifix garda le lit durant quinze jours, puis la femme vint chercher Denis.

— Voilà, dit le malade en tendant sa poupée

blanche, on m'a coupé le poignet, mais le bras est bon.

Au fond, il avait été tellement terrorisé le jour où les explosions de pétards l'enveloppèrent de volées de pierres (dont l'une lui déchira la main), qu'il craignait de revoir le chantier des carrières et qu'il estimait ne pas payer trop cher de ses os la sécurité dont il jouissait depuis son accident.

— Denis, je veux aujourd'hui une histoire que je ne connais pas. Tiens, voici la clef : j'ai toujours peur qu'on ne me vole mes livres. Nous ne pourrions plus lire.

Et, de sa main gauche, il fouilla la poche de sa veste et tendit la clef au gamin qui ouvrit l'armoire aux trésors. L'homme, tout heureux, souriait en palpant son bras malade, et le visiteur commença :

— *Le Voyage du Petit Gab... De mes fenêtres, mes regards plongeaient à travers la cour, sur l'intérieur de l'entresol habité par la famille du petit Gabriel, que dans la maison on appelait familièrement le petit Gab...*

Crucifix écoutait sans remuer, mais lorsque passa sous le porche l'étroit cercueil du petit Gab, il se mit à tempêter en gesticulant :

— Le vaurien de vaurien ! Amène-moi celui qui a fait cela ! Qui est-ce ? Ah ! Amène donc ton mon-

sieur André Theuriet. Je lui ferai voir son père, moi, à ton monsieur André Theuriet ! Et toi, tu ne vaux pas mieux que lui : c'est la dernière fois que tu mets les pieds ici. Je ne veux plus te voir. Va-t'en !

Penaud, bouleversé, Denis se levait et s'apprêtait à sortir. Mais l'autre faisait un geste de paix avec son moignon emmailloté.

— Reste. Mais que ça ne t'arrive plus. Lisons une autre histoire pour nous remettre. Une histoire où il y a des coups d'épée.

Le gamin se haussait sur la pointe des pieds, sans mot dire, tirait un livre du rayon et lisait d'une voix monotone une histoire où il y avait des coups d'épée. Il lui préférait les contes tranquilles et tristes.

— Hein ! Comme ça vit ! s'écriait l'homme. Tu as vu le duel ?

En se démenant, il oubliait son mal, cognait son bras meurtri contre son fauteuil et se mettait à gémir.

Une après-midi, Denis trouva Gustine tout en pleurs dans la cuisine :

— On va lui couper le bras, dit-elle à voix basse en joignant les mains. Les médecins seront ici dans une heure.

Le gamin s'en alla, atterré et malheureux. Le surlendemain, la femme vint le chercher. L'homme, livide dans son lit blanc, releva la tête quand Denis entra sur la pointe des pieds, et il sourit faiblement, les moustaches hérissées :

— Voilà, fit-il, on m'a coupé le bras, on l'a enterré au fond du jardin. Je m'en vais en morceaux, crapaud. Mais le corps est bon. Tu vas me lire quelque chose... de triste. Cela me fera du bien : je grince des dents depuis trois jours. Fais-moi pleurer. Je te donnerai des figues.

Une odeur violente emplissait la chambre. Denis sentait qu'elle lui montait à la tête, puis le visage tiré de Crucifix, dont la barbe avait poussé, l'effrayait. Pourtant, il descendit docilement l'escalier, revint tout de suite avec un volume cartonné de rouge et s'assit sur la basse chaise d'église, près de la fenêtre. L'homme respirait avec peine, le menton collé à la couverture de laine, les yeux très larges. Sans plus le regarder, le gamin commença :

— *Coco... Dans tout le pays environnant, on appelait la ferme des Lucas la Métairie...*

La femme était venue sur ses bas, sans bruit, s'appuyer au lit qui craquait de temps en temps. Crucifix, la bouche remuante, cherchait vainement un peu de salive au fond de son palais. Il ne connaissait pas cette histoire : esprit faible et cœur

d'enfant, il n'aurait pas voulu en perdre une syllabe, même à l'article de la mort. Il y eut une pause : un marchand de poisson sonnait du clairon dans la rue. Puis Denis reprit sa lecture :

— *...La bête jeûnait, maigrissait, dépérissait...*

Crucifix soupira bruyamment et l'odeur de l'iodoforme voyagea d'un mur à l'autre.

— *...Le cheval resta debout tant qu'il put l'apercevoir encore, puis sentant bien que ses tentatives pour atteindre l'herbe voisine seraient inutiles, il s'étendit de nouveau sur le flanc et ferma les yeux.*

L'enfant avait lu toute l'histoire. Un nouveau soupir monta du lit et la femme s'écria, les bras tendus devant elle :

— François ! François !

L'homme, un œil clos, de l'autre fixait le gamin en grimaçant. Un gros œil dilaté, durci comme celui d'un poisson mort.

— François ! François !

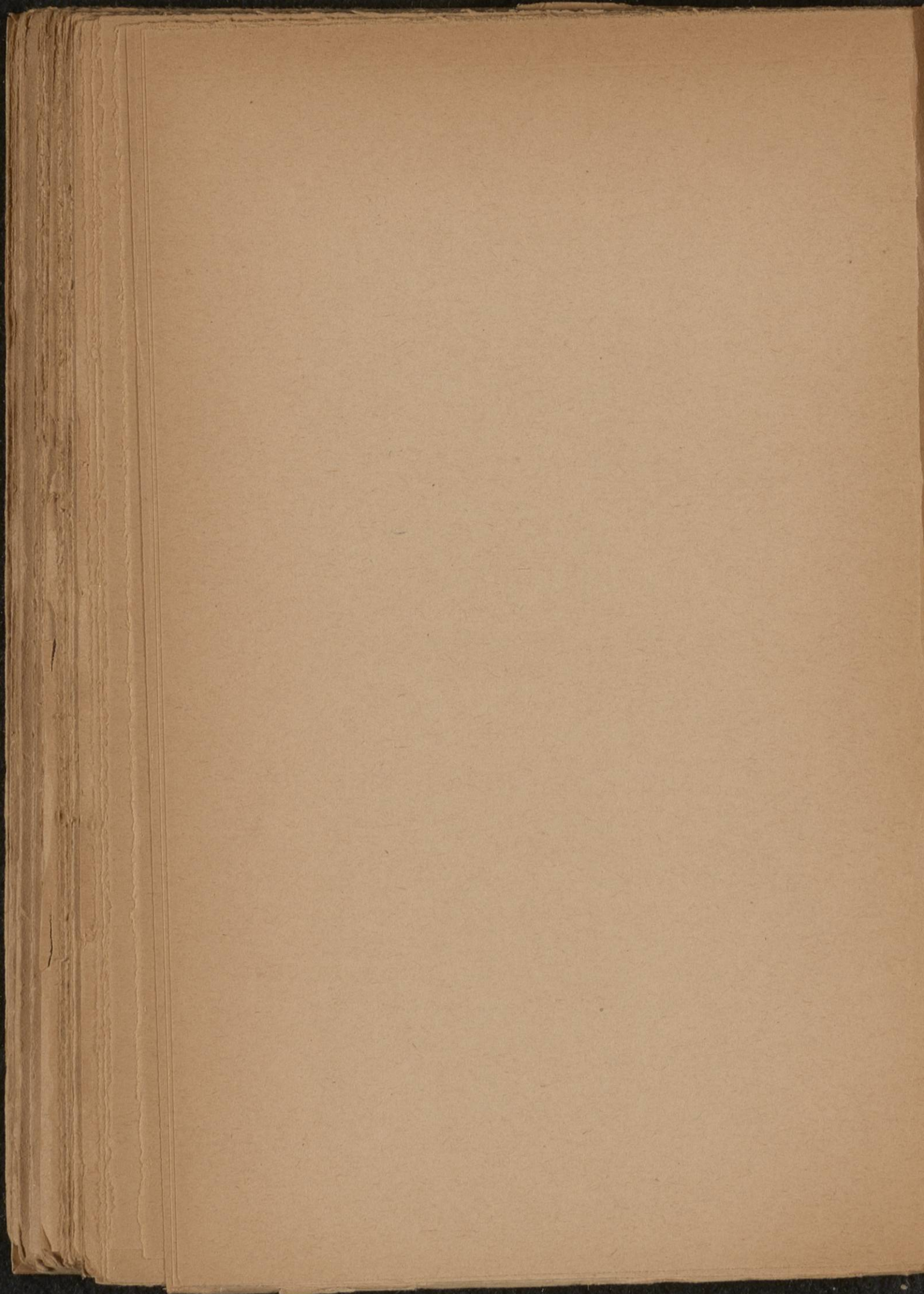
Les narines pincées, Crucifix gardait sa grimace immobile. La femme comprit soudain et, suivie du gamin affolé, elle se rua dans l'escalier et se mit à gémir sur la route :

— Il est mort !... François est mort !...

Denis, un sabot à chaque main, courait comme un perdu en songeant que c'était lui qui avait fait mourir François Crucifix.

A Marcel Martinet.

UNE HISTOIRE



L'homme se débarrassa de son chapeau, de sa musette et de son bidon, tendit les mains vers le poêle et demanda, comme chaque soir depuis deux mois :

— Eh bien ?

La femme, qui allumait la lampe, hocha la tête dans l'ombre sans répondre. Puis, tout inquiète, elle éleva la lumière et éclaira ainsi la face de l'homme : une coupure sanguinolente lui gonflait la peau du front au-dessus du sourcil gauche.

— Ce n'est rien, fit-il. Une pierre. Et le gamin ?

— C'est toujours la même chose, répondit-elle. Il dort tout le temps.

L'homme ôta ses lourds souliers crottés d'argile et, sur ses chaussettes, passa dans l'autre pièce. En pleine lumière, la femme mettait la table et servait la soupe, le dos arrondi par la fatigue. Elle était lasse et recrue de vingt nuits de veille, pâlie, énervée, amaigrie et elle avait un peu de fièvre aux pommettes et dans les yeux. N'y tenant plus, sur ses chaussons, elle aussi, elle rejoignit son homme et, par la porte

entrebâillée, on eût pu voir leurs silhouettes immobiles qui se penchaient vers le petit lit et interrogeaient le souffle qui y vivait, imperceptiblement. Ils revinrent dans la cuisine.

— Il dort tout le temps, répéta la femme.

Les épaules pointues de l'homme se soulevèrent, mais sa tête s'affaissa de détresse : leur premier enfant était mort lentement, en dormant, comme faisait celui-ci. Puis Pierre Badoulet s'assit, gratta dans ses mains durcies qui rendirent de légers bruits secs, ôta enfin son écharpe de laine et se mit à table, le crâne luisant sous la lampe.

— Je n'ai pas trouvé d'oranges, murmurait la femme. Vendredi, on m'en rapportera deux du marché.

Elle racontait ce que l'enfant avait dit et fait au cours de la matinée, mais il n'écoutait pas, il mangeait en regardant devant lui, fixant ses yeux sur le vieux broc d'étain accroché au mur, sans le voir.

— Cela ne peut pas durer, conclut-il et il dévisagea sa femme en dénouant la bande qui enveloppait l'index de sa main gauche, pris, la veille, sous un moellon aux carrières.

Elle répéta :

— Cela ne peut pas durer.

— Voilà, disait-il, en marchant dans la pièce et en renveloppant son doigt, voilà : il faut tout essayer.

Elle crut entendre un reproche. Humble et navrée, elle protesta faiblement :

— Pierre, j'ai tout fait depuis deux mois. Je ne suis plus qu'une loque.

Il toussa et se rassit :

— Vous ne comprenez pas, notre dame. Nous devons tout essayer.

Elle songea un instant qu'il était gris. Cependant elle n'avait rien senti quand il était rentré. Or elle percevait l'odeur du genièvre à dix pas et, d'ailleurs, depuis la maladie de l'enfant, l'homme ne buvait plus et se hâtait de revenir le soir. Il répéta encore, avec une insistance fiévreuse :

— Nous devons tout essayer.

Il se mit debout, souleva le couvercle du poêle, cracha dans le feu, se baissa, prit ses sabots en mains, se planta devant sa femme intriguée et dit :

— Je vais trouver Alexis Bailly.

Elle pâlit, lui arrangea son écharpe et son chapeau, et souffla :

— Dieu vous conduise, maître.

Elle y pensait depuis longtemps sans oser en parler. Brusquement, elle s'agenouilla sur les larges dalles bleues, appuya ses coudes tremblants sur le siège d'une chaise et se mit à prier. Ses lèvres remuaient sous la lente succession des mots familiers,

mais son esprit suivait l'époux dans son voyage vers le miracle ou la damnation.

Pierre marchait dans l'ombre avec décision, martelant de ses sabots la terre durcie par le gel. Le paysage était plat. Quelques points rouges trouaient la nuit : le hameau du Bois de Namur vers où l'homme allait. Il n'osa prendre la campagne dont les crêtes gelées l'auraient déchaussé, il fit un détour jusqu'à la Croix qu'il salua en passant, tache pâle sous son auvent noir. Un chien aboyait vers l'autre hameau perdu à la lisière de la forêt. Un peu de neige, pareille à du linge abandonné, restait sur les terres mortes. Trottant, les mains dans les poches, un homme croisa le chemin devant Pierre :

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Ils ne s'étaient pas reconnus. Familiarisé avec l'ombre, le silence et le froid, le carrier s'en allait par le sentier de traverse, un sabot devant l'autre, comme il faisait sur les rails du chantier en poussant son wagonnet. Mais il se sentait moins décidé à mesure qu'il approchait de la maison, la première du groupe. Des histoires lui revenaient, plus étranges encore, dans cette obscurité où ne vivaient que quelques vitres éclairées et la neige pâle, que lorsqu'on les narrait, à voix basse, les yeux allumés par la peur, dans les chaumières closes. L'homme

qu'il allait trouver était Alexis Bailly et les gens n'aimaient pas de passer devant sa demeure. Le garde de Solermont en savait long sur son compte depuis que cet être infernal l'avait immobilisé comme un piquet dans le bois après avoir été surpris, la nuit, à relever des lacets. Parfaitement. Un jour (lisez bien ceci), un jour, les domestiques de la ferme avaient vu avancer de trois tours de roue un chariot abandonné auquel Bailly parlait comme si le véhicule fût attelé de chevaux invisibles. Parfaitement. Tenez ! cette meule qui avait brûlé l'année d'avant et qui, dans la nuit, ressemblait à la lanterne d'un géant tournant dans un manège, n'était-ce pas Bailly qui y avait mis le feu ? Des preuves ? On en avait mille. Et aucune, puisque l'homme devenait invisible quand il le voulait. Les gens de chez nous pourraient vous en raconter jusqu'à demain. Vous rappelez-vous l'histoire de Brojean ? Mordu un soir d'août qu'il groupait des dizeaux, par une bête qui s'était raidie contre sa chemise, le pauvre Brojean avait gonflé comme un sac et était mort le lendemain. Or Bailly s'était mis en colère contre lui le matin en commençant l'ouvrage. Voilà qui était curieux.

La gorge serrée, Pierre s'arrêtait à deux cents mètres de la chaumière, signalé par un chien auquel les autres répondirent de toutes les cours. L'homme

s'aperçut qu'il suait à grosses gouttes. Il hésita un instant, mais il revit son petit Pierre, le menton plissé pour un rien, il entendit sa voix pleurnicheuse (cela durait depuis deux mois) et bravement il avança. Bailly avait guéri une fillette de Pontillas qui s'en allait de la fièvre lente... L'homme s'arrêta de nouveau, désespéré : il arracha une tige à un buisson écrasé par la fuite de la sève et sans doute par la neige, se mit à la mâchiller, la cracha et souffla dans ses doigts dont l'un marquait son pouls douloureusement. Bailly se trouvait chez lui puisqu'il y avait de la lumière dans la maison. Que faire ? Ah ! si la femme eût été là : elle était accueillante et honnête, vivant très effacée, disant parfois : « Nous avons eu des malheurs... mon homme n'avait jamais travaillé ». D'où venaient-ils tous deux ? Du Condroz, supposait-on. En tout cas, la femme était morte de solitude : rien que par son arrivée, le géant bourru vidait les jardins et les cours, comme se vidait la route des gosses qui s'enfuyaient lorsque se dessinait, dans la trouée du chemin, la grande silhouette de l'étranger.

Pierre revit les yeux éteints de son gamin et, pareil à quelqu'un qui prend son élan en se couvrant le visage, il frappa à la porte. Une voix rude lui répondit aussitôt et il entra. Il resta planté un moment derrière l'huis refermé, la vue gênée par la

lumière de la pièce, puis il regarda le Condrozien. L'homme, la face barbue, le front plissé sous la chevelure grisonnante, était accoudé sur la table devant la lampe et un livre, le menton dans la paume de la main droite. Il attendit que Pierre parlât. L'arrivant assouplissait le bord de son chapeau informe. Il baissa son regard sous les lueurs des gros yeux ronds et pochés (des yeux de hibou, dit-on encore dans le pays) qui le dévisageaient, puis il risqua :

— Voilà... je viens vous dire bonsoir... et vous trouver pour mon crapaud.

Bailly étendit ses jambes (il portait des guêtres toute l'année), rajusta son foulard à pois et de sa voix dure demanda :

— Qu'a-t-il ?

Pierre pressait son chapeau sur sa poitrine. (Il raconta plus tard tout cela à sa femme en rappelant même chacun de ses mots.)

— Voilà, disait-il, le gamin ne mange plus, il sèche, le médecin n'y voit goutte... Voilà, nous avons tout fait, la femme et moi : des neuvaines ici et à Andenne, et la maman a essayé des scapulaires de camphre, elle les a jetés dans l'eau en détournant la tête. Mon crapaud s'en va chaque jour et le médecin a dit de s'attendre à tout... et le curé n'a pas dit le contraire.

Le carrier restait debout, s'appuyant d'une main sur le bord de la table, et, comme le Condrozien se taisait, il donnait d'autres détails : l'enfant était resté des nuits et des nuits sans dormir, puis il avait confondu le jour et la nuit, puis...

— Est-ce loin ? fit Bailly.

— Non : une demi-heure. En face du Grand Pré. La petite maison des Hognouille. Nous sommes là depuis trois mois.

Après une pause, il murmura anxieusement :

— La maison n'est pas heureuse, paraît-il.

Le Condrozien se leva, large et carré, le visage fermé, tira son écharpe de laine nouée au dossier de sa haute chaise massive, referma son livre, prit son bâton de houx et sa casquette en peau de lapin, fit un signe à Pierre qui sortit, souffla la lampe et rejoignit celui qui l'attendait dans la cour et qui disait joyeusement :

— Vous le guérirez.

Ils s'en allèrent ainsi dans l'ombre : le carrier bavardait, mais, puisque l'autre ne répondait pas, il se tut et, de nouveau, sentit la sueur perler à son crâne sous le chapeau. De temps en temps, à la dérobée, il regardait la longue silhouette fatiguée de l'homme qui semblait suivre son bâton. Une fois, Bailly murmura :

— Je ne suis pas bien portant... Dommage.

Mais ce fut sans doute pour lui seul qu'il parla, car il parut ne pas entendre les questions de son compagnon. Ils firent le reste de la route sans mot dire.

La mère serra le gosse dans ses bras lorsqu'elle les vit entrer. Elle n'eut ni une parole ni un geste. Bailly prit une chaise, s'assit, heurta ses genoux contre le fauteuil d'osier où se tenait la femme, demanda de la lumière et réchauffa ses mains avec son haleine. Le père tenait la lampe au-dessus du groupe. L'enfant tourna la tête vers l'étranger, puis la laissa retomber. La grosse voix de l'homme dit :

— Tu sais, je suis Bailly et je suis venu te guérir.

Il prit les doigts du gamin :

— Là... laisse-moi voir tes yeux.

Une grande lassitude, qui eût été de la terreur deux mois plus tôt, noyait le regard du petit. On n'entendait que le balancement fatigué de l'horloge et les estocs qui crépitaient dans le poêle. L'homme bourru souriait (et c'était bien étrange de voir sourire Bailly) :

— Toi, malade? disait-il. Allons donc! Tu joueras la semaine prochaine à condition que tu manges des œufs. Et tu commenceras tantôt : un œuf, rien qu'un. Là, regarde-moi... Non ! non ! Dans les yeux. Là ! A la bonne heure ! Tu veux

guérir pour aller jouer, hein ? Tu sais, il y a de la glace sur l'étang. Il faut voir tous les autres gamins...

Le gosse sembla se réveiller et sa voix frêle souffla timidement :

— Jacques de chez le sabotier ?

— C'est cela. Jacques de chez le sabotier. Regarde-moi dans les yeux. Tout droit ! Plus fort !

Le gamin voulut retirer ses mains écrasées. Bailly les lâcha une seconde, les frotta de ses larges paumes et les reprit.

— Respire bien fort. Plus fort. C'est Pierre que tu te nommes. Regarde-moi. A la bonne heure. Tu manges comme un oiseau, m'a-t-on dit. Ce n'est pas bien.

Au-dessus d'eux, la lampe tremblait.

— Mets la lumière sur la cheminée, l'homme. Respire bien fort, gamin. Tu respirez mal. Regarde-moi longtemps.

Le fauteuil crépitait sous la femme terrorisée qui ne perdait pas une syllabe du dialogue : vingt ans après, elle le reproduisait encore fidèlement. Bailly lui dit :

— Notre dame, donnez-moi l'enfant et allez vous chauffer. Vous me dérangez tous les deux. Viens ici, Pierrot. As-tu chaud ? Es-tu bien ?...

Il avait pris place dans le fauteuil, et le gosse, de la tête, faisait béatement signe qu'il était bien. Le

père, la bouche ouverte, était resté debout, penché sur le petit. La femme, les yeux fixes, collée dans un coin, contre l'horloge, pensait à prier et n'osait le faire.

— Ecoute, disait la voix dure. Je reviendrai demain. Tu auras mangé et je t'apporterai quelque chose... Tu verras... Regarde-moi bien. Est-ce que je suis méchant ?

— Non, souffla la voix grêle.

L'insociable géant caressa la tête de l'enfant

— Est-ce que je veux que tu guérisses ?

Un nouveau souffle :

— Oui.

Bailly pinçait doucement l'oreille du petit :

— M'obéiras-tu ?

— Oui.

Le sorcier berça le malade dans ses bras :

— Et tu mangeras ?

— Oui.

L'homme détacha nettement ses syllables (Marie-Jeanne Badoulet racontait cela plus tard avec une lueur dans les yeux) :

— Dis : oui, Alexis Bailly.

Un éclair anima la pauvre face livide et vieillotte de l'enfant qui sourit :

— Oui, Alexis Bailly.

— Voilà, tu es fatigué. Dors un peu dans le fauteuil. C'est promis.

Il se leva, essuya son front, consulta l'horloge, reprit son bâton. Harassé, le petit sommeillait. Le colosse gronda :

— Vous êtes des bêtes de gens. Il fallait m'appeler plus tôt. Je crois que je suis quand même venu à temps. Mais c'est assez pour aujourd'hui, pour moi et pour lui.

Il redressa ses épaules arrondies, respira avec force, désigna du doigt l'enfant qui ronflait, se dirigea vers la porte et dit :

— Dommage. Je ne suis pas bien portant. Dommage. Bonne nuit. Je reviendrai demain.

Le carrier voulut le reconduire, mais, d'un signe, Bailly refusa. Et le couple vit sa haute silhouette vaciller sur la route comme celle d'un homme ivre.

— Que Dieu nous pardonne, dit la mère grelottante d'angoisse.

Pierre, penché sur l'enfant, s'essuyait le visage du dos de la main. La femme et l'homme restèrent longtemps sans parler, chacun dans un coin de la pièce. Un geste nerveux agitait parfois leur ombre que ne touchait pas la lumière de la lampe. Mais, soudain, le petit s'éveilla et demanda un œuf. Le miracle commençait et il ne quitta plus la maison puisque, le lendemain, lorsque Pierre rentra de

son travail, le gosse était assis dans le fauteuil d'osier et parlait au chat dont les yeux luisaient dans l'ombre. La mère murmura :

— Il n'a dormi qu'une heure, l'après-midi, et il a mangé trois œufs.

Et plus bas encore :

— A la bonne garde de Dieu, Pierre. J'ai prié toute la journée.

L'homme eut les mêmes gestes que la veille : le chapeau alla rejoindre le bidon sur l'appui de la fenêtre, les sabots remplacèrent les souliers et le carrier dénoua avec ses dents le bandage de son doigt blessé. Puis il se mit à table. Presque invisible dans un vieux châle, le petit disait (il était si intelligent) :

— J'attends Alexis Bailly. Il m'a promis quelque chose... quelque chose. Ah ! voilà. Il faudra lui dire qu'il me fait mal aux mains.

Puis il entretint son père de menues histoires d'avant sa maladie. C'était bon signe, songeait l'homme. La femme sommeillait sur une chaise et elle ne reprit ses esprits que lorsque le sorcier entra.

— C'est moi. Ça va ? Bonsoir. Bonsoir, mon Pierrot. C'est moi.

Et il sortit de la poche de son veston de velours un minuscule mouton, un peu raidi, paralysé, mais

tout frais, tout blanc, tout bouclé, sentant la résine, la colle et la couleur. Le mystérieux homme lui avait sans doute consacré toute sa journée. C'est ainsi : vous pouvez m'en croire. On retrouva chez lui le pinceau et les copeaux jaillis sous la serpette, dans une boîte, derrière le poêle. La laine, il l'avait demandée à une voisine qui possédait une brebis. Alexis Bailly, homme du diable, pourquoi n'a-t-on gardé dans le pays que le souvenir de votre visage bourru ? Donc le sorcier disait :

— Est-ce qu'il a été sage ? Oui ? Nous allons bien voir.

Pierre et la femme s'empresaient :

— Il a mangé. Il n'a guère dormi... Il vous attendait.

Le Condrozien prit l'enfant sur ses genoux et lui serra fortement les mains. Les doigts cuisants, le petit regarda son père, mais celui-ci n'osa ouvrir la bouche et il détourna les yeux. L'étranger bavardait :

— Bon. Le mouton est pour toi. Je ne veux plus que tu restes dans le fauteuil. Tu devras t'asseoir à terre, sur une couverture, et tu joueras, à quatre pattes, s'il le faut, car tu dois te démener comme un grand garçon. Demain, une épaisse soupe de légumes. Tu vois : te voilà guéri. Et tu me regardes dans les yeux aujourd'hui. Là... à la bonne heure.

Regarde-moi encore. Tout droit. Longtemps. Sens-tu que tu es guéri ?

Et le gamin disait joyeusement :

— Oui.

Il voulut retirer ses mains. Bailly y consentit :

— C'est tout. Là... Je reviendrai après-demain, tu entends. Et si tu es sage, nous verrons bien... Fais dodo tout de suite.

En s'essuyant la face avec son foulard, il dit à la femme :

— Notre dame, n'avez-vous pas une petite goutte ?

Elle courut chercher le cruchon et servit l'homme en tremblant. Il soufflait dans ses lèvres pincées.

— Vous auriez dû m'appeler huit jours plus tôt. Je ne me porte pas bien.

Marie-Jeanne écouta ronfler l'enfant ramassé sur lui-même dans le fauteuil et, suppliante, les mains jointes, elle murmura :

— Alexis Bailly, ne nous faites pas de mal.

Elle étouffa un sanglot dans son tablier qu'elle avait porté à sa bouche. Il se mit debout, toutes les rides de son visage se moquèrent d'elle, et il ricana, le menton relevé :

— Bêtes de gens.

Il s'en alla en chancelant comme la veille. Mais le surlendemain, il était au poste. L'enfant avait

trotté toute la journée. Il courut vers l'homme lorsque celui-ci entra ; l'encercla de ses sautilllements et de ses caresses et, en fouillant dans les poches de l'arrivant, il en retira un petit cheval naïvement pommelé dont la crinière et la queue étaient en laine. Alexis Bailly serra ensuite les mains que Pierrot lui tendait, se remit à bavarder et à suer à grosses gouttes. Sa fatigue devint extrême, il s'affaissa un peu et dit :

— Là, je suis tout de même arrivé à temps. Gamin, tu es sauvé. Tu te souviendras de moi.

Il l'embrassa et se leva en soufflant comme les autres soirs, prit deux gouttes de genièvre et murmura :

— Bonne nuit.

Les pommettes glacées, il s'attarda sur le seuil, le bâton hésitant, puis il s'en alla, le dos brusquement arrondi.

On retrouva son cadavre le lendemain, à l'aube, près de la Croix dont le Christ faisait une tache pâle sous l'auvent noir. On le porta tout de suite à la morgue : on ne lui connaissait ni parent ni ami. Pierre le carrier alla le voir en rentrant de sa besogne : son corps, sous un rayon de lune, semblait s'être détaché du tympan sinistre de la crucifixion qui abritait ses trois silhouettes au fond du cimetière. Bravement, Pierre le veilla deux longues heures

après l'avoir serré dans une chaude couverture de laine. Puis, le matin, sa femme vint, et des voisins, et des voisines, et le père de la fillette de Pontillas amenant sur sa brouette un beau cercueil orné d'une croix : l'homme était menuisier. On enterra le mort à l'aube du troisième jour. Le brouillard enveloppait le curé, le clerc manchot, le fossoyeur, le menuisier, deux valets de ferme qui claquaient des dents et une poignée de gens qui, secrètement, devaient quelque chose au défunt.

L'enfant s'informa de son ami toute la semaine : on lui dit qu'Alexis Bailly était allé faire un tour dans le Condroz, mais qu'il reviendrait. Puis on conduisit Pierrot chez une tante, de l'autre côté de la Meuse, pour le changer d'air et il oublia le grand homme bourru qui l'avait sauvé. La petite maison, la première du hameau, resta close jusqu'à ce qu'un chaudronnier ambulante s'y installât un hiver et y revînt avec les siens l'hiver d'après. Mais les vieux de chez nous se souvenaient encore, il y a vingt ans, du grand Bailly le Condrozien qui jouait avec la vie et la mort et qui se tua un soir en donnant toute sa force au petit de Pierre Badoulet, qui se nommait Pierre, lui aussi, et qui fut maître d'école au Plat Pays.

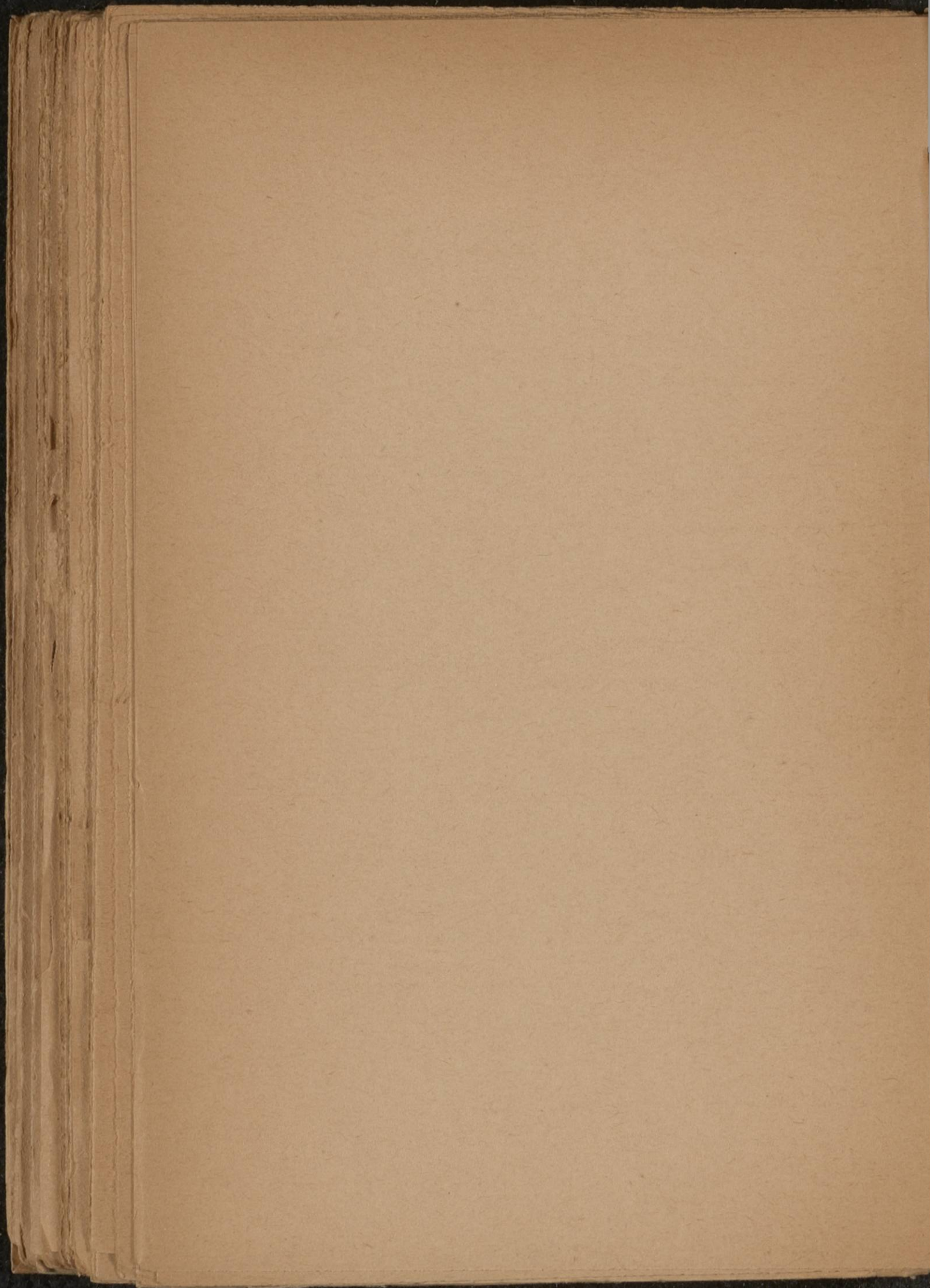
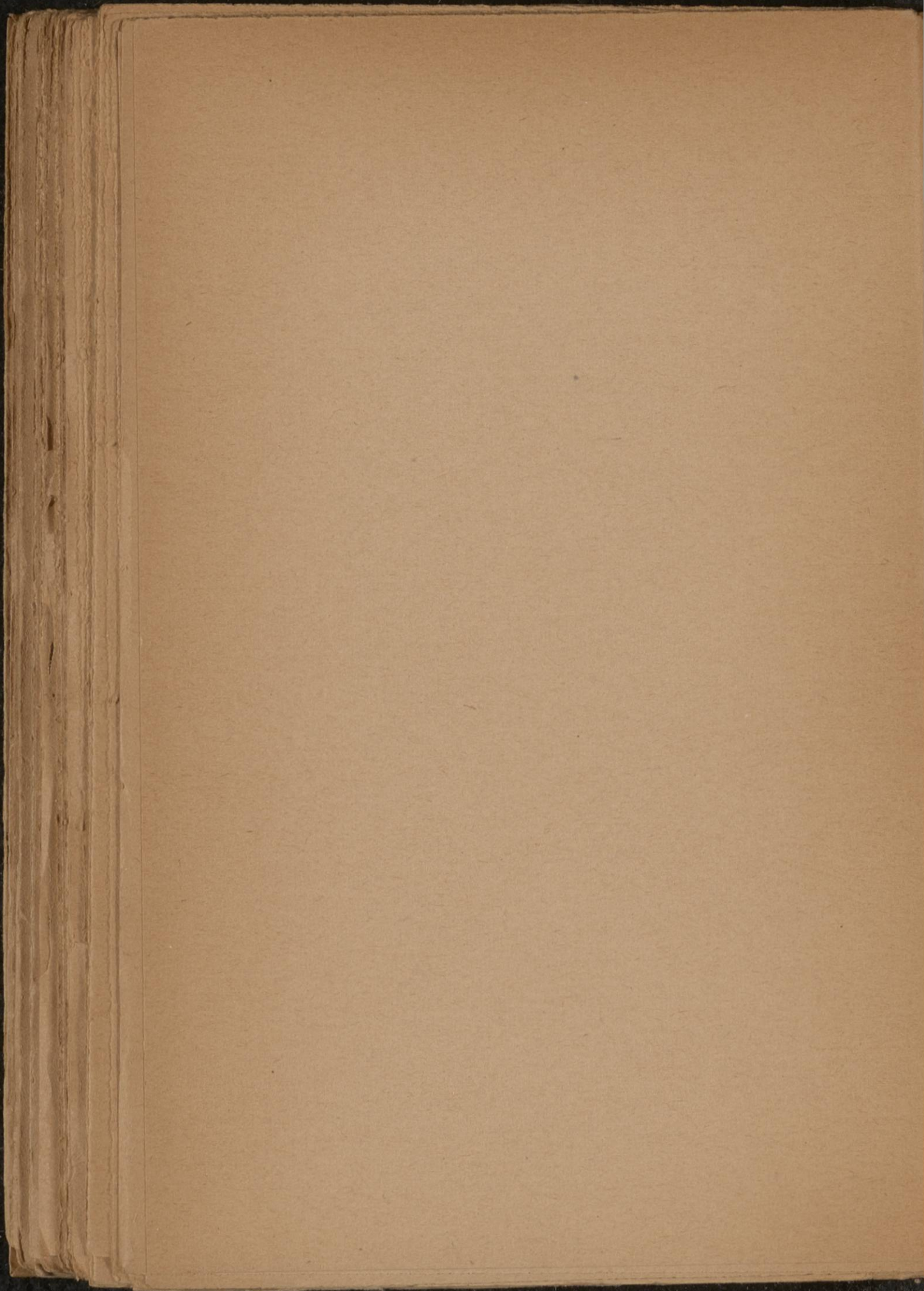
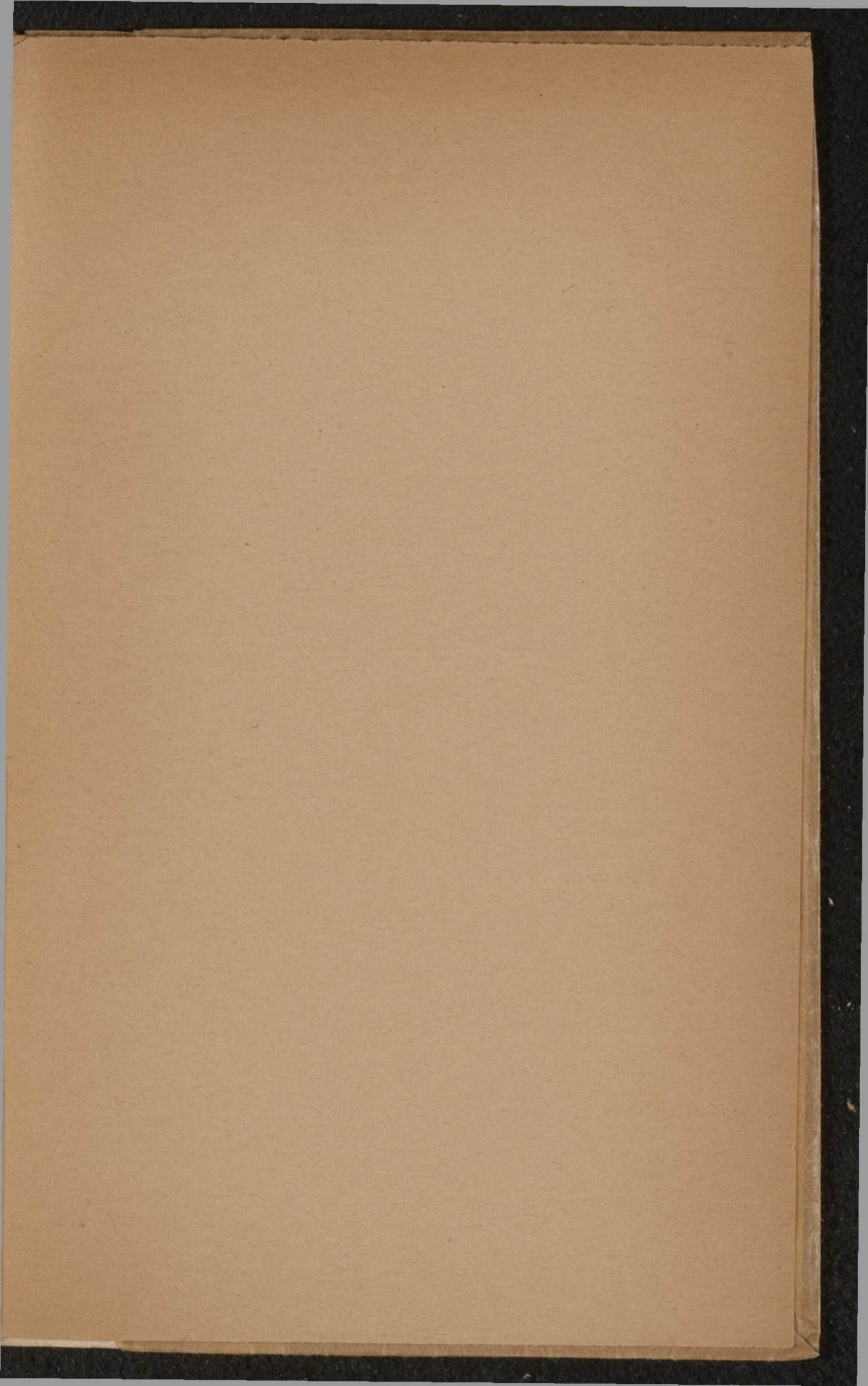
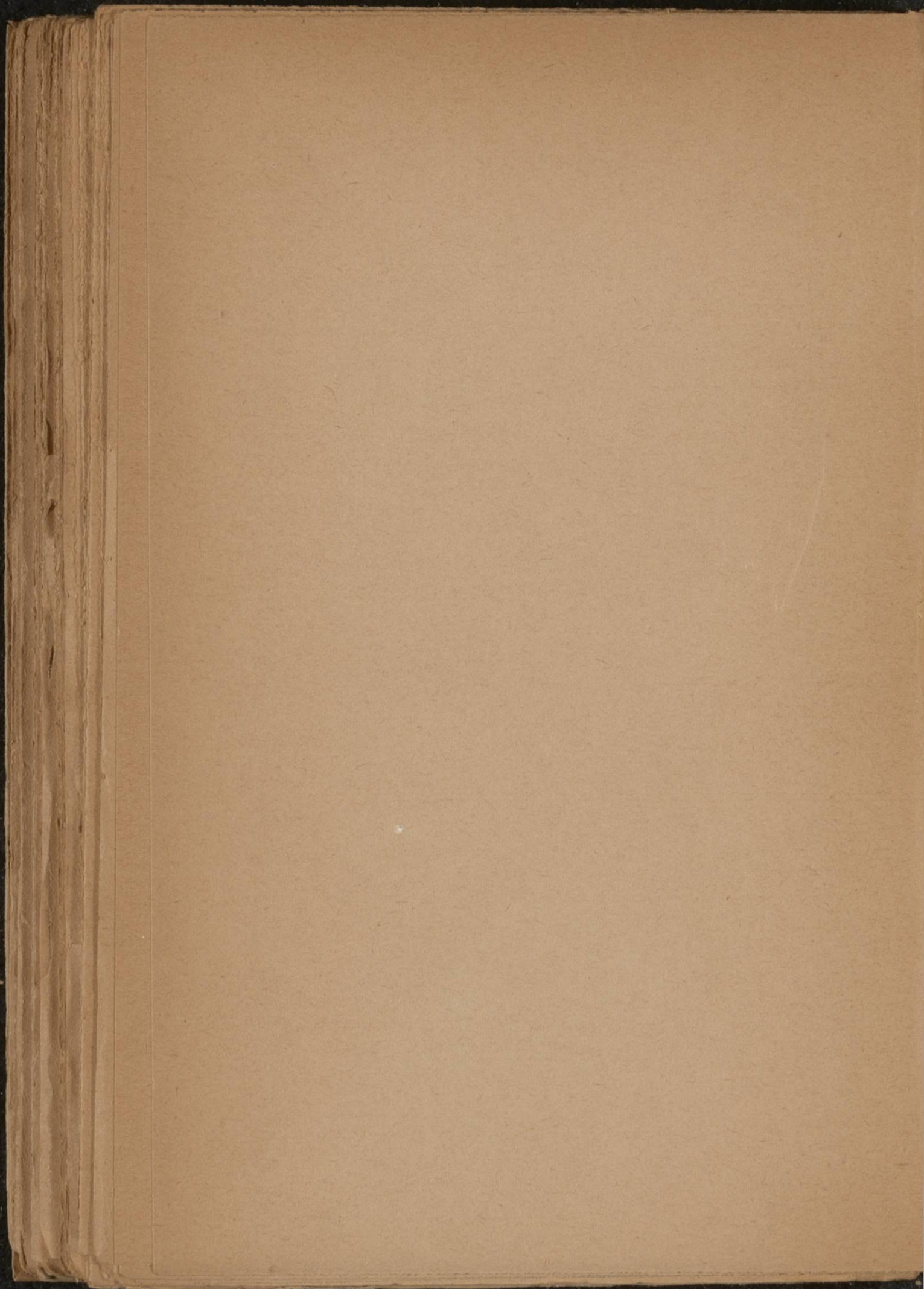


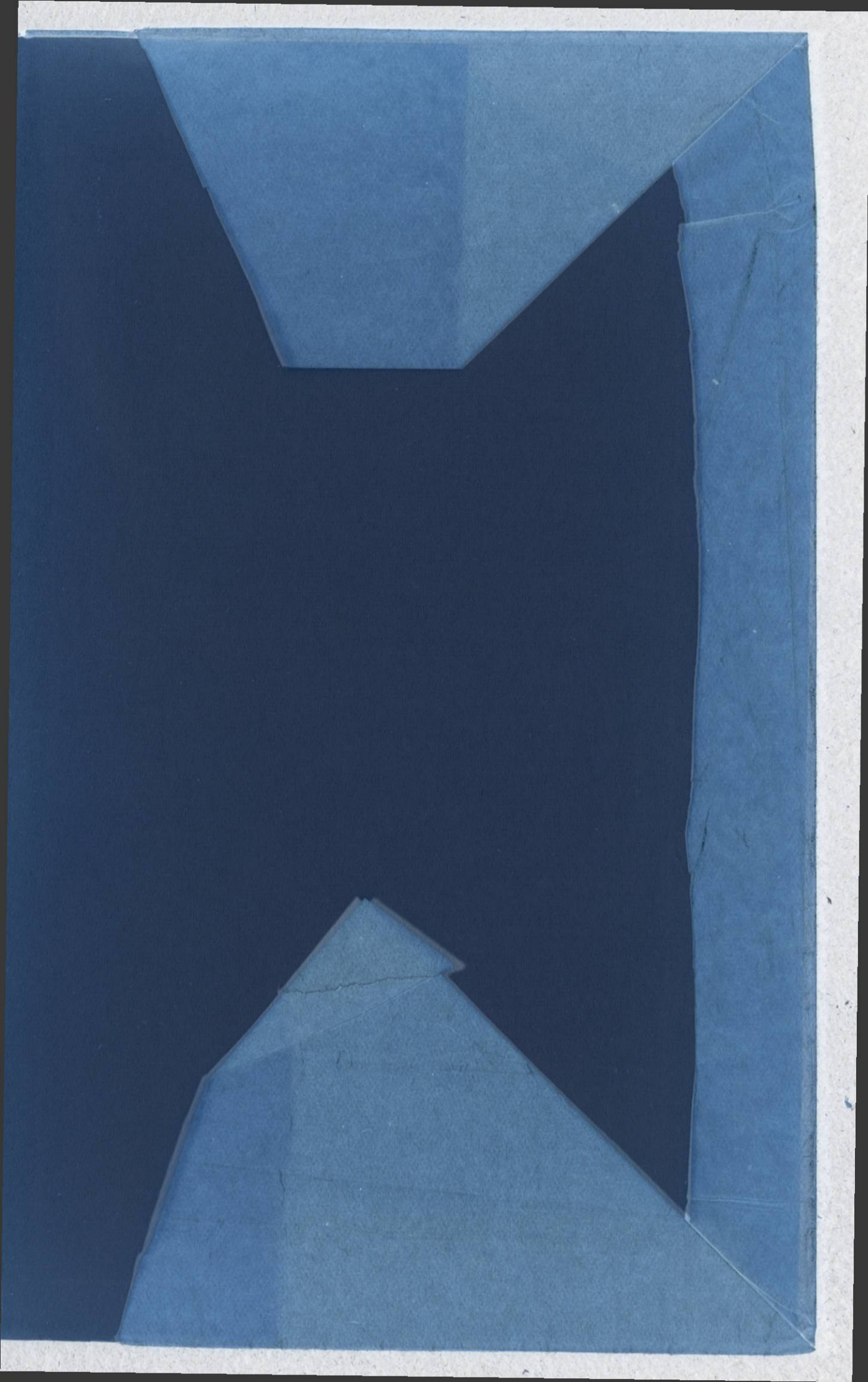
TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
La Mouette	7
L'Etranger	27
Les Sept-Seuils	41
L'Histoire du Garde Marchal	57
La Malesemaine.	67
La Maison Perdue	91
Les Rentiers	107
Une Soirée	121
L'Homme qui s'en allait en morceaux	135
Une Histoire	149









LES ÉDITIONS DE BELGIQUE ont publié

- ROGER AVERMAETE
LA SONATE D'AMOUR
- R. BOUILLEROT et J.-M. MOULINASSE
LE CŒUR VENDANGE
POLDINE,... VIERGE RANCE
- MAURICE BUTAYE
L'ENFANT DE LUMIÈRE
- SERGE BRISY
LE VOYAGEUR BLANC
TU NE TUERAS POINT...
- JEAN DELAET
BRIN D'AZUR
- GEORGES DELIZÉE
LE PRINCE DE WALLONIE
LES AMOURS DE DIANE D'ARGENSAULT
- DÉSIRÉ DENUIT
AU BEAU PAYS DE PORTUGAL
- GEORGES DUHAMEL
- MAURICE DES OMBIAUX
LE COQ D'AOUSSE
IO-IE, BEC DE LIÈVRE
HISTOIRE MIRIFIQUE DE SAINT DODON
LA FARCE DU POTIE
LIÈGE QUI BOUT
UNE FILLE DE MEUSE
LES VERRES ET LES VINS
- H. DE MATHÉLIN DE PAPIGNY
LE COUP DE CHICOTTE
- HENRI DRUM
LUÉJI YA KONDÉ
- JULIA FRÉZIN
EN SILENCE
- JOSÉ GERS
TERRE MOZABITE
- LOUIS HANNAERT
A LA DÉRIVE
ÉCLAIRCIES
- EMMA LAMBOTTE
L'AVENTUREUX
- JULIENNE-M. MOULINASSE
KASR-EL-CHEITAN
- RODOLPHE PARMENTIER
LES CORNES DE CLOCHEVILLE
- JUSTIN SAUVENIER
UNE FEMME S'EN ALLA...
ANDRÉ MAUROIS
LÉON DAUDET
- JEAN TOUSSEUL
LE PASSÉ
LA MOUETTE